

EN COMPLET :

LE MASQUE DE LINGE

par GUSTAVE LE ROUGE

0011

La Revue Populaire



GRATIS POUR VOUS MESDAMES !

EMBELLISSEZ VOTRE POITRINE EN 25 JOURS

TOUTES LES FEMMES DOIVENT ETRE BELLES ET TOUTES PEU-
VENT L'ETRE. AVOIR UNE BELLE POITRINE. ETRE GRASSES.
RETABLIR LEURS NERFS. CELA EN 25 JOURS AVEC LE

Réformateur Myrriam Dubreuil



Approuvé par les meilleurs médecins du monde, les hôpitaux, etc. Les chairs se raffermissent et se tonifient, la poitrine prend une forme parfaite sous l'action bienfaisante du REFORMATEUR. Il mérite la plus entière confiance car il est le résultat de longues études consciencieuses; approuvé par les sommités médicales. Le

REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL

est un produit naturel, possédant la propriété de raffermir et de développer la poitrine, en même temps que, sous son action, se combient les creux des épaules. Seul produit véritablement sérieux, garanti absolument inoffensif, bienfaisant pour la santé générale comme Tonique. Le Réformateur est très bon pour les personnes maigres et nerveuses. Convenant aussi bien à la jeune fille qu'à la femme dont la Poitrine a perdu sa forme harmonieuse par suite de Maladies ou qui n'était pas développée.

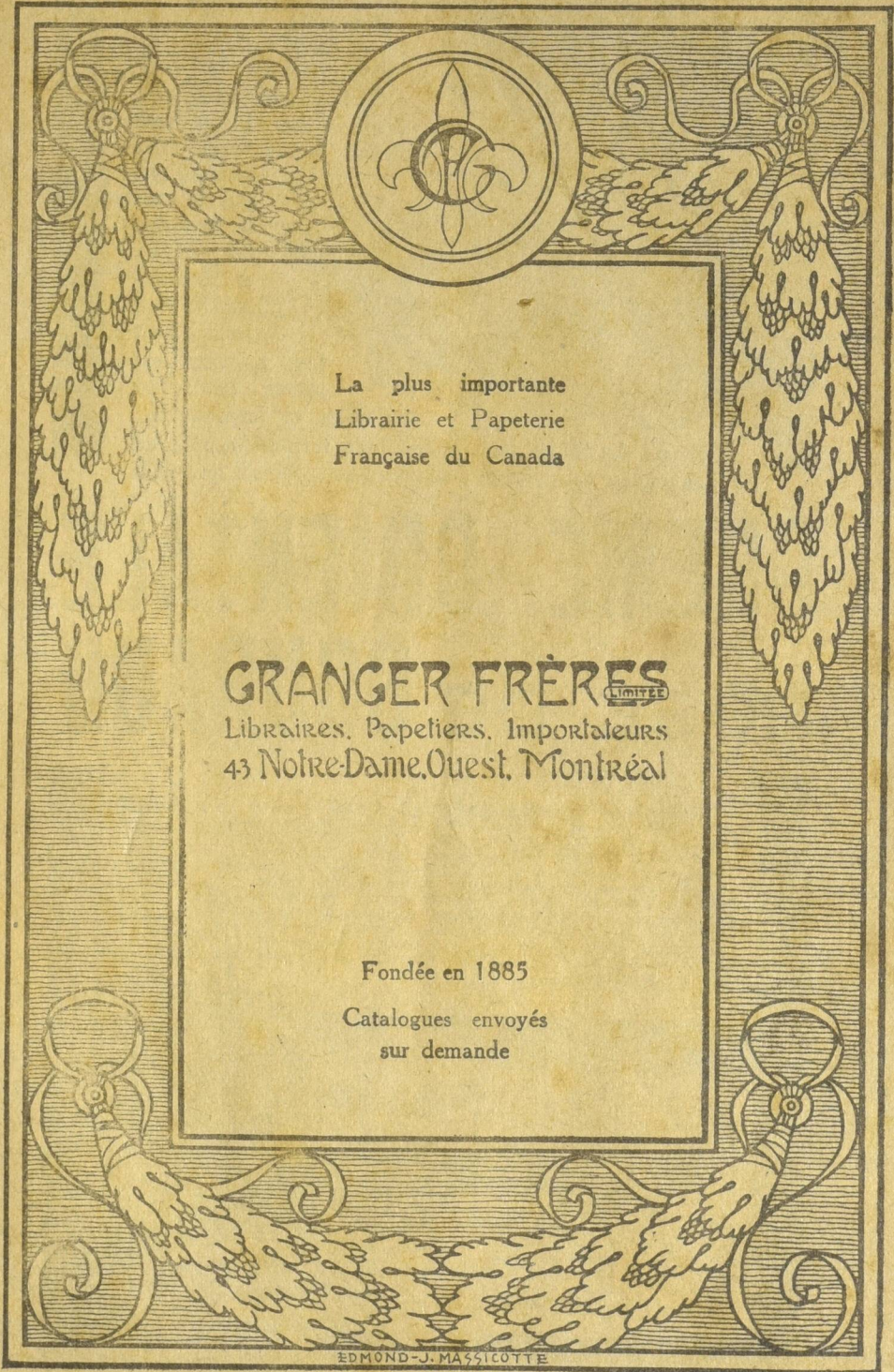
REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL jouit dans le monde médical universelle et déjà ancienne comme reconstituant et tout en restaurant ou en augmentant la vitalité sans en même temps, à chasser la nervosité, migraine.

BONNES MAIGRES EN 25 JOURS

Je vous envoie GRATIS une brochure
sur le Réformateur Myrriam Dubreuil.
Pour les personnes maigres, déprimées
et leur âge. Toute correspondance
de consultation sont :
de 9 heures à 5 heures p. m.

DUBREUIL

MONTREAL

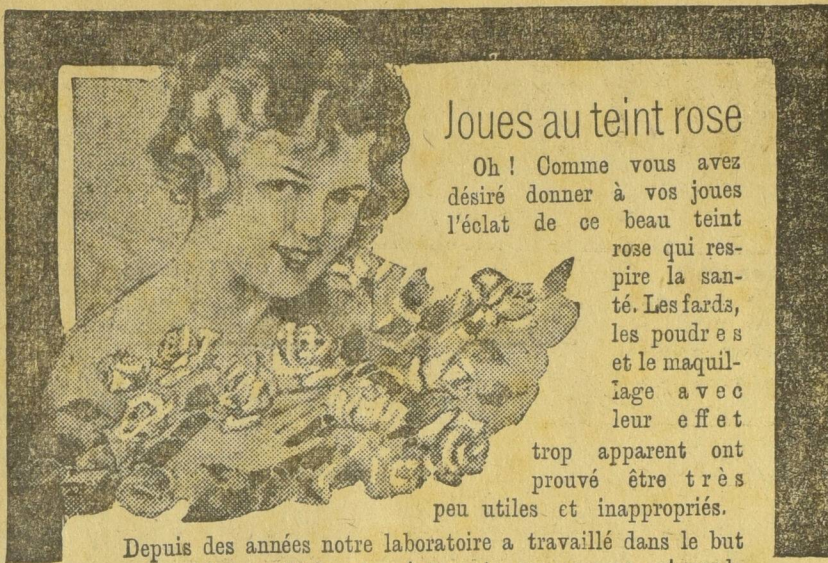


La plus importante
Librairie et Papeterie
Française du Canada

GRANGER FRÈRES LIMITÉE
Libraires. Papetiers. Importateurs
43 Notre-Dame, Ouest, Montréal

Fondée en 1885
Catalogues envoyés
sur demande

EDMOND-J. MASSICOTTE



Joues au teint rose

Oh ! Comme vous avez désiré donner à vos joues l'éclat de ce beau teint rose qui respire la santé. Les fards, les poudres et le maquillage avec leur effet trop apparent ont prouvé être très peu utiles et inappropriés.

Depuis des années notre laboratoire a travaillé dans le but de combler vos désirs et maintenant nous pensons qu'avec la

CREME ORIENTALE ROSE DE GOURAUD

Nous avons complètement réussi à vous donner ce que vous cherchiez. Cette crème donne à vos joues un teint rose délicat et raffiné d'un effet si naturel et si subtil que l'on ne soupçonne guère l'usage d'une préparation de toilette. Dans notre nouveau produit on retrouve toutes les qualités de la Crème Orientale de Gouraud. Cette peau douce et veloutée, cet effet calmant et antiseptique ne sont que quelques-uns des effets bienfaisants qu'elle produit sur votre peau et votre teint. Essayez-la aujourd'hui et elle vous ouvrira une nouvelle porte pour arriver à la beauté.

ESSAYEZ CES TROIS préparations GOURAUD
Envoyez-nous simplement 25c et le nom de votre marchand et nous vous enverrons une bouteille de Crème Orientale de Gouraud (rose ou blanche) un pain de savon médicamenteux Gouraud et un tube de Cold Cream de Gouraud. Ils embellissent, purifient et nettoient la peau et le teint.

Ferd. T. Hopkins & Son, Montréal.



La Revue Populaire

Vol. 15, No 1

Montréal, janvier 1922

ABONNEMENT

Canada et États-Unis:

Un An: \$1.50 — Six Mois: - - - 75

Montréal et banlieue excepté

**Paraît tous
les mois**

POIRIER, BESSETTE & CIE,

Éditeurs-Propriétaires,

MONTREAL,

131 rue Cadieux,

La REVUE POPULAIRE est expédiée par la poste entre le 1er et le 5 de chaque mois.

Tout renouvellement d'abonnement doit nous parvenir dans le mois même où il se termine. Nous ne garantissons pas l'envoi des numéros antérieurs.

LE PREMIER DE L'AN

1922 vient de pousser 1921 dans l'éternité.

Encore une nouvelle année qui commence et qui vient peser sur nos épaules. Puisse-t-elle être moins lourde à supporter que celle qui vient de s'anéantir dans le chaos.

Chaque année, nous formons des vœux et des souhaits de bonheur, et l'année passe sans nous apporter la réalisation de ces souhaits et de ces vœux formulés l'année précédente.

Nous sommes un peu plus vieux, quelques-uns ont trouvé le bonheur, beaucoup le cherchent encore, mais personne ne désespère. Que nous réserve demain? Nul ne le sait et c'est ce qui nous soutient dans la lutte pour la vie.

Cependant, à cette époque de l'année, les soucis disparaissent en partie, les haines se taisent, les cœurs se rapprochent, la gaieté règne et la joie est souveraine.

Nous vous souhaitons de vivre encore longtemps; en espérant que vous vous rendrez "jusque-là".

"La Revue Populaire" se fera de plus en plus intéressante pour satisfaire sa nombreuse clientèle, et nous ne regardons pas aux sacrifices pour plaire à nos lecteurs.

Cette année, nous avons baissé le prix de notre publication, et nous avons d'autres surprises en réserve pour 1922. Nous nous réservons de vous les faire connaître un peu plus tard.

Que 1922 vous soit doux, que ce soit pour vous une année d'abondance, de bonheur, de paix. Que tous vos souhaits soient réalisés, et vos désirs accomplis.

"La Revue Populaire" souhaite à tous ses lecteurs une bonne et une heureuse année.

Paul COUTLEE.



*Le petit pauvre ignore la raison de sa misère;
il a faim, il souffre, il pleure.*

A l'occasion du JOUR DE L'AN,
donnons généreusement pour le
soulagement des enfants pauvres.

L'homme pauvre l'est souvent par sa faute.

RICHE! le travailleur veut t'imiter et il t'observe.

Donne lui toujours l'exemple
du travail, de la sobriété et de
L'ÉCONOMIE

*Plus heureux toi-même, tu seras la raison
du BONHEUR dans bien d'autres foyers.*

La Banque d'Épargne
de la Cité et du District de Montréal.

LA GRANDE BANQUE DES TRAVAILLEURS.

Bureau Principal et ses
succursales à Montréal.

A. P. LESPÉRANCE,
Gérant-général.

LE JOUR DE L'AN AU CIEL

Au ciel il ne fait ni jour ni nuit. Dans cet heureux séjour luit constamment une splendide lumière, faite de toutes les aurores que le bon Dieu garde en réserve pour nous les dispenser une à une, de tous les rayons que nous verse journellement sa munificence sans jamais en épuiser le trésor, et de tous les astres éblouissants qui lui restent à semer encore dans les espaces azurés.

A la vérité, tout cela serait bien insuffisant pour éclairer l'immensité du céleste royaume, si la toute-puissance du Créateur lui-même ne l'illuminait d'un divin et suave reflet devant lequel le soleil pâlit.

C'est bien beau le paradis!... C'est si beau, si beau, que les hommes n'osent pas essayer de le décrire!

Pourtant, à certains moments, paraît-il, le ciel retentit d'harmonies inaccoutumées, et semble encore, si c'est possible, rayonner de clartés plus magnifiques. Le jour de Noël, par exemple, c'est grand gala, assure-t-on.

Je vais vous dire ce qui m'est arrivé, à travers les nuages des enivrants échos de ces fêtes.

Les lyres d'or des séraphins vibraient encore des accents du beau concert de Noël.

Déjà les élus les plus anciens — semblables aux bons vieux serviteurs qui ne s'attardent jamais dans l'accomplissement d'un devoir — se relevant de leur longue adoration aux pieds de l'Enfant-Jésus, dont c'était la

fête spéciale, songeaient à retourner à leurs postes respectifs.

Saint Pierre regagnait sa loge de conciergè d'un pas alerte. (On sait qu'au ciel, le grand âge n'est pas un fardeau.)

Sainte Cécile, qui s'était particulièrement surpassée par des élans d'extatique inspiration, remettait sa harpe dans son riche étui.

Les petits anges folâtres, reprenant leurs jeux, se poursuivaient en agitant leurs ailes blanches, jusqu'auprès de la belle Vierge qui souriait à leurs ébats, et sous la surveillance du grand maître des angéliques légions, saint Michel.

Le vainqueur de Satan conservait l'allure formidable qui convient à un héros guerrier. Il n'effrayait pas cependant, avec son grand glaive — celui précisément qui lui servit dans son fameux combat avec Lucifer — les petits soldats de son armée; quelques-uns d'entre eux se réfugiaient jusque dans les plis de ses ailes pour échapper aux espiègles assauts de leurs frères.

— Ah! maintenant, disait à d'autres bienheureux un beau vieillard, il me faut songer à mes enfants de là-bas!

Savez-vous qui il appelait ainsi, ce beau vieillard? et soupçonnez-vous un peu ce qu'il pouvait être lui-même?

Ce vénérable personnage n'était autre que le fameux Père Noël. Et

“ses enfants?”... C'étaient vous, c'étaient toutes les fillettes sages qui ont mérité des étrennes.

*
* *

Mes chères amies, je ne voudrais pas être obligée de vous énumérer toutes les choses inouïes, renfermées dans le magasin aux étrennes dont notre vieil ami avait la charge.

Cela me prendrait bien plus de temps qu'il ne lui en fallut pour les verser toutes dans ses énormes sacs.

*
* *

Vous savez les superbes carrosses que les fées d'autrefois faisaient surgir de modestes citrouilles, et les toilettes magiques qu'elles donnaient à leurs filleules!... Vous avez vu dans l'histoire de Cendrillon de quels adorables bijoux ces mystiques dames couvraient leurs protégés?... Eh bien, tout cela n'était rien à comparer au riche bagage du Père Noël.

Songez-y! Il y avait là de quoi réjouir tout un univers de petits enfants!

*
* *

Quand le messager de la bienfaisance divine traversait le ciel, courbé sous le poids de ses trésors, pour aller prendre congé du souverain Maître et recueillir ses instructions, le bruyant cortège des anges s'arrêtait pour le regarder passer.

Il se trouvait même des élus qui avaient été d'austères pénitents sur la terre, et qui s'amusaient naïvement à examiner ses délicieux bibelots.

Saint Jérôme, par exemple, et d'autres saints qui ont toujours vécu dans

le désert, et qui n'avaient jamais vu de joujoux, s'extasiaient littéralement devant tous ces chefs-d'oeuvre de la paternelle libéralité du bon Dieu.

*
* *

—Il y en a pour tout le monde ? demanda le Petit-Jésus. Mes enfants seront tous heureux ?

Le Père Noël le croyait bien.

Il partit donc avec une troupe d'anges.

Ces anges sont pour le servir dans sa charitable tournée. Ils se glissent doucement à l'intérieur des maisons, et déposent dans les mignons souliers l'envoi du divin ami de l'enfance.

Cela exempte de la peine au bon vieillard et abrège la besogne. Il a tant de chemin à faire dans une nuit!

*
* *

La céleste délégation était de retour au paradis avant que fussent tendus dans le firmament les voiles mordorés du matin. Le cortège, en arrivant, alla se prosterner devant la divine Majesté.

Cependant, le Père Noël n'avait pas, comme d'habitude, ce sourire content que donnent la satisfaction du devoir accompli et la certitude d'avoir fait des heureux.

Le Petit-Jésus, que la sainte Vierge berçait dans un lit tout orné de diamants, tandis qu'elle chantait doucement de sa voix qui ravit le ciel, le Petit-Jésus avait remarqué cela tout de suite:

—Les présents ont-ils donc manqué? Qui n'est pas satisfait?

Le bon Père Noël raconta alors ceci:

—Mon travail était achevé sur la terre, dit-il. Je remontais lentement

vers ce céleste séjour en jetant sur l'univers un rétrospectif coup d'oeil, pour m'assurer que personne n'avait été oublié. Je disais, en me réjouissant, à mes compagnons :

—Là, nul ne pleurera demain! Les prières enfantines que notre bon Père aime tant monter vers lui reconnaissantes, chaudes et pleines d'amour!... Mais soudain... j'aperçus, dans un des coins obscurs et déserts d'une grande ville, quelqu'un... une enfant, seule, glacée, perdue dans la nuit noire. Elle tremblait de frayeur, elle se mourait de faim, de misère et de désespoir. La pauvre mignonne répétait tout bas, pendant que ses grands yeux désolés regardaient le ciel et que ses petits membres grelotaient :

—Mon Dieu, qui avez pitié des enfants délaissés!... Ma mère qui êtes là-haut, voyez-moi... j'ai froid, il fait noir, j'ai bien peur!... Elle étouffait ses sanglots de crainte d'attirer les affreux passants de la nuit.

*
* *

Que faire pour la consoler!...

Je me mis à chercher dans tous mes sacs, espérant y trouver quelque objet oublié... mais, hélas!... rien, tout était épuisé.

Et d'ailleurs, qu'auraient pu des jouets devant cette détresse que vous seul, puissant et généreux Jésus, pouvez guérir par un miracle. J'aurais pensé à cela tout de suite, n'eût été l'émotion qui troublait mes idées.

Après un moment de réflexion, j'envoyai près d'elle un de mes anges, lui enjoignant d'en avoir bien soin tandis que je viendrais vous supplier de la secourir.

Le Père éternel, qui de son trône resplendissant, avait tout entendu, dit :

—J'ai vu les larmes de cette enfant. J'ai entendu le cri de sa douleur et de sa confiante prière!

Voici ce qui s'était passé tandis que le Père Noël parlait.

Sur un signe du Tout-Puissant, un ange était aussitôt venu se prosterner pour recevoir ses ordres.

Ce prince de la cour céleste était le plus beau des séraphins.

Un rayon de la souveraine bonté de Dieu—celui de sa miséricorde—se reflétait en lui.

A son front brillait un incomparable diadème où était incrusté en lettres formées de l'or des astres, le beau, le grand mot—**Délivrance**.

—Va! lui avait dit le Dieu généreux et tendre, va briser les liens qui retiennent sur la terre cette chère âme martyre!

A cette injonction, le messenger obéissant se leva et partit.

Il n'objecta pas qu'il faisait bien noir là-bas, et que le lieu où gisait la pauvre femme lui était inconnu.

—La Providence pourvoit et veille à tout!

Telle était sa pensée.

*
* *

Il déploya ses grandes ailes plus lisses et plus blanches que celles des cygnes, et descendit à travers les couches bleu sombre des espaces, effleurant les mondes sans s'y arrêter, et laissant après lui dans les ombres du firmament une longue traînée lumineuse.

Les savants terrestres dirent :

—C'est un admirable météore!

L'ange de Dieu, lui, qui soutenait la petite agonisante, souffla à son oreille :

—Courage! voici la délivrance!

*
* *

Quand l'envoyé de l'infinie miséricorde fut arrivé dans la grande ville obscure et silencieuse, un phare, épanchant une douce lueur, semblable aux rayons caressants de la lune, parut au ciel et lui montra sur le sol dur et glacé, la belle enfant à genoux, suppliant, les mains élevées en une muette prière...

Il enleva son âme et remonta avec elle au Paradis.

*
* *

Là, elle reçut la belle couronne des élus et la glorieuse palme du martyr !

Là, elle oublia toutes ses souffrances aux pieds de Dieu, auprès de la tendre Vierge et de sa mère, qu'elle retrouvait là-haut !

Elle fut tout de suite amie avec les petits anges qui, pour jouir de son naïf ravissement, se plaisaient à lui montrer toutes les splendeurs du ciel.

Quand elle alla baiser les pieds du Petit-Jésus, le divin Enfant lui demanda avec un doux sourire :

—Regrettes-tu ton jour de l'an de la terre, ma petite amie ?

Des larmes de bonheur et de reconnaissance répondirent pour elle.

*
* *

Le lendemain, les passants trouvèrent sur le pavé un petit cadavre froid et rigide.

—Pauvre, pauvre enfant ! murmuraient-ils dans leur pitié.

Mais elle, au sein de la félicité et de l'extase des cieux, disait aussi :

—Pauvres, pauvres mortels !

FANTAISIES SUR LE SERPENT

Aucun animal n'est l'objet de plus de superstitions, d'autant mieux enracinées qu'elles sont extravagantes. La crainte et la répulsion qu'inspire généralement la rampante bête en sont sans doute la cause : on le croit toujours maléfique. L'inoffensive couleuvre zélée, destructrice de souris et de limaces, a-t-elle la malechance de se trouver sur le chemin d'un promeneur ? Il pensera mériter de la patrie en s'acharnant à coups de canne, indigné, sur l'animal redoutable, sans même vérifier son identité. Dans quelques provinces on assure que le serpent le plus grièvement blessé ne mourra jamais avant le coucher du soleil,—or, un sec coup de bâton, bien appliqué derrière la tête, enverra "ad patres" n'importe quel ophidien de nos climats.

Une des plus anciennes croyances se rapporte aux oeufs de ces reptiles quant à leur vertu comme amulettes bienfaisantes ; croyance commune, chose étrange aux sorciers d'Afrique et d'Europe, et qui est chez ceux-ci un héritage des druides.

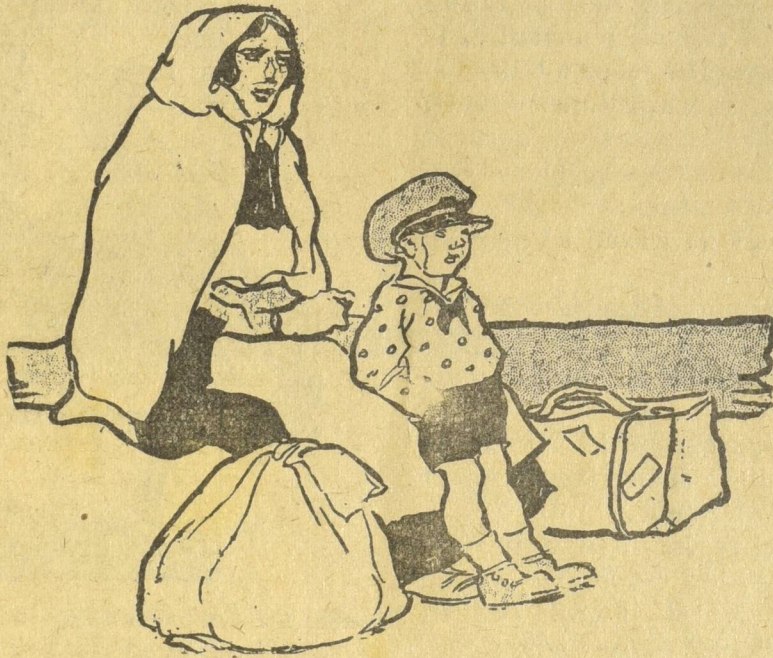
Des paysans vous affirmeront qu'on verra dans le lait d'une vache mordue par une vipère l'image de l'agresseur, à une écaille près, d'autres, que la vipère encore abrite dans sa gueule ses petits menacés— chose anatomiquement impossible. Enfin, les nègres des Etats-Unis du Sud parlent des méfaits d'un certain serpent-cerceau qui porte son venin non dans la tête, mais dans la queue, tel un scorpion. Embusqué au sommet d'une colline, dès qu'il aperçoit une proie, il mord le bout de sa queue, et sous cette forme hiéroglyphique, de rage, il pique un arbre, qui ne manque pas de sécher.

COMME DANS LES ROMANS

L'étrange destinée d'un jeune émigrant italien

Quand Frank Gigliotti débarqua pour la première fois aux Etats-Unis, il avait sept ans et arrivait d'Italie avec sa mère demeurée veuve. Ils n'avaient pas l'apparence bien cossue et pendant trente et un jours on les conserva à l'île Ellis.

Il avait du courage, de la ténacité même et il envisagea l'avenir sans défaillance. Déjà pris par le besoin du grand air, il partit au loin et dans la petite ville de Vandergrift, il se fit vendeur de journaux. Il aimait la lecture, surtout les récits d'aventures et



Frank avait sept ans quand il débarqua aux Etats-Unis avec sa mère veuve.

La vie ne fut pas rose pour eux ; pendant cinq ans ce fut la pauvreté, presque la misère puis, succombant à la peine, la maman s'endormit du grand sommeil et le jeune Frank, à douze ans, resta seul au monde dans cet immense pays où personne ne se souciait de lui.

ceci lui mit dans la tête l'idée, nettement ancrée, de vivre lui-même comme les héros de ses romans.

Un beau jour il se trouva dans Chicago, sans le sou et l'estomac vide ; depuis deux jours il n'avait pas mangé. Il dénicha une vague occupation pour aider au transport de marchan-

dises et fila plus loin vers l'Ouest ; c'est alors que ses rêves devinrent la réalité. A Mackintosh (S. D.) il vécut avec les Indiens Sioux sur une de leurs réserves mais cette existence-là ne lui plut pas longtemps; le régime de nourriture n'avait d'ailleurs rien de bien agréable et il repartit à l'aventure.

Il joignit une troupe d'hypnotistes ambulants; hélas, le choix n'était pas fameux et son salaire consista surtout en claques bien appliquées et en solides coups de pied au derrière. Il en eut vite assez, cela se comprend, et il se sauva dans le Montana.

C'était en novembre et il ne faisait pas chaud ; il marcha pourtant pendant quarante milles jusqu'à Miles City où il arriva, le nez gelé, les pieds en sang, rien dans la bourse ni dans le ventre. Il entra chez un barbier et demanda avec assurance :

—Avez-vous du travail ici pour un homme?

—Oui, répondit le barbier; où est l'homme?

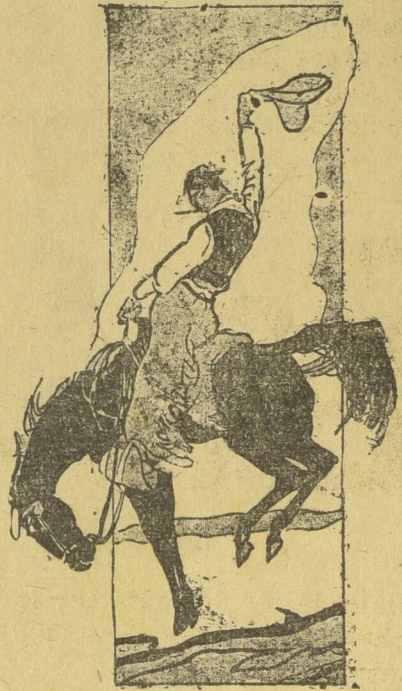
—C'est moi, dit le moutard de douze ans.

A cette réponse, un des clients se retourna, vint au jeune aventurier et lui frappa sur l'épaule.

—Je t'engage, lui dit-il, si tu veux travailler sur mon ranch. Tu as l'air d'un gars décidé et je crois que tu peux faire quelque chose de bon.

Alors, pendant deux ans, le jeune Frank s'initia à la rude vie des cow-boys, au maniement du lasso et aux folles randonnées dans la plaine sur les fougueux bronchos. Il fit merveille et devint un des plus hardis cavaliers du district. A l'âge de quatorze ans, il gagnait tous les prix des concours entre cavaliers aux fêtes du "Frontier Day".

De cette vie-là à celle de jockey professionnel, la transition était douce et Gigliotti la fit sans difficulté. Ce fut, néanmoins, l'époque la plus endiablée de sa vie jusqu'alors. Il était autant dire noyé dans ce milieu de duperie et d'immoralité qui est commun à certains champs de courses; il fréquenta les tavernes les plus infectes et si sa conduite était celle d'un ange, c'était celle d'un ange à cornes. C'est ainsi qu'il parcourut de nombreux



Pendant deux ans il mena la rude vie des cow-boys.

états, jouant, buvant, sacrant et se battant au besoin partout où il passait.

Il parcourut une partie du Canada, alla jusqu'au Mexique et à Cuba, menant l'existence la plus sauvage et détestant toutes les religions qu'il considérait, selon son irrespectueuse réflexion "comme de la nourriture bonne pour des poules mouillées seulement."

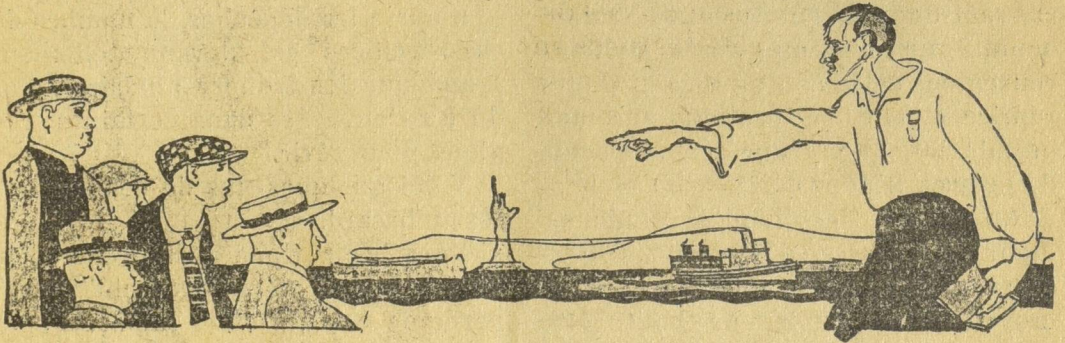
Brusquement, il changea de conduite; il était alors dans une ville de l'ouest au Canada. Il brisa son contrat de jockey et fréquenta l'école car son éducation académique avait été plutôt maigre au moins en comparaison de bien des côtés de la vie qu'il avait trop étudiés jusque-là.

Dans l'école qu'il fréquentait après sa conversion, il y eut un jour un débat au sujet de la question indienne; il prit la parole et eut un large succès à cause de sa connaissance de la vie sauvage qu'il avait vécue. Son discours attira l'attention du président, le Dr A. H. Gregory qui le prit en amitié. Sous cette bienfaisante influence,

Aujourd'hui, c'est un des meilleurs étudiants en théologie et un évangéliste très actif dans New-York. Il s'adresse surtout à ce qu'en langage imagé on appelle de la "racaille" et il n'y va pas par quatre chemins. Il se cite lui-même en exemple:

—Mes garçons, dit-il, agissez comme des hommes, lâchez les cartes, les dés et la boisson, car vous ne feriez rien de bon dans cette vie-là, je vous en parle savamment car je l'ai menée.

Il se présente tout d'abord à son auditoire dans une tenue impeccable, collet d'un blanc immaculé, vêtements soigneusement pressés puis quand il voit de nombreuses person-



Et maintenant il prêche énergiquement aux foules.

Gigliotti décida de consacrer sa vie à prêcher l'évangile et il repartit pour Vandergrift.

Là il retrouva des anciens copains qui faillirent l'entraîner à nouveau dans son ancienne vie mais Gigliotti tint bon et il s'affermir définitivement dans sa vocation de prêcheur aux foules.

A cette époque, la guerre éclata, Frank Gigliotti s'enrôla dans un corps d'ingénieurs, devint sergent, assistant chapelain, fut grièvement blessé à Soissons, passa dix mois à l'hôpital et revint enfin aux Etats-Unis.

nes autour de lui, il enlève collet, cravate et paletot. On aperçoit alors sur sa chemise la croix de guerre jusqu'alors modestement cachée.

Il est à l'aise et son vrai discours commence, énergique et amical, à la portée de ceux qui l'écoutent et à qui il parle en vrai camarade.

Il a ramené ainsi au bien des quantités d'individus aux moeurs plutôt élastiques et sa bonne influence s'accroît continuellement.

C'est un véritable roman vécu, que la vie de Frank Gigliotti mais au moins on peut affirmer que les romans de ce genre ne manquent pas d'utilité.

Les sacrifices humains recommencent aux Indes

Les troupes anglaises sont appelées à sévir pour arrêter cette mode barbare pratiquée par plusieurs sectes qui engraisent des victimes pour les sacrifier ensuite à leurs divinités cruelles

La cruelle et barbare pratique des sacrifices humains, sous le couvert de religion, n'a jamais disparu complètement aux Indes, l'on en citait de temps à autre quelque exemple, mais ces sacrifices étaient rares et n'étaient connus que longtemps après. Malheureusement cette coutume vient d'être reprise et elle se pratique sur une grande échelle par une certaine secte de prêtres Hindous.

Au nombre des divinités Hindoues, dieux ou déesses, il y en a un certain nombre dont la colère, d'après la croyance du peuple, ne peut être apaisée que par des sacrifices humains, et il existe plusieurs sectes, heureusement peu nombreuses, qui ont recommencé à faire de ces horribles sacrifices.

C'est dans la partie des Indes où sévit une grande famine, que les prêtres de ces sectes ont pris un grand pouvoir sur le peuple en lui faisant croire que toutes les maladies et privations dont il souffre sont envoyées par des divinités terribles, véritables démons et monstres cruels. Ces divinités ne peuvent être apaisées que par des sacrifices humains.

Une épidémie arrive-t-elle sur une localité, vite les prêtres recherchent une victime; un riche devient-il ma-

lade, ils prennent un orphelin ou un pauvre quelconque et après avoir engraisé ces victimes ils les immolent à la divinité au milieu d'une grande solennité.

D'après les dépêches, le nombre de ces sacrifices est devenu tellement grand que les troupes anglaises ont dû être envoyées dans certaines régions pour sévir.

Voici quelques-uns de ces cas, cités au hasard.

Dans la province de Rajputana, la secte des "Charays of Sirchi" exaspérée de voir les taxes imposées par les anglais augmenter toujours vient de recourir à ses anciennes méthodes pour appeler la vengeance des démons sur ses oppresseurs. A cet effet ils ont brûlé vive une jeune femme. La pauvre victime fut attachée au sommet d'un haut bûcher de bois bien sec et la population se mit à danser autour du bucher. Les troupes anglaises arrivèrent sur ces entrefaites et voulurent empêcher ce sacrifice, mais la population armée de sabres et de couteaux, se précipita sur les soldats pour les arrêter. Pendant ce temps les parents de la victime allumèrent l'incendie du bucher, ce que voyant, les soldats ouvrirent le feu sur les habitants pour essayer de délivrer la vic-

time; mais ils ne purent arriver à temps et la victime fut dévorée par les flammes. Sept indigènes furent tués par la troupe et un grand nombre furent blessés.

A la suite de cette première intervention de l'armée, le peuple de plus en plus furieux et irrité par les prêtres de cette secte, a recommencé un peu partout cette mode barbare et comme le gouvernement ne peut envoyer des troupes de partout, il est certaines régions reculées où cette pratique continue.

Les missionnaires chrétiens de ces régions perdent de plus en plus leur influence sur leurs sujets, privés qu'ils sont de l'appui du gouvernement.

Chez les "Kondhs" du "Koomsur", ce sont principalement des enfants que l'on immole. Ceux-ci sont achetés, enfermés dans une cage, nourris et engraisés pour être ensuite sacrifiés sur l'autel de la superstition. La religion exige que la victime soit achetée, elle ne permet pas d'immoler des prisonniers de guerre ou des criminels pour cet effet.

Durant un mois avant le sacrifice, l'on rit, l'on boit, l'on danse autour de la victime, ornée de guirlandes, et le jour qui précède le jour fixé, on la gorge de boisson et si elle ne peut plus se tenir assise au milieu de l'assemblée, on l'attache au poteau du sacrifice. La foule alors danse autour d'elle en criant: "nous t'avons achetée et non enlevée, et nous allons te sacrifier suivant l'usage pour le rachat de nos péchés."

Le jour du sacrifice, la victime est ointe avec de l'huile, et chaque habitant du village touche cette huile sur elle et s'essuie à ses habits; tous alors font le tour du village en procession.

Après la procession, ils reviennent au poteau fatal qui est toujours placé près de la divinité représentée par trois pierres près desquelles se trouve une effigie en cuivre ayant la forme d'un paon.

Les prêtres tuent alors un porc dont ils recueillent le sang dans un trou. Ensuite ils plongent la tête de la victime dans ce sang jusqu'à ce qu'elle soit étouffée, ceci au milieu des cris et du bruit assourdissant des instruments.

Le grand-prêtre, appelé le "Zanee" coupe alors un morceau de chair de la victime et l'enterre avec cérémonie, près des trois pierres représentant la divinité, en guise d'offrande à la terre. Toute la chair du corps est ensuite partagée entre les habitants des différents villages présents au sacrifice, et chacun emporte le morceau qu'il a reçu pour l'enterrer dans son village au pied de la divinité locale. La tête et les os restent intacts, et ils sont enterrés en présence du "Zanee".

D'après le colonel "Campbell" dans une autre région, le sacrifice est offert à l'effigie de la tête d'un éléphant, ciselée grossièrement dans un bloc de bois, et fixée de façon à pouvoir tourner, au sommet du poteau du sacrifice.

Le jour du sacrifice venu, la victime est attachée à la trompe de l'éléphant, et, au milieu des cris de joie de la populace, l'on imprime un mouvement rotatoire à la tête d'éléphant. La foule alors se précipite, enlève la victime et, avec leurs couteaux, les barbares coupent des morceaux de chair jusqu'à ce que la victime ait expiré.

D'après le même colonel, dans une autre région, la victime est traînée à travers les champs et chacun coupe

un morceau de chair sur elle jusqu'à ce qu'elle expire. Les os et les intestins qui n'ont pas été touchés sont alors brûlés et les cendres sont mêlées au grain de semence pour le protéger contre les insectes.

Parmi les autres sectes barbares qui existent aux Indes, il en est une, celle des "Thugs" dont le but est de tuer secrètement les gens pour les voler. Les "Thugs" considèrent le meurtre

ter, les autorités ne sont jamais arrivées à supprimer cette secte.

Les "Thugs" voyagent par bandes de deux ou trois cents dans le pays et quand ils rencontrent quelque personne riche à l'écart, ils l'entraînent dans un endroit isolé. Là deux ou trois d'entre eux lui passent un drap autour du cou et l'étranglent. Ces individus correspondent entre eux au moyen d'un langage secret connu d'eux seuls.



Dessin ornant le mur d'un temple de ces sectes. Ce dessin représente un sacrifice humain tel qu'il s'est longtemps pratiqué dans certaines sectes.

comme un hommage à la divinité. Ils passent toute leur vie à pratiquer l'assassinat et les armes dont ils se servent sont dédiées aux dieux.

C'est par milliers que l'on compte les meurtres commis chaque année par les membres secrets de cette secte et malgré toutes les sévérités du gouvernement contre les meurtriers qui arrivent quelquefois à se faire arrê-

D'après eux, le droit d'étrangler les hommes leur a été donné par la déesse "Kalec" comme un privilège sacré. Cette princesse, un jour, fut menacée par un démon et elle le tua. Chaque goutte du sang de ce démon se changea alors en un autre démon et ces démons étaient devenus si nombreux qu'elle appela les "Thugs" à son secours. Ceux-ci la délivrèrent de

ces démons sans verser une goutte de sang, en les étranglant, et comme récompense la déesse leur donna, pour eux et leurs descendants, le droit d'étrangler tous les hommes qu'il leur plairait pour les voler.

Depuis cette légende les "Thugs" élèvent tous leurs enfants mâles dans cette croyance et dès qu'ils ont atteint l'âge de la responsabilité, ils les entraînent à ce genre de meurtre par étranglement. Pour ce faire, et pour habituer l'enfant, le père s'empare d'un infirme. En présence de nombreux amis, il enseigne alors au novice comment, en étranglant cet homme, il arrivera rapidement à la fortune et à la puissance. Le drap fatal est alors attaché par le père autour du cou de la victime; le novice posté en face d'elle serre alors peu à peu le noeud. L'étranglement ne se fait pas d'un seul coup, il faut que la mort soit lente. Lorsque la victime est à demi-morte, l'officiant s'approche alors du novice et lui aide à serrer le noeud pour déterminer la mort.

Cette coutume barbare et sauvage des sacrifices humains se pratiquait beaucoup chez les peuples de l'Asie et de l'Afrique avant le christianisme.

Les adorateurs de "Baal" et "Moloch" dont on parle souvent dans la Bible, offraient chaque année des milliers de victimes humaines en holocauste à ces dieux. Ces sectateurs ont souvent été dénoncés par les anciens prophètes juifs.

UN NOUVEAU REMÈDE CONTRE LES FIÈVRES

L'on vient de trouver à un arbre qui croît dans la région du "Bengale" des propriétés curatives contre les fiè-

vres paludéennes et les fièvres qui terrassent tant d'habitants des pays tempérés, principalement les soldats quand ils sont obligés de séjourner dans les pays tropicaux. Cet arbre est connu en botanique sous le nom de "Vitex reduncularis" mais jusqu'ici on ne lui connaissait pas de propriété particulière au point de vue médicinal.

Cette découverte a été faite par le lieutenant-colonel, docteur J. C. S. Vaughan, alors qu'il servait aux Indes pendant la guerre.

Les fièvres causaient de grands ravages dans les troupes anglaises obligées de séjourner dans une certaine contrée et le docteur remarqua que les indigènes n'étaient jamais malades. Après avoir interrogé un certain nombre de ces indigènes, il se rendit compte qu'ils buvaient des infusions de feuilles de cet arbre en guise de thé, et il eut l'idée de faire faire cette expérience par des soldats; le résultat fut surprenant.

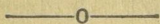
La découverte inattendue rappelle celle de la quinine.

Les feuilles, l'écorce et les racines de cet arbre peuvent indifféremment servir à cet effet. La façon de les employer est des plus simples, puisqu'il suffit de les faire bouillir sous forme d'infusion et d'en absorber chaque jour une petite tasse pour éviter les fièvres.

Dans certains cas, où la quinine et les autres remèdes actuellement donnés aux malades avaient échoué, une décoction un peu forte de ces feuilles a triomphé du mal, et l'examen microscopique du sang a démontré que tous les microbes parasites spéciaux à ces fièvres avaient disparu.

On espère avec raison que l'emploi de ce remède sous une forme conden-

sée rendra les plus grands services à la médecine. Ce remède a du reste de gros avantages sur l'emploi de la quinine dont il n'a ni le goût détestable, ni l'effet toxique. Ce qui le rend le plus précieux pour les malades, c'est qu'il est plutôt un stimulant, qu'un déprimant, et on peut le donner avec avantage et sans crainte aux enfants et aux personnes faibles et délicates.



FRATERNITÉ QUI DEFIE LA MORT

Du blé mûri sur les tombes des braves Canadiens de Courcellette pour faire des hosties

“La fraternité franco-américaine plus forte que la mort”, tel est le titre d'un article publié dernièrement par le journal, la “Croix”, de Paris; voici cette touchante information:

“Il est bien émouvant ce récit que faisait à Mgr Landrieux, lors de son passage à Ottawa avec la mission Fayolle, la présidente d'un groupe féminin d'oeuvres de guerres canadiennes-françaises:

“Au soir d'une rude journée où le 22e bataillon canadien s'était battu avec cette vaillance à laquelle le maréchal Foch a voulu rendre hommage en lui envoyant, par la mission Fayolle, un drapeau d'honneur, un blessé tout jeune frappé à mort, appelait un prêtre. Un aumônier tombé plus loin, sérieusement atteint, lui aussi, les deux mains enlevées par un éclat d'obus, se traîna jusqu'au mourant pour l'absoudre, puis il lui dit: “J'ai sur

moi le Saint-Sacrement, prends-le et communie!”

“Et fouillant avec ses mains qui saignaient la poitrine ensanglantée du prêtre, le moribond trouva l'hostie consacrée couverte de sang et put se communier lui-même avant de mourir.”

Et la vaillante femme ajoutait, avec des larmes dans la voix:

“Monseigneur, nous avons donné nos enfants à la France, nous ne les reprendrons pas. Qu'ils dorment là où ils sont tombés, dans le sang qui a bu leur sang; mais nous voulons vous confier un désir. Le blé pousse maintenant sur ces tombes. Quand vous serez rentré là-bas, si vous pouviez, en souvenir de la communion sanglante du blessé du 22e, nous envoyer quelques-uns des épis qui mûrissent en ce moment sur ces tombes canadiennes, nous les recevrons comme une relique; nous sèmerions ce blé en terre canadienne, et, bientôt, il y en aurait assez pour faire des hosties de toutes nos églises du Canada.”

L'évêque de Dijon a tenu sa promesse, et tout dernièrement, grâce à l'obligeance du curé de la paroisse dévastée de Courcellette, où s'étaient si héroïquement battus les Canadiens-français, Mgr Landrieux a pu envoyer un petit sac de blé, plein les deux mains, offert par les habitants qui ont voulu tous collaborer à cette pieuse et touchante offrande.

Cette pensée de faire des hosties avec du blé provenant de grains mûris sur les tombes de nos héros canadiens, est tout simplement sublime, et l'on ne peut que féliciter et remercier la belle âme canadienne qui a témoigné ce désir à Mgr Landrieux.

Mystère entourant la mort de Tatouée Frances Stockwell

Au mois de février dernier, à Cleveland, deux jeunes gens apercevant de l'autre côté de la haute clôture d'un lot vacant, le corps d'une fille étendu sur la neige, s'empressèrent de prévenir la police.

La jeune femme paraissait âgée de 22 ans, elle était d'une rare beauté, et son corps fut transporté à la morgue. Là on constata qu'elle avait à la tempe droite une ecchymose, évidemment le résultat d'un coup, suffisant pour étourdir, mais non pour donner la mort; elle avait aussi autour du cou des marques de doigts, mais la mort n'avait pas eu lieu par strangulation. Sur le corps qui ne portait aucune autre trace de violence, on remarqua les signes suivants:

Sur la peau satinée du bras droit, un tatouage avec les mots: "I love..." puis un nom gratté que l'on arriva cependant à lire, W. B. Stockwell. Sur le bras gauche, une même légende, mais le nom avait tellement été gratté qu'on ne put le lire. Au-dessous des ongles de la main droite, du sang et quelques cheveux bruns.

A l'autopsie, on trouva quelques traces de poison, mais en quantité trop faible pour avoir pu déterminer la mort. Autour du corps on ne trouva aucune trace de lutte.

Ce crime est un des plus mystérieux que la police de Cleveland ait jamais vu, et il aurait fallu l'habileté d'un Sherlock Holmès pour en découvrir le mystère.

Ni le coup sur la tête, ni les marques des doigts sur le cou, ni le poison n'ont pu déterminer la mort, pas de trace de lutte autour du cadavre; cependant la victime a dû lutter, puisqu'elle a du sang et des cheveux aux ongles de la main droite. Dans ces conditions on peut affirmer que le corps a été apporté là.

...Vous recherchez le coupable parmi les connaissances actuelles de la victime, aurait dit Sherlock Holmès vous vous fourvoyez, recherchez plutôt parmi les relations anciennes, et limitez vos recherches aux matelots.

...Mais pourquoi les matelots, aurait riposté le Chef de police, et le dialogue aurait continué ainsi:

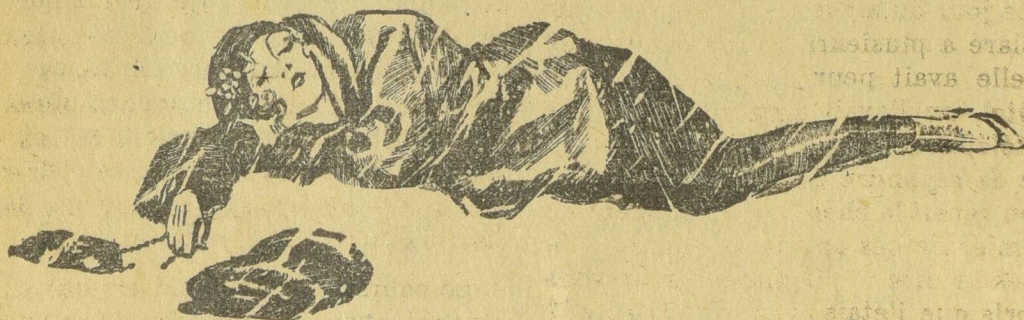
...Parce que les tatouages des bras et de la jambe indiquent que la victime a été follement éprise d'un matelot à un moment où elle n'était pas riche.

...Mais sa toilette indique cependant une fille qui possède au moins une certaine aisance.

...Actuellement, peut-être, mais elle a été élevée dans un milieu ouvrier, et c'est à ce moment qu'elle s'est fait faire ces tatouages sur les bras; une fille d'un certain rang n'aurait jamais commis cette folie, sachant bien que ces horreurs rendent le décolletage pratiquement impossible. D'autre part, si la victime a essayé de faire disparaître ces tatouages, c'est que ses amours avaient changé.

La police découvrit bien vite l'identité de la fille au tatouage; c'était une danseuse de la troupe "The French Frolics", en représentation à Cleveland.

Le cadavre apporté à la morgue dans la journée du dimanche, ce ne fut que le lundi matin qu'on put le voir. Les nombreux curieux qui étaient là virent un homme entrer, les écarter pour s'approcher du corps, contempler un instant ses traits, fondre en larmes, puis se retirer sans que personne ait eu la présence d'esprit de l'arrêter. Quand on songea à le suivre, il avait disparu.



Le corps d'une jeune fille d'une rare beauté était étendu sur la neige.

Cet homme, de taille moyenne, avait les cheveux bruns, et, quoique sans uniforme, tous les témoins s'accordent à dire qu'il avait la tournure d'un matelot.

Qui était cet homme? Pourquoi son émotion et ses pleurs? Si ce n'était pas le meurtrier, comment savait-il que Francès Stockwell était à la morgue? Les larmes de cet homme étaient-elles des larmes de pitié ou de remords?

De tous ces faits, Holmès aurait conclu:

... Il est prouvé qu'une fascination mystérieuse et irrésistible ramène le meurtrier sur la scène de son crime;

or la personne qui est venue près du cadavre, et y a pleuré, semble être un matelot.

... Je n'accuse pas le mari; mais il est reconnu qu'un premier amour peut dominer et influencer les amours nouvelles. L'esprit est très curieux, et il est entraîné malgré lui vers ce qui peut lui rappeler ses premières amours. C'est pourquoi je persiste à croire que le meurtre a été commis par un matelot.

Se basant sur ce raisonnement qui aurait été celui d'Holmès, la police apprit bientôt que la fille avait été mariée à un matelot de Brooklyn. Elle

recherchait toujours la fréquentation des matelots, et, la nuit qui précéda sa mort, elle avait dîné dans un restaurant avec un sous-officier de la marine marchande. A l'enquête, un petit vendeur de journaux affirma avoir entendu une fille et un matelot se disputer près de l'hôtel Moreland, où la victime avait rendu visite à une autre actrice de sa troupe, miss Billie Lamont. Cette dernière déclara avoir vu la victime avec un matelot quelques minutes avant minuit, le samedi soir, alors que la compagnie devait prendre le train une heure plus tard.

Un matelot fut arrêté sur soupçon. Il avait assisté à la matinée du ven-

dredi, dans une loge, et avait échangé quelques sourires avec Francès au cours de la représentation. L'ayant attendue à la sortie, ils dînèrent ensemble, puis après l'avoir ramenée à son théâtre pour la représentation du soir, il l'attendit encore à la sortie, et l'accompagna à l'hôtel Moreland.

Confronté avec Miss Larmon, celle-ci déclara qu'il n'était pas rentré dans l'hôtel. Ce n'est pas le matelot que j'ai vu samedi soir avec Francès, affirma-t-elle, l'autre était un homme d'environ 32 ans, court mais trapu, et je le reconnaîtrais entre mille matelots en uniforme.

Le jour du meurtre, la victime avait déclaré à plusieurs de ses camarades qu'elle avait peur de quelqu'un. A l'hôtel, on l'avait appelée deux fois au téléphone, et elle avait dit au commis de répondre qu'elle n'y était pas, si on venait la chercher. Répondant au premier de ces appels, le commis l'a entendu dire : "Comment avez-vous appris que j'étais avec les "Frolics"? Elle paraissait très contrariée.

Le Coroner apprit quelques jours plus tard que c'était après un échange téléphonique du même genre, qu'elle avait, quatre semaines auparavant, quitté les "Broadway Belles", pour rejoindre les "Frolics".

Si la fille était partie le samedi soir, avec les autres membres de la compagnie, elle n'aurait pas été tuée. Elle avait certainement cette intention, car dans sa hâte à enlever son maquillage, elle n'avait pas eu le temps de l'enlever complètement.

Pour gagner la station du chemin de fer, elle pouvait, en sortant par la porte de derrière de son hôtel, pren-

dre un chemin plus court traversant le lot vacant où son corps a été trouvé. Près de ce lot se trouvent plusieurs vieux immeubles et un garage abandonnés.

A-t-elle pris ce chemin, pensant éviter celui qu'elle craignait? Celui-ci, prévoyant qu'elle prendrait ce chemin, la guettait-il, caché dans ce garage? Mystère. Mais ce qu'il y a de plus étonnant, c'est qu'on ne relève aucune trace de pas sur la neige.

La police avait arrêté aussi un soldat, retour du front, souffrant d'une maladie nerveuse, (shell shock). Ce soldat, qui habitait la maison en face de l'endroit où le corps avait été trouvé, avait des accès de délire, et après le meurtre, au cours de ces accès, il parlait constamment d'une fille assassinée. Conduit à l'hôpital, il fut surveillé ; mais la police reconnut bien vite que le malade ne répétait que des conversations qu'il avait entendues.

Le soldat et le matelot arrêtés furent relâchés, et l'inspecteur de police Sterling a déclaré que si le meurtrier n'arrivait pas à se trahir lui-même, on ne le trouverait jamais.

—o—

POLITIQUE

—

Un ouvrier, Corse de naissance, s'étant approché de l'empereur Napoléon lui dit sur un ton peu familier, qu'ils étaient cousins tous les deux puisque une de ses aïeules avait épousé un Bonaparte.

— Mon cher cousin, répondit l'empereur, je suis ici incognito... je vous prie de faire de même.

LE TRAMP ET L'HERITIÈRE

Qui connaît bien la femme peut s'attendre à de grandes surprises, véritables miracles de l'amour. "Tel riche vient d'épouser une demoiselle sans fortune, ou bien telle héritière vient d'épouser un duc, un marquis ou un comte qui n'avait plus le sou"; voici des propos que l'on entend souvent répéter. Cela surprend, et l'on se demande comment cela a pu arriver; "C'est un miracle de l'amour", dit-on, et c'est là, en effet, la seule réponse plausible à de tels événements. Il est vrai que, dans ces dernières sortes de mariage, l'amour du titre l'emporte très souvent sur l'amour réel.

Ces mariages sont assez fréquents; mais le mariage d'une jolie, gracieuse et jeune héritière avec un "tramp" réel, et cela par amour, voilà ce me semble, un véritable miracle de l'amour, plus fort que tous les autres. Voici en quelques mots cette jolie romance:

Il y avait à peine quelques mois que Miss Elizabeth Craemer, d'Erié, Pa., la fille du Président de l'une des plus grandes banques américaines, était sortie du couvent. Sa mère étant morte, c'est elle qui donnait les ordres dans la somptueuse résidence de son père, un des plus riches personnages des Etats-Unis.

Un jour elle aperçut un tramp qui dînait à la cuisine; cela la révolta et elle appela la cuisinière pour lui dire de jeter cet homme dehors.

D'un air stupéfait la cuisinière lui répondit: "madame n'y pense pas, c'est le "A n° 1", le plus grand tramp

du monde; il me l'a dit lui-même. Je n'oserais jamais le renvoyer, car ce n'est pas un tramp ordinaire, il a voyagé de partout, son nom se trouve écrit partout où il a passé dans le pays". En effet, la plupart des personnes qui ont l'habitude de voyager dans cette partie des Etats-Unis, n'ont pas manqué de se demander ce que signifiait cette étrange inscription, "A n° 1", avec une flèche indiquant une direction. Cette inscription que l'on voit sur nombre de poteaux, le long des voies ferrées, indique simplement le passage de ce tramp, et, la flèche, la direction qu'il a suivie.

Poussée par la curiosité, Miss Craemer se fit présenter au tramp, ce que fit la servante d'un air embarrassé.

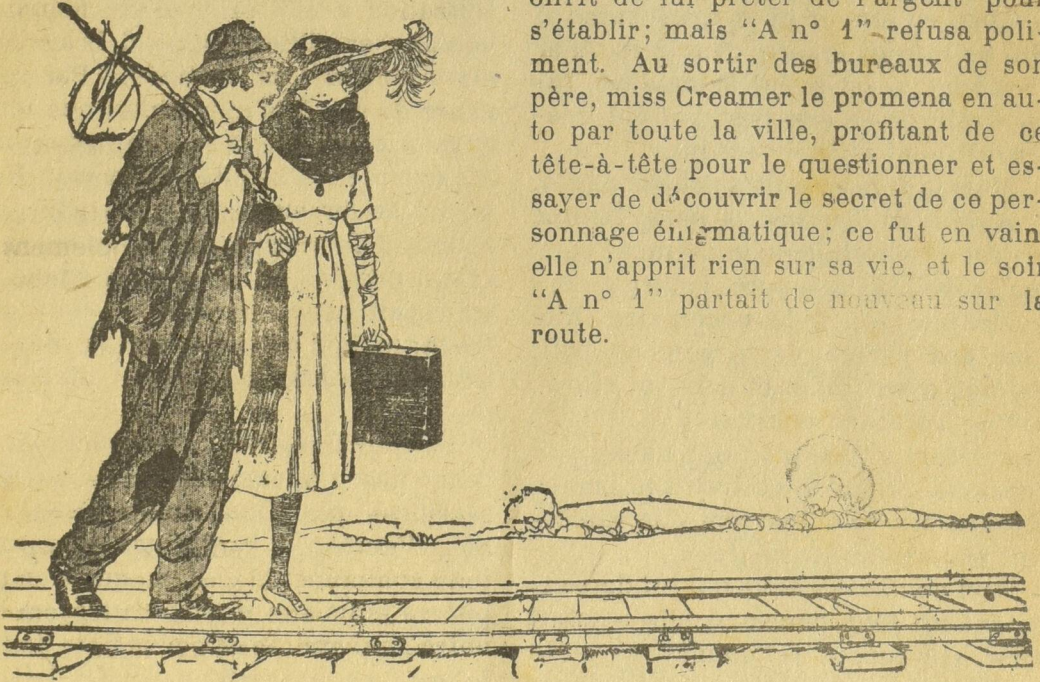
"A n° 1", mis à son aise par l'air aimable de la jeune fille, lui raconta avec enthousiasme sa vie et ses aventures, disant comment il avait parcouru plus d'un million de milles, et insistant sur ce fait qu'il n'avait jamais demandé de l'argent, mais seulement de la nourriture.

Ce récit achevé, il tira de sa poche un couteau, objet qui lui servait de présentation, et grâce auquel il avait fait la connaissance d'un grand nombre de personnages importants, et établi un certain lien d'amitié avec eux.

"Restez immobile, miss, dit-il, pendant que je vais sculpter vos traits". Prenant alors une pomme de terre, il la transforma, à l'aide de son couteau, en une image frappante de la jeune fille, comme il avait fait avec les pré-

sidents Roosevelt et Taft, Edison, J. P. Morgan et nombre d'autres personnages de marque.

Miss Craemer, intriguée, conversa encore quelques instants avec lui ; mais ayant achevé son repas, il se leva et lui dit : "Si jamais vous êtes dans le malheur, si vous avez faim, allez dans n'importe quel camp de bohémiens, et dites-leur que vous me connaissez ; ils vous secourront."



Si c'est là l'image du voyage de noces rêvé par "A No 1" le roi des tramps, combien les choses doivent lui paraître plus agréables maintenant.

Sur ces paroles, il sortit et disparut pour reprendre sa vie vagabonde.

Le soir, elle raconta l'aventure à son père, parlant avec enthousiasme et affirmant que cet homme, qui parlait le langage des tramps et parlait de ces gens avec une émotion si persuasive, devait être un homme peu ordinaire. Le père avoua à sa fille qu'il avait en effet bien souvent vu cette inscription.

Un an plus tard, le tramp repassant dans le pays, vint demander un peu de nourriture, et demanda à la cuisinière si mademoiselle avait conservé la pomme de terre sculptée.

Miss Craemer, informée de son arrivée, demanda son auto, et y fit monter le tramp "A n° 1", puis elle fila à toute vitesse aux bureaux de son père. Celui-ci, frappé par l'intelligence du tramp, voulut lui venir en aide, et lui offrit de lui prêter de l'argent pour s'établir ; mais "A n° 1" refusa poliment. Au sortir des bureaux de son père, miss Craemer le promena en auto par toute la ville, profitant de ce tête-à-tête pour le questionner et essayer de découvrir le secret de ce personnage énigmatique ; ce fut en vain, elle n'apprit rien sur sa vie, et le soir "A n° 1" partait de nouveau sur la route.

L'année suivante, il reparut à la cuisine. Cette fois le banquier l'obligea d'accepter un petit prêt pour s'établir à Erié.

Quelques jours plus tard, les parents de l'héritière et les amis du banquier recevaient une lettre de faire part, annonçant le mariage de Miss Craemer avec M. Livingston. Ce fut une profonde surprise et un vrai désappointement chez tous les jeunes

gens qui avaient quelque espoir d'épouser cette charmante et jolie héritière.

Quel est ce monsieur Livingston, se demandait-on ? Pourquoi ce mariage secret ? Ce fut seulement au bout d'une huitaine de jours, que l'on apprit avec stupéfaction que l'heureux mari n'était autre que le fameux inconnu "A n° 1".

Comment Miss Craemer est-elle tombée en amour avec cet homme ? Nul ne saurait le dire, peut-être qu'elle-même, si on le lui demandait, répondrait : je ne sais pas ; j'ai été irrésistiblement attirée vers lui.

Mais la romance ne s'achève pas là.

Après son mariage, la jeune femme refusa de s'établir luxueusement comme le désirait son père, refusant formellement son aide pécuniaire. Elle loua aux portes de la ville un petit cottage avec jardin et cour, et elle se mit à travailler comme une simple fermière, préparant elle-même les repas de son mari, cultivant le jardin, élevant des volailles dont elle ramassait elle-même les oeufs.

Aux nombreux amis qui lui demandaient un jour pourquoi elle agissait ainsi, elle répondit : "Je n'ai pas voulu profiter de ma fortune, j'ai préféré tout d'abord me rabaisser au niveau de mon mari, vivre de sa vie, pour lui apprendre à monter jusqu'au rôle auquel je le destine. Je fais son éducation, ce sera mon orgueil et ma joie quand je le verrai arriver par ses propres efforts, et non grâce à mes dollars ou à ceux de mon père."

Le banquier ne les aida nullement. Dans les premiers mois, le petit ménage a passé par des moments très durs, arrivant avec peine à gagner suffisamment pour payer le loyer. Maintenant ils possèdent une maison mieux

meublée, plus rapprochée de l'habitation paternelle. Ils y donnent quelquefois des réceptions à un petit nombre d'amis intimes. C'est dans ces soirées que "A n° 1" apprend à se former à la vie bourgeoise. Sa charmante épouse se montre très fière de lui, et elle l'apprécie en ces termes :

"Mon mari m'est apparu comme étant le type parfait de l'homme, c'est le seul motif qui me l'a fait aimer. Son éducation a été celle d'un homme, honnête et philosophe, qui brave le monde et suit sa destinée. Par son genre de vie, il a appris plus que tout autre à connaître la nature, les misères comme les beautés de la vie. J'ai dû lutter les premiers jours pour le retenir à la maison, car les trains passaient près de chez nous, et quand il en voyait un, il le regardait d'un air triste ; mais il arrivait vite à se dominer, car un amour sincère l'attache à moi.

Dans quelque temps nous apprécions encore mieux qu'aujourd'hui les sacrifices que nous avons faits l'un pour l'autre ; il y a entre nous une telle communauté d'idées, que rien ne pourra jamais se mettre en travers de notre bonheur. Je suis plus fière de lui tel qu'il est aujourd'hui, que s'il était un danseur parfait, très riche, mais de peu de valeur comme mari. Il m'adore, il se rend compte que je suis pour lui l'épouse au sens réel du mot, et, dès qu'il sera en position de pouvoir remplir le rôle auquel il est appelé, ce sera assez tôt pour nous de profiter du confort auquel j'ai renoncé momentanément, pour me dévouer à son éducation, en devenant madame "A n° 1".

Je n'ai aucun mérite personnel pour jouir des biens qui me reviendront par héritage ; à ce moment mon mari aura

prouvé qu'il a plus de droits que moi à en jouir".

Cette romance est sans contredit un des plus beaux miracles de l'amour. Ce mariage qui dénote chez Miss Cræmer une âme noble et généreuse, telle qu'on en voit peu, lui fait le plus grand honneur, car elle a eu le courage de braver l'opinion publique pour épouser l'élu de son coeur.

PEEG OU JOLI ?

Un grand gaillard, au visage rasé, s'asseyait l'autre soir à la terrasse d'un bar de l'avenue des Champs-Élysées à Paris. Il fumait avec béatitude un énorme cigare quand, ses yeux s'arrêtèrent sur un superbe chien-loup, couché aux pieds d'une très jolie dame.

—Peeg! Peeg! s'écria le grand gaillard.

D'un seul bond, le chien se précipita joyeusement vers celui qui l'appelait.

—“Joli!” veux-tu revenir? Ici, Joli! s'égosillait la jeune femme.

Mais le chien faisait fête à l'étranger qui, à haute voix déclarait:

—C'était mon chien! Je l'avais perdu! Je le retrouve, je le reprends!

De désespoir, la jeune femme tortillait ses mains chargées de bagues.

—Lâche! lâche! Aurez-vous le courage d'aller reprendre mon chien, disait-elle au monsieur, fort connu, qui l'accompagnait.

Docilement, celui-ci obéit à cet ordre impérieux.

Il s'approcha du grand gaillard et avec une exquise politesse, sollicita quelques explications.

—Ce chien était ma propriété, répliqua l'autre. Si vô vôlez le prendre, je vais vous boxer.

D'un oeil amusé, les consommateurs suivaient cette petite scène. Et les commentaires fusaient:

—C'est un Anglais! Non, c'est un Américain... On ne peut pas couper le chien en deux comme la Haute-Silésie... “Peeg” de mon coeur!

Toutefois le grand gaillard fit une concession:

—Le collier, il était à vô! Gardez-le!

Alors la jeune femme, comprenant qu'elle allait perdre son “Joli” à tout jamais, fondit en larmes.

Les sanglots d'une si charmante personne émurent l'étranger.

—Oh! Madame, dit-il tout confus, je fais pleurer vô! Vous aimez tant mon “Peeg”!

Le monsieur, aussitôt, se révéla fin diplomate.

—Je vous en prie, dit-il, faites-nous le plaisir de vous asseoir à notre table.

Et il commanda une bouteille de champagne.

Un quart d'heure après, le différend était réglé. L'étranger, compatissant, abandonnait à Mme de B..., l'admirable chien-loup qu'elle avait recueilli au bois de Boulogne, errant et affamé.

Un vieux monsieur qui, à une table voisine, avait assisté à toutes les phases de la discussion, déclara philosophiquement:

—Heureusement qu'elle est tombée sur un Américain, la petite! Un Anglais aurait bu le champagne, gardé le collier et emmené le chien.

LA GUERISON DE LA TUBERCULOSE

*Découverte d'un docteur canadien-
français, M. Alex. Clément*

Les journaux de Londres nous apportent une nouvelle très importante et qui est de nature à apporter la consolation et la joie dans nombre de familles.

La tuberculose jusqu'ici réfractaire à toutes sortes de traitements, est désormais guérissable, d'une façon l'on peut dire absolue, grâce à une découverte très intéressante du Dr Alex Clément. Celui-ci un Canadien-français, qui a été secrétaire particulier de plusieurs ministres, travaillait depuis plusieurs années à des expériences, au cours desquelles il a failli trouver la mort dans une circonstance, et il est heureux de voir que le succès a couronné ses efforts. Il s'agit, paraît-il, d'un secret scientifique recherché depuis des centaines d'années.

Ce nouvel antiseptique remarquable, disent les journaux, possédant des propriétés curatives étonnantes, a attiré depuis un certain temps l'attention du monde médical, quoique le public en ait peu entendu parler jusqu'ici.

"On assure, dit le "Daily Express", de Londres, que c'est l'antiseptique le plus efficace qu'on puisse administrer aux êtres humains, soit à l'intérieur, soit à l'extérieur, pour combattre les fièvres et les diverses maladies causées par les microbes."

Son plus frappant succès, cependant, semble avoir été dans le traitement de la tuberculose, et plusieurs

médecins ont connu sa valeur, entre autres le directeur d'un grand sanatorium public du nord de l'Angleterre.

Le remède, quoique nouveau, est extrait d'une herbe dont la nature antiseptique est connue depuis trois mille ans. C'est le triomphe du laboratoire chimique. Cette herbe est l'ail dont l'huile essentielle produit le nouvel antiseptique.

M. Clément a commencé ses recherches sur l'ail en 1912. Après avoir failli se donner la mort au cours de ses expériences, il s'est adressé à M. P. A. Arnold, membre de la Chemical Society, et le 16 novembre 1916, la première bouteille de "Trimenthénal Allylic Carbide", nom scientifique du nouvel antiseptique, était essayée avec succès dans un hôpital de Londres.

"J'ai attendu cinq ans afin de connaître l'opinion des médecins, dit M. Clément à un représentant du "Daily Express". Un médecin d'un grand hôpital militaire m'a affirmé que j'avais trouvé la clef de la conquête de la tuberculose. Je crois que ce remède peut enrayer la tuberculose en cinq ans.

"Je ne prétends pas, ajoute-t-il, avoir découvert un remède tout à fait nouveau, mais avoir réussi à obtenir un désinfectant parfait du corps humain. A ce point de vue, je considère que c'est la plus précieuse découverte faite en médecine depuis 3,000 ans.

"Pline avait déjà reconnu la valeur de l'ail, surtout pour la consommation, mais son usage avait toujours été fort restreint, à cause de son arôme et de ses effets irritants, si on l'employait fréquemment. Mais j'ai pu éliminer ces graves inconvénients de l'huile de l'ail et la rendre si inoffensive qu'on peut l'administrer aux nouveaux-nés."

LE MYSTERE DE MAUD MOORE

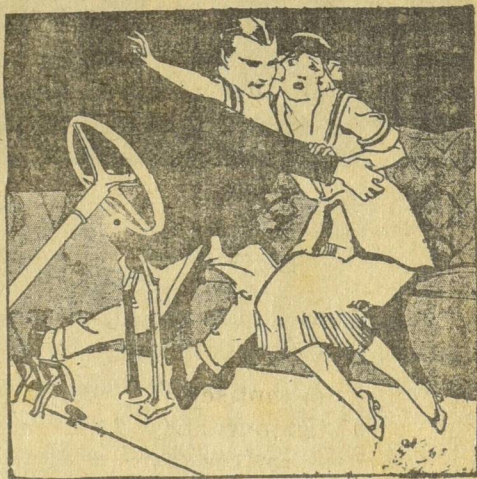
La récente arrestation à Seattle, de Maud Moore, la jolie sténographe de Knoxville, condamnée une première fois pour meurtre du jeune Roy, puis mise en liberté, sous caution de \$10,000 fournis par deux notables de la ville, en attendant un second procès que son avocat avait réussi à obtenir, attire l'attention générale, en raison des nombreux incidents qui se sont déroulés depuis le jour du meurtre.

On a rarement vu, en effet, dans les vues animées, une succession d'événements sensationnels et émotionnants, tels que ceux qui sont arrivés à cette victime de la fatalité. Simple sténographe, peu fortunée, comme les auteurs de scénarios aiment à dépeindre leurs héroïnes, elle devint tout à coup meurtrière, condamnée comme telle, fugitive de la justice et heureuse épouse. Puis, lorsqu'elle est retrouvée et arrêtée, à son retour à Knoxville, où elle est ramenée pour être réintégrée en prison, elle est, de la part de la population, qui la tient pour excusable du meurtre qu'elle a commis en cas de légitime défense, l'objet d'une réception triomphale telle qu'on les fait aux grands personnages ; la cellule même, où elle doit être enfermée, a été décorée et garnie d'une profusion de fleurs qui la transforme en une petite serre.

Pourquoi cette sympathie ? C'est parce que, à Knoxville, on la tient pour honnête, et l'on croit à la version du meurtre, telle qu'elle la soutint pour sa défense. Tout le monde connaît la

vie dissipée du jeune Hart; l'on connaît nombre de ses entreprises galantes, et certaines mères de famille le craignaient et avaient fait cesser les relations de leurs jeunes filles avec lui.

Maud Moore était simple dactylographe chez un avocat de Knoxville, et grâce à son esprit, autant qu'à sa beauté et à son agréable compagnie, plusieurs jeunes gens riches aimaient

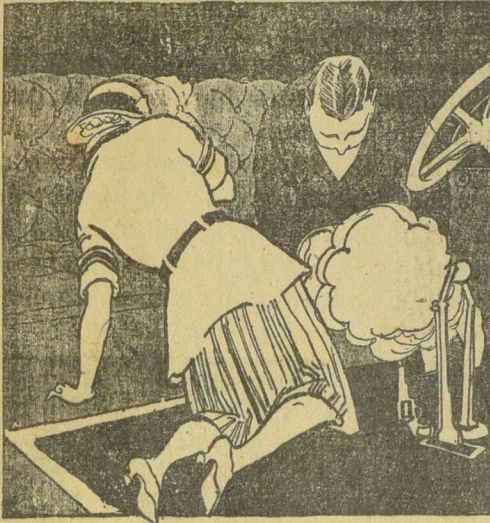


Au cours d'une promenade en auto, le jeune Hart attaque miss Maud.

sa fréquentation et la respectaient ; mais l'un d'eux, Roy Hart, fils d'un riche banquier, la poursuivait de ses assiduités. Un jour, elle avait été obligée de se sauver de lui, sa toilette toute déchirée et ses cheveux en désordre, à la suite de la lutte qu'elle avait dû soutenir pour se débarrasser de son étreinte. Elle s'était alors réfugiée, dans cet état, chez l'Attorney général, M. Houk, pour lui demander sa

protection, et celui-ci, ayant rejoint le jeune homme, lui avait administré une bonne correction.

Quelques jours plus tard, la paix fut faite entre les deux jeunes gens, et, sur la promesse que Hart lui fit d'être



Maud effrayée se débat, mais Harth sort un revolver. Dans la lutte un coup part et le jeune homme est tué.

sérieux, Miss Moore consentit à faire une promenade en auto avec lui. C'est au cours de cette promenade qu'elle eut à subir de nouveau les assauts du jeune homme emporté par la passion.

Voici, d'après elle, comment le coup fatal aurait été tiré.

Hart, arrêtant son auto dans un endroit solitaire, se jeta sur elle, la couvrant de baisers malgré sa résistance. Ayant réussi à se dégager, sa robe en lambeaux, elle sauta hors de l'auto, mais Hart, un revolver à la main, la saisit. Elle se défendit, et dans la lutte un coup partit, elle vit tomber son assaillant. Un fermier, attiré par le coup de feu, accourut, et, aux questions qu'il posa au mourant, celui-ci répondit que c'était Maud Moore qui l'avait tiré, mais qu'il ne savait pas pourquoi.

Voyant Hart tomber, elle prit la fuite et chercha refuge chez Martin Hunter, jeune homme qui l'aimait beaucoup, et qui pensait l'épouser bientôt. En sanglottant elle lui conta qu'elle venait de tuer Hart, qu'elle devait se sauver. Hunter la conduisit dans une grotte cachée de la montagne, et pendant plusieurs jours il vint la voir, lui apportant de la nourriture et un autre costume pour remplacer celui déchiré. Comme Martin Hunter était per-



Maud arrive précipitamment chez un jeune soldat qui l'aime beaucoup et aspire à sa main. Celui-ci est couché, elle lui conte son aventure et le conjure de la cacher.

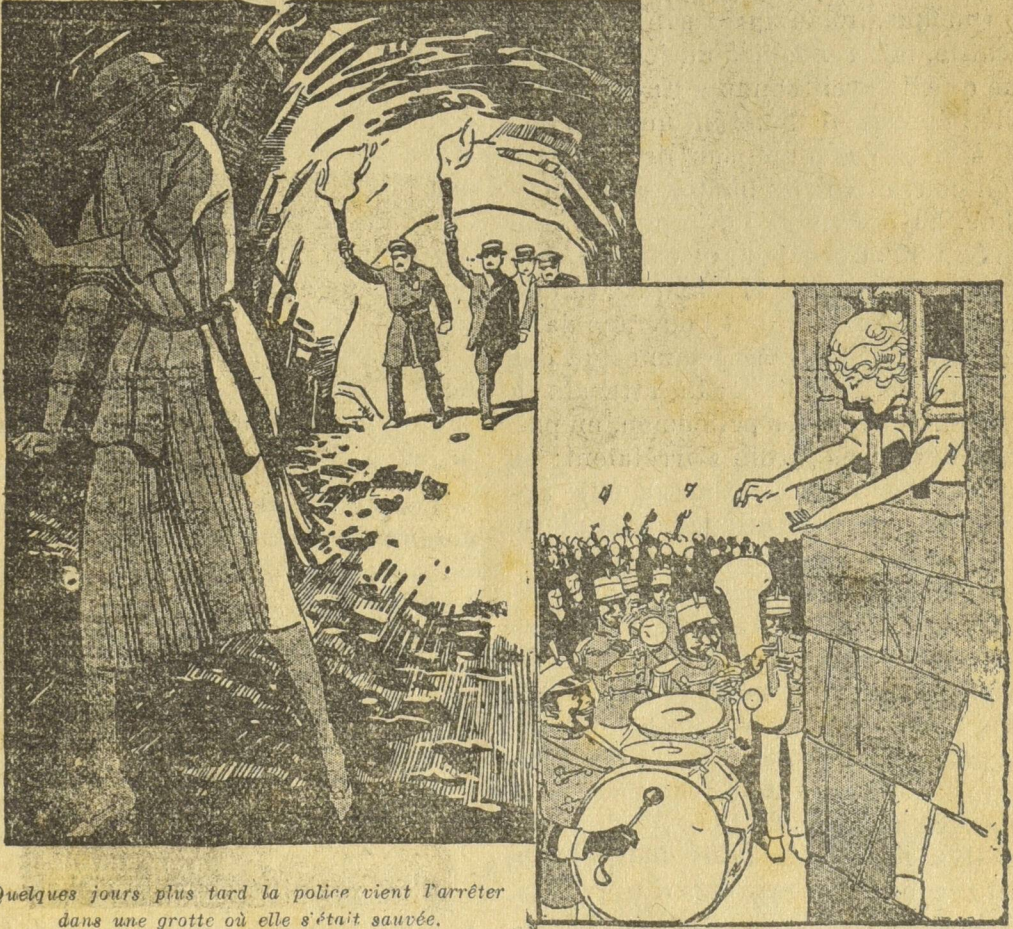
suadé de son innocence, il la décida à se rendre à la police, lui assurant qu'elle serait acquittée, et elle y consentit. Le jeune homme fut aussi incarcéré pour l'avoir aidée à se soustraire à la justice.

Quand la police lui demanda le motif qui l'avait poussée au meurtre, elle répondit simplement: "J'avais à me défendre".

Malgré tout ce que put faire son avocat pour la défendre elle fut condamnée pour meurtre, grâce à la charge du juge qui affirma aux jurés

ment de \$10,000 fourni par deux personnages importants de la localité.

Comme le terme fixé pour le nouveau procès approchait, Maud Moore eut peur de l'influence exercée sur les jurés par la famille Hart, elle se décida à fuir. C'est alors qu'avec d'infinies précautions elle put gagner



Quelques jours plus tard la police vient l'arrêter dans une grotte où elle s'était sauvée.

qu'elle avait dû tuer, soit pour voler, soit pour le compte de quelque ennemi du jeune homme.

Mais l'opinion publique fut révoltée de ce jugement, et l'avocat obtint un second procès; il obtint aussi la mise en liberté sous caution de la jeune fille, moyennant un cautionne-

Condamnée, puis mise en liberté sous caution en attendant un nouveau procès, elle se sauve. Retrouvée et ramenée en prison, la population, qui la croit innocente, lui fait une ovation triomphale.

Seattle, où elle réussit à passer plus d'un an, malgré toutes les recherches de la police, et en dépit de la prime de \$2,000 offerte pour sa capture.

Grâce à un savant maquillage et à ses cheveux teints, elle était si différente du portrait que la police donnait d'elle, qu'elle n'avait pas même été reconnue par ceux qui la poursuivaient, dans deux circonstances où elle avait passé quelques instants avec eux, et où elle avait dû leur parler pour répondre à leurs politesses.

Quelques mois après son arrivée à Seattle, elle rencontra un jeune homme qu'elle avait connu à Knoxville, et elle l'épousa. Ils louèrent un petit hôtel à deux pas d'un poste de police où l'on pouvait voir sa photographie affichée, au-dessus de l'avis de la prime de \$2,000 offerte pour sa capture. Son mari s'occupait de la clientèle, et elle faisait elle-même tout l'ouvrage de la maison, cultivant des légumes et des fleurs dans le petit jardin attenant à l'hôtel. Souvent les policemen, en passant devant ce jardin s'arrêtaient; ils lui causaient, et, gentiment, elle accrochait une fleur à leur boutonnière.

Un jour, cependant, elle fut dénoncée par une personne désireuse de gagner la prime. On l'arrêta, mais son sang-froid et ses réponses précises allaient la sauver, lorsque le chef de police télégraphia à Knoxville pour faire part de ses doutes. Peu après il recevait l'ordre de maintenir l'arrestation, en attendant l'arrivée d'un détective. A l'arrivée de ce dernier elle fut reconnue, et ramenée à Knoxville.

Avant de partir elle écrivit une lettre d'adieu à son mari, lui avouant sa situation et lui demandant de l'oublier, mais celui-ci qui l'adore, ne voulut pas croire à sa culpabilité; il vendit le petit hôtel pour la suivre et s'occuper de sa défense.

A son arrivée à Knoxville une grande surprise l'attendait. Toute la population était là pour la recevoir. Un vé-

ritable cortège, précédé de la fanfare jouant ses plus beaux morceaux, se forma pour l'accompagner à la prison, et ce fut au milieu d'une excitation et d'un enthousiasme sans pareil qu'elle regagna la prison, où sa cellule avait été superbement décorée.

Que décideront les nouveaux jurés en présence de la sympathie générale?

Ecouteront-ils, eux aussi, les allégations du nouveau juge, si celui-ci, comme l'autre, leur dit encore que Maud Moore a tué pour voler? C'est peu probable, car c'est invraisemblable; cette théorie du meurtre soutenue par le juge n'est crue par personne, probablement même pas par la famille Hart, qui ne semble rechercher qu'une chose, réhabiliter la mémoire de la victime, en employant sa puissante influence pour faire condamner la jeune fille.

Les nouveaux jurés devront tenir compte de l'opinion publique qui est en faveur de Maud Moore, car pour tout le monde, si le coup de feu n'est pas le résultat d'un accident au cours de la lutte, s'il a été tiré par elle, la pauvre fille était dans un cas de légitime défense.

—o—

C'est par pitié pour les riches qu'il y a des pauvres. L'aumône n'est que la vie matérielle des uns; elle est la vie ou du moins une partie de la vie spirituelle des autres. Si les riches ne pouvaient donner, ils pourraient encore être charitables, le cœur a mille façons de l'être, mais la portion de richesses qu'ils gardent ne serait plus purifiée, ennoblie, sanctifiée par celle qu'ils s'ôtent

Comment une femme change au cours d'une nuit d'horreur

Il y a quelques mois, madame Charlotte King Palmer fut victime d'un vol considérable. Trois bandits qui avaient pénétré dans ses appartements durant son absence, se précipitèrent sur elle lorsqu'elle rentra de soirée, la ligottèrent, et, après avoir fouillé la maison pendant plusieurs heures, se retirèrent en emportant pour \$800,000 de butin.

Madame Palmer qui est à peu près rétablie, a pu raconter dernièrement les détails de cette nuit d'horreur.

J'ai tellement été horrifiée, que maintenant je ne pense même plus à faire rechercher les coupables.

Toutes ces fourrures de prix, ces toilettes magnifiques, qui m'ont été volées, je les aimais; j'étais folle de ce luxe dans lequel je vivais. Mes bijoux étaient pour moi ce que sont pour d'autres les étoiles du firmament, les diamants en avaient le brillant et la splendeur. J'affectionnais particulièrement les perles que j'aimais sentir autour de mon cou.

Maintenant il me semble que, si on me rendait ces bijoux, je les vendrais pour en distribuer l'argent aux pauvres. Mes bagues, que les voleurs n'ont pas trouvées, je ne les porte plus depuis cette nuit terrible.

Ce que je dis, je le pense. Je suis, maintenant, presque rétablie, grâce à ma robuste constitution, et je comprends mieux la fragilité et l'inutilité des choses de luxe; je vois les choses telles qu'on devrait toujours les voir,

j'ai toujours devant mes yeux la vision des bas-fonds de la société, et des monstres qui guettent leur proie.

Autrefois j'aimais tout le monde, je pensais que ceux qui me rendaient mes sourires, qui riaient avec moi quand je riais étaient sincères; maintenant je comprends que ces rires dénotaient souvent, non pas de la haine, mais de l'envie, chose plus terrible que la haine.

Je n'ai plus besoin de me parer de belles toilettes, ni de bijoux, ni de m'entourer de ce luxe qui faisait de ma maison une des plus belles.

Toutes ces choses sont du passé.

Dans cette nuit terrible, je rentrais chez moi en toilette de soirée. Dans le vestibule je quittai mon manteau de fourrure, et me rendis à ma chambre, où je remarquai un grand désordre, ce qui m'effraya. Je courus alors vers l'escalier, mais trois hommes, aux visages durs et impassibles, se dressèrent devant moi. L'un d'entre eux, élevant la main comme pour me dire d'attendre, me dit ces paroles: "Nous sommes des détectives, votre maison a été cambriolée."

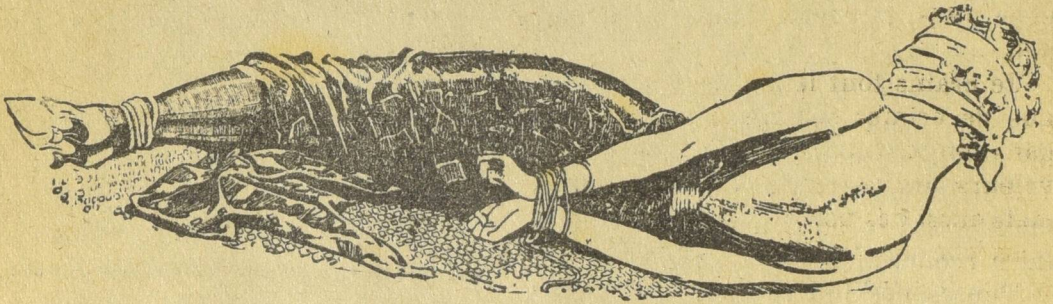
Ne les croyant pas, je me précipitai dans l'escalier, où je fis une chute au cours de laquelle je me brisai les deux pieds, à la hauteur des chevilles. Les hommes, se prétendant détectives, se précipitèrent sur moi; l'un d'eux me saisit par les épaules, le second m'appliqua sa grosse main sur la

bouche, et le troisième me saisit par mes pieds endoloris.

“Donnez-moi tous les bijoux que vous avez sur vous”, dit l'un d'eux qui paraissait être le chef, et ils s'emparèrent de ces bijoux. Ensuite ils me transportèrent dans la salle de bains où ils me ligottèrent, ma baillonnèrent et me bandèrent les yeux avec un rideau arraché à la fenêtre. L'un d'eux resta près de moi, pendant que les autres pillaient les meubles, et je les entendais sans pouvoir rien dire. Mon garde me parlait de temps à autre, et comme je lui demandais à boire, il me

Les voleurs travaillèrent le reste de la nuit à fouiller tous les meubles, et ce n'est que vers 8 heures que mon domestique Samson vint me porter secours; il m'apprit alors que les voleurs l'avaient ligotté, ainsi que la servante, et qu'il venait seulement de réussir à briser ses liens.

Mes médecins me laissent espérer que je pourrais bientôt marcher, mais je ne sais si je le pourrai de sitôt. Je suis maintenant une femme tout autre, je ne pense plus aux soirées, aux parties de thé, et autres parties de plaisir, tout cela n'est plus fait pour



Ligottée, baillonnée, les yeux bandés, la pauvre femme passe plus de cinq heures étendue sur le parquet de la salle de bains, sous la surveillance d'un bandit, pendant que ses deux complices pillent la somptueuse demeure d'où ils emportent pour \$800,000 de butin.

souleva la tête pour me faire avaler un verre d'eau. La douleur que me causaient mes pieds brisés, m'ayant arraché des gémissements de douleur, il me demanda effrontément, et en ricanant, si je désirais qu'il me les frictionnât, ce que je refusai d'un signe de tête.

Une fois il s'approcha de moi, disant que, sans doute, je serais bien heureuse d'être embrassée par lui, et je sentis avec horreur ses fortes moustaches souiller mes lèvres. Content de son action infâme, il reprit alors sa garde en ricanant et en se moquant de moi.

moi. J'ai vendu mes quatre automobiles, et j'ai mis en vente les deux commerces dans lesquels j'étais intéressée. J'ai donné l'ordre de vendre ma villa de Long Beach et mon hôtel de la 90e rue. Rien ne m'attache plus à la vie de luxe, je veux devenir une femme libre.

Au cours de ma lutte avec les bandits, ils m'ont maudite à cause de mon luxe et de ma fortune, cela ne me fait rien, mais ils m'ont fait une bonne suggestion. Après m'avoir pris mes bijoux, l'un d'eux m'a dit: “C'est très bien, mais où est votre argent?” et sur ma réponse que je n'en avais pas à la

maison, qu'il était à la banque, il m'a répondu: "c'est la plus sûre place pour ne pas se faire voler." Je compris cette vérité, et j'en profiterai désormais.

Dès que je pourrai voyager, je partirai pour Paris, et c'est là, dans mon bel hôtel, situé sur une des plus belles rues de la capitale française, en face de l'hôtel de la Princesse de Sagan (Anna Gould) que je me tracerai un plan de vie. Dès maintenant je puis dire que je me retirerai dans quelque ranch, loin des villes.

Pour le moment, je vends tout, excepté mes costumes les plus simples, et je mets tout mon argent à la banque.

Je crains tout le monde, car la vague de crimes semble avoir entraîné dans son tourbillon, non seulement les voleurs ordinaires et les assassins, mais aussi des personnes de haut rang.

La vue des toilettes, du luxe et des bijoux fait naître l'envie, et quand une personne est poussée par l'envie, elle est capable de tous les crimes.

Il n'y a qu'un seul moyen de ne pas faire naître l'envie, c'est la fuite. C'est le moyen que je prends.

— o —

LE PLUS JOLI THEATRE DU MONDE

Veux-t-on savoir où se trouve le plus joli théâtre du monde? Si oui, il faut s'en rapporter à l'appréciation de personnes compétentes qui ont voyagé dans tous les pays, et, dans cette catégorie, il en est peu d'aussi compétentes que M. Herman Rosse, artiste peintre et décorateur bien connu. La renommée de M. Rosse comme peintre et comme décorateur n'est plus à faire, c'est lui qui décora l'intérieur du "Palais de la Paix" à "La Haye",

c'est aussi lui que le gouvernement hollandais chargea de la décoration du "Pavillon hollandais", à l'Exposition universelle de San Francisco; il a fait aussi nombre de décors pour les plus grandes scènes de théâtres, un peu dans tous les pays, notamment pour l'opéra de Chicago.

L'on peut donc avoir confiance en son jugement, et voici, d'après lui, quel serait le plus joli théâtre du monde.

Au centre de l'île de Java, il existe deux sultanats qui ont conservé jalousement, et dans toute leur intégrité, les traditions anciennes; ce sont les sultanats de Socrakorta et de Djoejakarta.

C'est là et principalement dans le second de ces sultanats que l'on voit jouer par les indigènes les drames les plus intéressants et les plus jolis, avec des centaines de danseuses aux habits resplendissants d'or et de diamants. Pas de scène comme chez nous; comme tous les autres décors de leur théâtre, la scène est fournie par la Nature. Les acteurs jouent sur le gazon des jardins du sultan, sous le ciel incomparablement bleu des pays tropicaux, et tous les accessoires, autour de la scène et à l'arrière, sont des arbustes, principalement des palmiers au milieu desquels s'ébattent les oiseaux-mouches; au travers de ces arbustes se trouvent disposés artistiquement des centaines d'écrans aux mille couleurs. Les acteurs sont des membres de la famille royale qui se sont exercés pendant des mois entiers. Ils jouent et dansent avec une grâce exquise, et sont revêtus de costumes très riches et d'une beauté sans égale.

La pièce à laquelle j'ai assisté est une pièce écrite sur un vieux thème Hindou. Elle dura cinq jours, les ac-

teurs ne jouant qu'un acte par jour, mais un acte vaut un spectacle de nos théâtres, vu qu'il dure quatre à cinq heures. Malgré la longueur de ces actes, l'on ne s'ennuie pas, et l'esprit emporte du spectacle un sentiment de grandeur et de simplicité.

Au Japon, la scène des théâtres est comme chez nous, mais dans quelques



Danseuse du sultanat de Java dans son somptueux costume.

théâtres les acteurs, pour rentrer en scène, passent par le passage qui est au milieu des fauteuils, ce qui établit une certaine intimité entre les acteurs et le public. Dans une scène où l'acteur était censé voyager en pays étranger, le théâtre avait une scène tournante. L'acteur descendit de la scène, passa au milieu des spectateurs sortit, puis revint par le même che-

min, et rentra en scène; il se trouvait dans les décors représentant le pays étranger où il devait aller, par suite du mouvement tournant de la scène. C'est ainsi que je vis se reproduire plusieurs scènes de voyages.

En Chine les drames représentés sont plus bruyants, ce sont, en général, des tragédies terrifiantes avec des bruits infernaux et des cris sauvages qui assourdissent le spectateur peu accoutumé à ces sortes de spectacles.

D'après M. Rosse ce serait le théâtre de Java qu'il a trouvé le plus intéressant et le plus joli de tous, tant à cause des décors féériques naturels qu'en raison de la beauté, de la richesse des costumes et de la grâce des danseuses.

— o —

DU BERGER A LA BERGERE

La scène se déroule dans un hôtel de Suisse, et c'est lord Montagu, lui-même, venu en territoire helvétique pour assister à une séance de la Société des Nations qui la conta ces jours derniers à quelques intimes.

Un Allemand et un Français déjeunèrent côte à côte. L'Allemand, avec un sourire qui s'efforçait d'être malicieux, demanda à son voisin:

— Vous êtes Français?

— Oui. Comment le savez-vous?

— Je le devine parce que vous mangez beaucoup de pain.

Silence. Puis à son tour le Français questionna:

— Vous êtes Allemand?

— Parfaitement. Vous le devinez à mon accent?

— Non. Je l'ai compris parce que vous vous gavez énormément de tout ce qui se passe sur la table.

La conversation n'alla pas plus avant.

UN ROMAN COMPLET

LE MASQUE DE LINGE

par GUSTAVE LEROUGE

CHAPITRE PREMIER

La Grotte du Patriarche

L'ingénieur Joë Brack, sous-directeur technique des houillères de Coal-Mount, se préparait à descendre dans les galeries de la mine, pour faire sa tournée quotidienne. Revêtu du costume complet de mineur, coiffé du chapeau de cuir bouilli à larges bords, il se dirigeait vers la lampisterie, suivi du maître-porion qui devait l'accompagner, lorsqu'un employé des bureaux accourut, tout essoufflé et tendant un paquet de lettres.

—Le courrier de monsieur l'ingénieur, fit-il avec un salut obséquieux.

—C'est bon, grommela Joë, en guise de remerciement, et prenant les lettres d'un geste brusque, il les fourra pêle-mêle dans la poche de côté de son veston de cuir.

Cinq minutes plus tard, munis de leurs lampes allumées, l'ingénieur et le maître-porion prenaient place dans la benne de l'ascenseur ; les trois coups de cloche réglementaires se firent entendre, la benne s'engouffra vertigineusement dans les profondeurs du puits aux parois revêtues d'un épais cuvelage de chêne, maintenu par des cercles de fer.

Pendant ce voyage en ligne verticale qu'il faisait chaque matin depuis des années l'ingénieur avait commencé à lire tranquillement son courrier, mais il avait à peine eu le temps d'examiner deux ou trois lettres que l'ascenseur fit halte sous la rotonde centrale, d'où partaient toutes les galeries pour se ramifier à l'infini dans la masse du terrain carbonifère.

Il régnait là cette atmosphère spéciale, à la fois lourde et huileuse, douceâtre et chaude, comme ouatée, qui fait monter le sang au cerveau dans une sorte de griserie torpide. Le ronflement des ventilateurs, l'incessant martèlement des pics et le halètement des puissantes pompes qui refoulaient vers la surface l'eau des sources souterraines, créaient une rumeur immense et assourdissante. La sensation était étrangement impressionnante, même pour ceux qui, comme l'ingénieur, y étaient accoutumés depuis longtemps. Les lueurs tremblantes des milliers de lampes, dans le lointain des galeries, ajoutaient encore à cette impression d'étrangeté.

L'ingénieur Brack commença sa tournée, distribuant çà et là des avertissements aux travailleurs qu'il trouvait en défaut ; le maître-porion notait aussitôt la punition sur son carnet.

De temps en temps, ils étaient obligés de s'arrêter pour laisser passer une longue file de vagonnets chargés de houille que tiraient lentement de petits poneys gallois. Le séjour dans la mine avait rendu le pelage de ces animaux noir et velouté comme celui des taupes.

D'autres fois, c'était l'ingénieur qui faisait halte pour signaler au porion des boisages défectueux pliés ou déviés par la poussée des terres.

— Il faudra réparer cela, grommelait-il entre ses dents, et pas plus tard que demain, vous savez Wilson, je vous en rends responsable!

— Bien, Monsieur l'ingénieur.

— C'est entendu, n'est-ce pas ? J'y compte.

Puis brusquement.

— Il n'y a rien de nouveau ce matin, vous finirez seul la tournée.

Et il tourna le dos au maître-porion, tout ébahi et se dirigea lentement vers une partie de la mine où les travaux avaient été interrompus depuis plusieurs mois ; là les galeries étaient désertes et silencieuses, et les feux de la coupole centrale n'apparaissaient plus dans le lointain que comme un brouillard lumineux que traversaient, pareilles à des ombres, les silhouettes graves des herscheurs.

L'ingénieur assujettit sa lampe dans une fissure, s'assit sur un bloc de schiste, et se mit en devoir de terminer le dépouillement de son courrier.

Mais tout à coup il pâlit et ses sourcils se froncèrent avec une terrible expression de colère et de mécontentement.

Dans le tas des lettres d'affaires, il venait d'apercevoir une grande enveloppe bleue qui portait dans un angle la suscription :

Godeschal Bank.
149 Markham Street
London.

Il la décacheta d'une main fébrile et il lut :

A M. Joë Brack, sous-directeur technique des minières de Coal-Mount, Cardigan.

Monsieur,

Dans votre lettre du 13 courant vous me demandez un délai d'un mois pour vous acquitter envers moi. J'ai réfléchi, ce n'est pas un mois que je vous accorde, c'est trois mois. Je veux bien, quoique vous ne le méritiez guère, compatir aux difficultés de votre situation, mais je vous préviens que, passé la date que je vous assigne, aucune considération ne pourra m'empêcher d'user de mes droits. Si vous ne vous trouviez pas en mesure au jour fixé, il sera tout à fait inutile de m'écrire ou de venir me voir pour solliciter de moi un nouveau délai.

Recevez Monsieur, mes salutations.

Francis Godeschal.

— Trois mois, murmura l'ingénieur dont la large face rouge, aux mâchoires carrées s'était mouillée d'une sueur d'angoisse, mais dans trois mois pas plus que dans un mois, pas plus que maintenant, je n'aurai à ma disposition cinq mille livres. A moins que...

Il s'interrompit et regarda autour de lui d'un air inquiet; sa physionomie avait pris tout à coup une expression de cruauté inexorable et de brutalité féroce, ses yeux noirs lançaient des flammes, ses narines se gonflaient

et tous les muscles de son visage rasé étaient crispés dans une hideuse grimace.

On eût dit un assassin prêt à s'élan- cer sur sa victime pour l'étrangler.

Cet état d'exaspération ne dura guère que quelques minutes, peu à peu les traits se détendirent, les regards se voilèrent, l'homme était re- devenu maître de lui et réfléchissait.

Il demeura ainsi près d'une heure assis à la même place dans une immo- bilité absolue.

Enfin il se leva, prit sa lampe, se saisit d'un pic oublié par un mineur et s'enfonça dans une des galeries dés- ertes qui s'ouvraient devant lui.

Personne n'allait jamais dans cette partie de la mine que des passages étroits à demi obstrués par les ébou- lements faisaient communiquer avec le Black-Hole (La Fosse noire), l'an- cienne mine abandonnée depuis plus d'un demi-siècle.

L'ingénieur en chef, M. Gildas, très versé dans la science des terrains, af- firmait bien qu'entre les deux mines, dans les couches inférieures, il exis- tait une veine de charbon dur d'une grande richesse, mais on n'avait en- core pratiqué que quelques sondages dans cet endroit, le rendement de la fosse de Coal-Mount offrant une ré- munération largement suffisante aux capitaux du propriétaire, lord Verus- mor.

Joë Brack s'avavançait avec une len- teur précautionneuse, prêtant l'oreille aux sifflements presque impercepti- bles du grisou s'exhalant des soufflu- res et des failles du charbon. Dans ce district reculé de la mine, situé en contre-bas, l'action des ventilateurs se faisait à peine sentir, et le gaz mor- tel devait s'amasser là, comme dans une sorte de réservoir ou de gazomè-

tre naturel. Tout respirait l'abandon et la solitude; les bois de soutènement à demi pourris étaient couverts de moisissures et les galeries étaient obstruées par des blocs de charbon ou de pierre schisteuse qu'on ne s'était pas donné la peine d'enlever.

L'ingénieur examinait tous ces dé- tails avec la plus vive attention et il constatait que l'atmosphère était tel- lement viciée qu'il commençait déjà à s'en trouver incommodé.

Il continua pourtant à s'avancer jusqu'à ce que le chemin lui fût com- plètement barré par un éboulement qui obstruait la galerie. Alors, il re- garda la flamme de sa lampe Davy qu'un capuchon de toile métallique empêchait d'entrer en contact direct avec les gaz explosifs.

La flamme était devenue toute bleue, d'un bleu livide, signe incon- testable de la présence du grisou.

Joë Brack ne put réprimer un fris- son en songeant qu'il eût suffi d'une lampe mal fermée, d'une simple allu- mette jetée à terre, d'un mineur fu- mant sa pipe, en dépit du règlement, pour donner lieu à une effroyable ex- plosion. L'ingénieur revint prompte- ment sur ses pas; il avait vu ce qu'il voulait voir.

Il remonta seul par l'ascenseur, rendit sa lampe au contrôleur et alla changer de vêtements dans le "tub- room" qui lui était spécialement ré- servé en sa qualité de sous-directeur. Il en sortit, vêtu d'un élégant complet de flanelle à rayures vertes et roses et coiffé d'un souple panama. On eût dit qu'en se débarrassant du costume de mineur, il avait quitté en même temps tout ce que sa physionomie et ses al- lures avaient de brutal et d'arrogant. Avec sa face carrée, ses fortes mâ- choires, son front têtù, il avait la mi-

ne insignifiante de n'importe quel brave gentleman du pays gallois.

Répondant d'un signe de tête protecteur aux saluts obséquieux des employés, Joë Brack franchit la grille de l'usine et se dirigea à travers la lande vers le cottage qu'il habitait et d'où l'on dominait toute la perspective du golfe de Cardigan, ses falaises déchiquetées par la mer, immenses bruyères et ses bois de pins et de chênes.

Au fond de l'horizon, le château de lord Vérusmor dressait ses fines tourelles gothiques au-dessus des verdure; à droite, c'étaient les toits rouges et le clocher moussu du village de Cardigan. Plus loin, la tourelle en ruine de l'ancienne fosse, le Black-Hole.

Le soleil étincelant d'une belle matinée d'été accusait les moindres détails du paysage et une légère brise venue de la mer faisait onduler avec un soyeux crépitement les hautes tiges des bruyères violettes et des ajoncs couleur d'or.

Joë Brack arrivait à un bouquet d'armes et de houx rabougris isolés au milieu de la lande lorsqu'il se trouva inopinément en présence d'un jeune homme et d'une jeune fille qui se dirigeaient du côté d'où il venait lui-même; les arbres l'avaient empêché de les voir arriver de loin.

Dans le premier moment de la surprise, l'ingénieur avait pâli, mais il se remit presque aussitôt et ce fut du ton le plus respectueux et le plus affable qu'il salua les nouveaux venus : tous trois échangèrent une cordiale poignée de main.

—Miss Winny, dit Joë Brack, je vous souhaite une bonne promenade.

—Nous n'allons pas bien loin, répondit la jeune fille; j'ai prié M. Gil-

das de m'accompagner jusqu'à la caverne du patriarche.

Joë avait froncé le sourcil, comme si ces simples paroles lui rappelaient un souvenir désagréable.

—Bonne promenade, miss, murmura-t-il précipitamment, bonne promenade, le temps est exquis. J'ai bien l'honneur de vous saluer, monsieur Gildas.

Il allait continuer son chemin, mais Gildas, son supérieur immédiat, le retint d'un signe et le prit à part.

—Rien de nouveau dans la mine, monsieur Brack? lui demanda-t-il.

—Absolument rien, tout est en ordre.

—Je vous remercie, je compte descendre moi-même cet après-midi.

—Vous pourriez certainement vous en dispenser, les choses marchent avec une régularité admirable.

—Et c'est à votre énergie et à votre intelligence qu'il faut en rapporter tout l'honneur, reprit Gildas poliment. Je sais qu'on peut avoir confiance dans vos talents, mais j'ai une raison spéciale d'aller faire un tour en bas. Je ne veux pas attendre que le chiffre du rendement commence à baisser pour entamer l'exploitation d'une nouvelle veine.

Les yeux de Joë Brack étincelèrent d'une flamme sournoise.

—Vous voulez sans doute parler, fit-il avec vivacité, de l'endroit où les travaux ont été abandonnés.

—Je suis sûr qu'il y a là une poche d'une richesse inépuisable.

—Cela est certain. Désirez-vous que je vous accompagne?

—C'est inutile, je veux seulement pratiquer quelques sondages, prélever des échantillons.

Et Gildas ajouta aimablement:

—Vous avez déjà bien assez de besogne, monsieur Joë, sans que je vous impose encore des corvées supplémentaires.

—Tout à votre service, monsieur Gildas.

Les deux ingénieurs échangèrent un dernier "shake-hand" avec toutes les apparences d'une véritable amitié et Joë Brack prit congé.

Mais il demeura immobile au pied des arbres pendant que les deux jeunes gens continuaient leur chemin, et il les suivit longtemps à travers la lande d'un regard chargé de haine. Son visage avait repris l'expression farouche qu'il avait eue dans la mine après la lecture de la lettre de l'honorable Francis Godeschal.

Miss Winny et Gildas cependant continuaient insoucieusement leur chemin à travers la bruyère en fleurs, encore toute humide de rosée, toute bruisante du chant des oiseaux et du bourdonnement des abeilles sauvages.

Miss Winny était l'unique enfant de lord Vérusmor, le propriétaire de la mine, et depuis un mois déjà, elle était fiancée à l'ingénieur Gildas.

Sans qu'ils se ressemblassent formellement, il y avait dans les traits des deux jeunes gens une identité d'expression, comme un air de parenté immatérielle et lointaine dont les observateurs les moins perspicaces étaient frappés à première vue. C'était la même expression d'intelligence et de douceur, le même front aurolé de franchise, le même sourire rayonnant d'une gaieté sans fiel.

Grande, élancée, Miss Winny, offrait des traits d'une pureté, d'une régularité parfaites, elle eût pu servir de modèle à Burne Jones ou à quelque autre des peintres de l'école préraphaélite. Son visage d'un ovale un

péu allongé était encadré d'une chevelure d'un roux ardent, une double torsade d'or qui faisait ressortir la blancheur lactée de son teint et l'éclat de ses grands yeux du vert clair de la mer. Elle eut paru imposante et majestueuse comme une déesse, si elle n'avait été simple et bonne comme une enfant.

Gildas, robuste, sans lourdeur, comme un champion de foot-ball, offrait cette élégance corporelle qui est l'apanage des véritables sportsmen; à sa marche rythmique, à la manière dont il effaçait les épaules, on devinait une formidable vigueur, mais une vigueur tranquille, parce qu'elle est sûre d'elle-même. Sa moustache d'un blond pâle, son nez aquilin et ses yeux bleus ajoutaient encore à cet aspect de paisible robustesse.

Tout en suivant lentement un sentier en pente raide qui descendait vers la grève, les deux jeunes gens avaient repris leur conversation interrompue par la rencontre de l'ingénieur.

—Je crois, fit Gildas, après un silence, qu'en dépit de ses airs bourrus, Joë Brack est un brave et loyal garçon.

—Je ne m'y fierais pas, dit miss Winny. J'ai en pareil cas, un instinct qui ne me trompe guère. Joë vous déteste, soyez-en sûr et il ne vous pardonnera jamais.

—Je ne lui ai pourtant jamais fait de mal.

—Je vous ai préféré à lui, c'est bien suffisant, il me semble, dit Winny en riant aux éclats. Croyez-moi, mon cher Gildas, Joë est d'un caractère sournois et dissimulé, je m'en suis aperçue à mille détails en apparence insignifiants.

—Je crois que vous exagérez, murmura Gildas à demi convaincu.

—En voulez-vous un exemple? Remarquez de quelle façon cauteleuse, il s'est conduit, lorsque ces jours derniers, il s'est imaginé de vouloir faire enfermer le vieux Jilgood, dans un asile. Il avait, sans qu'on en sût rien, fait prévenir les autorités, et sans moi.

—Sans moi, interrompit Gildas.

—Sans nous, si vous voulez, reprit la jeune fille en s'appuyant tendrement sur le bras de son fiancé, le pauvre septuagénaire était incarcéré dans un hospice.

—J'en suis encore à me demander, dit le jeune homme d'un air pensif, quelles raisons peut avoir Joë de persécuter ainsi le pauvre vieux.

—Je vous l'ai déjà expliqué; Joë en veut au patriarche de la mine, parce que celui-ci est protégé, et aussi, il faut le dire, parce que le vieux Jilgood le déteste du fond du coeur. C'est pour cela aussi qu'il aurait voulu faire interdire au vieillard l'entrée de la mine abandonnée...

Miss Winny se tut; à l'endroit où elle était arrivée, le sentier se rétrécissait, se changeait en une sorte de périlleux escalier qui dégringolait en pente presque verticale du sommet de la falaise jusqu'au sable de la grève. Il fallait, pour suivre un pareil chemin, une agilité presque acrobatique. Pourtant, avec l'aide de Gildas, la descente s'effectua sans encombre.

Les deux fiancés se trouvaient maintenant au pied de la gigantesque muraille de granit et foulaient une dune ouverte d'un maigre gazon.

Ils atteignirent bientôt un endroit où la falaise se creusait brusquement pour former une voûte imposante et mystérieuse comme la nef d'une ca-

thédrale. C'était la caverne du patriarche.

Le sol d'un sable fin et uni, semé de coquillages, était coupé de petites flaques d'eau que la mer avait laissées en se retirant. Ça et là, des blocs de granit scintillants de mica, pouvaient tenir lieu de sièges. Bien des fois, Winny était venue dans cette romantique solitude lire ou rêver pendant des après-midis entières.

—Nous voici presque arrivés, s'écria-t-elle. Savez-vous, mon cher Gildas, que j'affectionne cet endroit entre tous. Quand j'étais enfant, j'y venais déjà étudier mes leçons tout en regardant les voiles blanches aller et venir sur la mer.

Comme si elle eût encore été une écolière espiègle, elle franchissait d'un bond les mares d'eau bleue où frétilaient de minuscules poissons.

Gildas la contemplait avec ravissement, plongé dans une sorte d'extatique béatitude.

Ils avançaient ainsi lentement sous la voûte que le reflet des vagues éclairait d'une lueur bleuâtre, d'une féerique pénombre d'azur. Le sol allait toujours en montant.

Tout à coup ils débouchèrent en pleine lumière dans une sorte de parterre rempli de fleurs et de fruits, une véritable oasis suspendue entre ciel et terre, à mi-côte de la falaise, et qui semblait avoir poussé là par miracle, dans un enfoncement de rocher.

On ne pouvait arriver à ce jardin suspendu ni du sommet ni de la base de la falaise, la caverne était le seul chemin qui y conduisit du côté de la grève.

Exposé au midi et abrité du vent de tous les côtés, ce lopin de terre offrait une exubérante végétation. Des poiriers, des pommiers, des néfliers,

étaient chargés de fruits, des carrés de pommes de terre, d'oignons et de choux étaient encadrés de lys, de giroflées, d'oeillets et d'autres belles fleurs. Dans un coin, une petite source suintait du roc goutte à goutte et allait se perdre dans la falaise après avoir formé un petit bassin où poussaient le cresson sauvage et le myosotis. . . Un rideau de groseillers noirs et de coudriers dissimulait l'entrée étroite et basse d'une galerie qui semblait avoir été creusée de main d'homme.

—Les groseilles du père Thomas sont presque mûres, dit miss Winny, en cueillant un des fruits aigretés.

A ce moment le bruit criard d'un essieu se fit entendre, et un grand vieillard à longue barbe blanche apparut à l'entrée de la galerie, poussant devant lui une brouette à demi pleine de morceaux de charbon. Il était vêtu d'un sayon de peau de chèvre qui ajoutait encore à son aspect sauvage, mais ses traits reflétaient une douceur et une sérénité profondes.

En apercevant ses visiteurs, il avait ôté sa asquette de gros drap et la tenait respectueusement à la main.

—Couvrez-vous donc, père Thomas, dit gracieusement miss Winny, nous avons choisi ce matin la caverne comme but de promenade, nous sommes venus vous dire bonjour.

—C'est bien de l'honneur pour moi, miss. Je travaillais dans la galerie, l'écho m'a apporté le bruit de votre voix, je me suis hâté d'accourir.

—Vous avez bien fait, dit Gildas, miss Winny avait déjà commencé à manger vos groseilles.

—Miss sait bien, murmura le vieillard avec émotion, que tout ce qu'il y a ici est à elle, mes groseilles ne sont malheureusement pas très mûres,

elles ont encore besoin de quelques jours de soleil.

—Vous êtes toujours satisfait, père Gilgood, interrompit Gildas.

—La santé est toujours bonne, soupira le vieillard, mais il y a des gens qui s'acharnent après moi. . .

Gildas et miss Winny échangèrent un regard.

—Qui donc peut vous en vouloir ? demanda la jeune fille.

—Ce ne peut-être que l'ingénieur Brack qui me déteste, je ne sais pourquoi. . . Lui seul est capable d'une pareille méchanceté. Figurez-vous, miss, que dimanche dernier, en allant comme de coutume boire une pinte de palé-ale, à la taverne du "Joyeux mineur", au village de Cardogan, j'ai appris des choses qui m'ont bouleversé. On m'a affirmé que milord veut me chasser de la mine abandonnée et m'envoyer à l'hospice de la ville. Je ne crois pas, miss, que votre père soit capable d'une pareille cruauté.

Le visage de la jeune fille s'était empourpré d'indignation.

—Vous avez raison, père Gilgood, s'écria-t-elle avec vivacité, mon père est incapable d'une pareille méchanceté. Je vous promets, moi, que tant que vous vivrez, personne ne vous empêchera de travailler dans le Black-Hole et de cultiver votre jardin ! Je suis au courant de tout et je suis précisément venue ce matin avec M. Gildas pour vous rassurer.

—Ne vous souciez en rien de ce qu'on vous dira, dit à son tour l'ingénieur, nous sommes là tous deux pour prendre votre défense. . .

—Si vous avez quelque sujet de plainte, ajouta miss Winny, allez trouver Gildas ou mon père. . .

L'ingénieur avec sa loyauté native était incapable de soupçonner le mal, il éprouva le besoin d'excuser Joë.

—Je crois, fit-il que M. Brack n'avait pas de mauvaises intentions, on lui a dit que vous étiez exposé à des accidents dans la vieille mine dont les boisages n'ont pas été entretenus depuis des années et que déjà vous aviez failli être victime d'un éboulement. A votre âge et loin de tout secours...

—Je ne cours aucun risque, protesta Thomas Jilgood d'une voix tremblante, je connais les moindres recoins du Black-Hole et jamais il ne m'est rien arrivé! La vérité c'est que Joë Brack, voudrait donner mon jardin à quelqu'un de ses protégés... Puis, ajouta le vieillard en baissant la voix comme s'il eût craint d'être entendu, Brack a encore une autre raison de m'en vouloir, cela je ne l'ai jamais dit à personne. Une fois sur la lande, j'ai bien malgré moi surpris une conversation entre lui et un autre gentleman d'un certain âge. Brack le suppliait de ne pas le poursuivre pour une dette à ce que j'ai cru comprendre... Depuis ce jour-là il me déteste.

Gildas haussa les épaules.

—Je crois pour le coup, père Thomas, que vous êtes dans l'erreur. L'ingénieur Brack est loin d'être sans défauts, mais on doit reconnaître qu'il a une conduite absolument sérieuse et correcte, on ne lui connaît aucun vice et je suis sûr qu'il ne doit pas un penny à qui que ce soit.

Le patriarche de la mine secoua la tête d'un air de doute, mais, tel était son respect pour "la fille de mylord" et pour l'ingénieur, qu'il n'osa se permettre de les contredire ouvertement.

—Cher Gildas, dit miss Winny à mi-voix, vous avez grand tort de prendre la défense de Joë Brack. Je le crois capable de tout. C'est le père Thomas qui a raison.

Le vieillard, cependant, était allé prendre dans un coin une serpe à manche de corne.

—Vous permettrez bien miss, murmura-t-il, que je vous fasse un bouquet des fleurs de mon jardin?

—Non pas. Ce serait un crime de couper ces belles roses et ces lys. Tout ce que j'accepterai de vous ce sera une touffe de myosotis.

Sans attendre la réponse du patriarche, elle s'était penchée vers la source et avait arraché une poignée des fleurettes bleues si chères aux fiancées.

Et comme Thomas Jilgood insistait encore timidement pour offrir ses roses :

—Je vous le défends, dit la jeune fille en le menaçant du doigt, d'ailleurs nous partons, il est onze heures et demie, nous serons à grand peine de retour au château pour l'heure du déjeuner...

Les deux jeunes gens prirent congé de leur protégé et reprirent le chemin de la caverne. Thomas Jilgood avait allumé une courte pipe de terre noire et demeurait immobile au milieu de son jardin.

CHAPITRE II

Le secret de Thomas Jilgood

Il y avait deux cents ans que les Jilgood étaient mineurs de père en fils dans les charbonnages qui appartenaient à la famille des lords Vérusmor, et c'était pour le vieux Thomas un immense sujet d'orgueil. Il était

fidèle à son maître à la façon des vassaux du Moyen-Age. Jamais il n'avait pris part à aucune grève, jamais il ne s'était permis en aucune circonstance de blâmer la conduite des lords. Les ouvriers venus des mines du sud, ou de l'Ecosse le plaisantaient vainement en le traitant de vieil imbécile, il demeurait entêté dans ses idées d'un autre âge et aucune puissance au monde ne l'aurait fait changer d'opinion.

Quand avait eu lieu la grande catastrophe—une explosion de grisou suivie d'éboulements et d'inondation—qui avait forcé lord Vérusmor à abandonner l'exploitation du Black-Hole, Thomas Jilgood avait deux filles et trois fils qui travaillaient dans les galeries... tous les cinq périrent du même coup, le père demeura presque fou de douleur pendant plusieurs semaines.

Quand il revint à la raison, il vendit la chaumière et le jardin qu'il possédait à Cardigan et s'installa dans les galeries de la mine abandonnée. Lord Vérusmor lui offrit une pension; il la refusa, mais il demanda qu'on le laissât tranquille dans le Black-Hole qu'il était résolu à ne plus quitter. Le lord consentit sans peine à satisfaire ce qu'il regardait comme l'idée fixe d'un vieillard dont le chagrin avait dérangé l'esprit.

Depuis lors, Thomas Jilgood ne quitta plus la vieille mine; quand il n'était pas occupé à soigner le jardin qu'il s'était créé en apportant patiemment de la terre sur le plateau de la falaise, il travaillait de son ancien état. Tous les jours, il arrivait à ramasser dans les galeries abandonnées quelques brouettes de charbon qu'il allait vendre au village. Il cultivait aussi des champignons, allait à la pê-

che lors des grandes marées, et vivait ainsi dans une solitude profonde.

Le dimanche seulement, il se rendait au village de Cardigan, boire quelques pintes de bière à la taverne en compagnie des mineurs et apprendre les nouvelles. Dans tout le pays, on ne l'appelait que le patriarche et il était généralement aimé et respecté. Quelques-uns même le jaloussaient, ils disaient que le bonhomme se faisait de belles journées et devait avoir un magot, car il ne dépensait pas tout ce qu'il gagnait.

D'ailleurs il était si taciturne et si grave qu'on lui supposait la cervelle un peu dérangée, mais comme on était habitué à le voir, personne ne s'occupait de lui.

Après le départ de miss Winny et de Gildas dont la visite pouvait passer pour un grand événement dans une existence monotone et sans incidents, Thomas s'occupa de son déjeuner qui se composait de coquillages de la grève, de pommes de terre bouillies et de pain, puis il alluma sa pipe et alla s'asseoir dans son jardin, près de la petite source. Il demeura ainsi une demi-heure comme perdu dans une profonde contemplation, puis, brusquement, il se leva et se parlant à lui-même suivant l'habitude de beaucoup de solitaires.

—Allons, grommela-t-il, au travail, assez de fainéantise comme cela!

Il entra dans la galerie, alluma sa lampe de mineur, s'assura qu'elle était soigneusement fermée et jetant son pic dans sa brouette, il s'enfonça dans les dédales de la vieille mine.

Il y avait déjà longtemps qu'il était au travail et il avait recueilli un grand nombre de brouettes de charbon qu'il allait entasser au fur et à

mesure dans un endroit qui lui servait de magasin, lorsqu'il entendit un bruit d'explosion bientôt suivi de plusieurs autres; c'était comme une série de coups de canon assourdis par l'éloignement.

A ce bruit qu'il ne connaissait que trop bien, le vieillard avait lâché son pic, il tremblait de tous ses membres.

—Le grisou! bégaya-t-il avec épouvante. Il vient d'y avoir encore un malheur dans la mine nouvelle. Je vais y aller! Il faut que j'y aille.

Saisissant sa lampe qu'il avait assujettie dans une fente, il se mit à courir de toute la vitesse dont il était capable dans le labyrinthe des galeries dont il connaissait les moindres détours. Tout essoufflé, il parvint en quelques minutes à l'endroit qui, le matin même, avait été visité par l'ingénieur Joë Brack.

Là il se trouva en présence d'un affreux spectacle. La violence de l'explosion avait provoqué la rupture des boisages déjà pourris, une série d'éboulements s'étaient produits, une douzaine de corps atrocement défigurés étaient à demi engagés sous l'amas des pierres, des terres et des poutres.

Le passage était obstrué par les décombres, Thomas ne pouvait voir plus loin, la catastrophe avait sans doute produit des ravages beaucoup plus considérables.

A la lueur tremblotante de sa lampe, le vieillard se pencha, mais il n'y avait devant lui que des cadavres dont quelques-uns étaient misérablement broyés, méconnaissables.

—Les pauvres gens! murmurait-il, la gorge gonflée de sanglots. Il me semble voir mes enfants.

De grosses larmes coulaient de ses yeux. En cette minute, il revivait plus

poignante la douleur dont les années n'avaient pu arracher le souvenir de son coeur.

—Ils sont tous morts, tous, bégaya-t-il d'une voix entrecoupée de sanglots. Je vais m'en aller, il faut que je m'en aille!... Non, c'est un spectacle que je ne puis supporter!

Il avait déjà fait quelques pas pour se retirer, lorsque l'un des corps gisant à terre dans un horrible pêle-mêle, s'échappa un sourd gémissement.

—Vivant! il y en a un de vivant! s'écria le vieillard avec une sorte d'exaltation, au moins, je sauverai celui-là, je le sauverai!

Il posa la lampe sur un bloc et commença à dégager avec précaution les jambes du blessé, à demi ensevelies sous les débris. Ce ne fut pas sans peine qu'il y réussit, il craignait à chaque mouvement de provoquer un nouvel éboulement et il était obligé d'agir avec la plus grande prudence. Ce ne fut qu'après cinq longues minutes d'efforts que le blessé se trouva enfin délivré des blocs qui l'écrasaient.

Alors Thomas essuya le visage noirci, tuméfié et sanglant qui n'était, pour ainsi dire, qu'une plaie. Le blessé ouvrit les yeux pour les refermer presque aussitôt.

Le vieillard avait poussé un cri de douloureuse surprise.

Il venait de reconnaître en l'unique survivant du désastre, l'ingénieur Gildas, avec lequel, il devisait gaiement dans son jardin quelques heures auparavant.

—C'est impossible, s'écria Thomas Jilgood avec accablement, un si brave homme! Le fiancé de miss Winny! On dirait que je porte malheur à tout ce qui m'approche! Mais je le sau-

verai... Et, d'abord, il ne faut pas qu'il reste ici.

Il essaya de dresser le jeune homme sur son séant, mais chaque mouvement arrachait au blessé de sourds gémissements.

— Il doit avoir la jambe brisée, il faut donc que je le traîne seul hors d'ici comme je pourrai... Je vais me diriger du côté de Coal Mount, les mineurs de ce côté-là doivent sans doute être en train d'organiser les secours.

Mais tout à coup le vieillard se frappa le front dans une sorte d'égarément.

— Malheureux! qu'allais-je faire, murmura-t-il, il ne faut pas qu'on sache qu'il est vivant. C'est lui qui est responsable de l'accident. Si l'on savait qu'il en est réchappé, il passerait devant les assises.

Thomas demeura quelques instants comme accablé par cette terrible pensée, il ne savait plus quelle résolution prendre.

— Je ne puis pourtant pas l'abandonner, songeait-il, et s'ils savent qu'il est vivant, il sera condamné, il perdra sa place et il ne pourra plus épouser miss Winny. Que faire? Il en arrivera ce qu'il pourra. Je vais d'abord le cacher dans mon trou; nous verrons après.

Le vieillard courut dans la vieille mine chercher sa brouette et il y chargea avec précaution le corps de l'ingénieur toujours inanimé. Il avait déjà commencé à remonter la pente des galeries qui faisaient communiquer la fosse de Coal Mount et celle du Black-Hole, lorsqu'il s'arrêta de nouveau en proie à une nouvelle préoccupation.

Il venait de réfléchir que si on ne trouvait pas le cadavre de Gildas, on

le chercherait et qu'il ne serait pas difficile de découvrir où il était caché.

— Il faut qu'on croie qu'il est mort, conclut le vieux mineur, plus tard nous verrons... Cette catastrophe ne me paraît pas naturelle. Il faudra que je sache quel est l'homme que j'ai rencontré tout à l'heure dans la vieille mine et qui s'est enfui si précipitamment à mon approche.

Après de longues hésitations, Thomas prit les bottines, la bague, le porte-cartes et le mouchoir de poche de Gildas, et il les porta près d'un cadavre que l'éboulement avait complètement réduit en une bouillie sanglante, en un affreux mélange d'os et de chair broyés, confondus avec la terre et les pierres.

Déjà des bruits de voix se faisaient entendre dans la direction de Coal Mount, des lumières allaient et venaient à l'extrémité des galeries. Thomas n'eut que le temps de disparaître et il se hâta de s'acheminer avec son fardeau vers l'habitation souterraine qu'il s'était aménagée tout proche de son jardin.

Pour construire sa maison, le vieux mineur s'était simplement contenté de boucher avec une muraille de pierres sèches et d'argile une des galeries qui aboutissaient au jardin suspendu, il avait ménagé dans le mur une fenêtre d'où il pouvait apercevoir la mer et qui était maintenant encadrée de rosiers et de chèvre-feuille.

L'habitation ne comprenant qu'une seule pièce sommairement meublée d'un lit, d'une table, d'un buffet boiteux et de quelques escabeaux; des assiettes de faïence, quelques pots de grès et un portrait de Sa Gracieuse Majesté, grossièrement enluminé, complétaient cet ameublement qui était, à peu de choses près, aussi

somptueux que celui de la plupart des paysans du voisinage.

Thomas avait déposé le corps de Gildas sur le matelas de varech qui lui tenait lieu de lit. Tout d'abord il déshabilla le blessé et constata avec joie qu'il ne portait pas de blessures graves. Il avait craint un moment que l'ingénieur n'eut la jambe cassée, mais les blessures qu'il avait reçues dans l'éboulement se réduisaient à des contusions et à des écorchures sur lesquelles Thomas se hâta d'appliquer un premier pansement composé de charpie imbibée de gin.

Il lava ensuite le visage qui offrait le plus lamentable aspect, boursoufflé par de profondes brûlures qui avaient mis les chairs à vif. Ces plaies étaient si douloureuses que dès que Thomas y eut porté la main, le blessé poussa un cri de douleur, ouvrit les yeux et regarda autour de lui avec stupeur.

Malgré la faiblesse et l'état de prostration où il était plongé, il reconnut parfaitement le patriarche de la mine et son visage sanguinolent essaya de grimacer un sourire. Il voulut parler, une écume de sang lui vint aux lèvres.

—Père Jilgood, balbutia-t-il d'une voix faible comme un souffle, que s'est-il passé? Ah! c'est vrai! le grisou...

L'effort qu'il avait fait pour prononcer ces quelques paroles l'avait épuisé, il retomba de nouveau dans son évanouissement. Le vieillard était consterné. Quand il eut lavé soigneusement toutes les plaies, il ne sut plus que faire: il se rendait bien compte pourtant que de pareilles blessures demandaient des soins plus compliqués et plus efficaces.

D'un autre côté, il n'osait, ni laisser seul son malade, ni aller consul-

ter l'unique médecin du village de Cardigan.

Il s'y décida pourtant après de longues hésitations.

Quand il arriva sur la lande, il vit qu'une multitude énorme était massée autour des bâtiments de Coal-Mount. Des femmes, leurs enfants sur les bras, poussaient des sanglots déchirants qui rompaient seuls le morne silence de la foule consternée. De minute en minute des hommes passaient portant des civières recouvertes d'un drap blanc.

De minute en minute des femmes et des enfants accouraient précipitamment et questionnaient avec angoisse les premiers arrivés.

—Combien de tués?

—Douze...

—Et l'ingénieur?

—Mort...

—Et un tel?

—Mort...

—Et un tel?

—Personne n'en est donc réchappé?...

—Personne...

Et la foule retombait dans son lugubre silence jusqu'à ce que l'apparition d'un nouveau cadavre provoquât un nouvel élan de la foule et de nouvelles questions.

Thomas Jilgood, après avoir recueilli quelques renseignements, se dirigea vers le village de Cardigan. Au moment où il y entra, il faillit être écrasé par une auto qui se dirigeait vers Coal-Mount à une vitesse folle. Il reconnut lord Verusmor et près de lui miss Winny plus pâle qu'une morte.

—La pauvre miss va pleurer son fiancé, songea-t-il, avec un vrai chagrin, je ne peux pourtant pas lui dire qu'il est encore vivant.

Le vieillard entra hardiment dans la boutique du pharmacien au moment même où un mineur en sortait; il venait d'avoir une idée qui momentanément pourrait le tirer d'embarras.

—Je voudrais, dit-il, quelque chose pour des brûlures profondes du visage, c'est une commission dont on m'a chargé, c'est très pressé.

—C'est pour Coal-Mount, fit le pharmacien avec une mine de circonstance, c'est un bien terrible événement, père Jilgood.

— Hélas oui, monsieur, mais je vous serais bien reconnaissant de vous hâter.

—C'est tout prêt, je viens déjà d'en délivrer deux flacons. Et vous savez comment cela s'applique: lotion et compresse trois fois par jour.

—Combien vous dois-je, fit Thomas avec une impatience mal contenue.

—Mais rien du tout, mon brave, vous savez qu'en pareil cas, ainsi que me l'a recommandé lord Vérumor lui-même, j'envoie toujours directement ma note à l'administration de la mine.

Thomas Jilgood salua et se mit à courir de toutes ses forces. Il tremblait qu'en son absence, l'état du blessé ne se fût aggravé.

Il n'en était rien heureusement. Gildas n'avait pas fait le moindre mouvement, il demeurait plongé dans un mauvais et lourd sommeil qui tenait du coma et qui était dû à la faiblesse.

Thomas le lotionna, lui appliqua l'onguent du pharmacien et pour maintenir les compresses lui enveloppa la tête avec des bandelettes de toile bien blanche, en laissant à peine une mince fente pour les yeux.

Ce jour-là et la nuit suivante Thomas ne quitta pas le chevet de Gildas, c'est à peine s'il prit le temps de manger en hâte un morceau de pain et de boire un verre de malt-bière. Le vieillard était plongé dans de profondes réflexions; il se rendait parfaitement compte que ç'allait être pour lui une tâche remplie de difficultés que de soigner et de nourrir son malade sans éveiller les soupçons de personne. Il faudrait prendre toutes sortes de précautions, aller très loin acheter les médicaments et la nourriture délicate nécessaires à un convalescent.

Thomas ne s'arrêta pas un instant à la pensée que la maladie allait coûter gros et que les quelques guinées péniblement amassées par lui depuis dix ans allaient être dépensées; cela, il n'y songea même pas.

Une autre préoccupation le travaillait.

Il ne pouvait s'imaginer que l'explosion de grisou fût entièrement due à une cause accidentelle.

—Ce n'est pas possible, que ce soit arrivé comme cela, tout seul, se répétait-il pour la centième fois. M. Gildas était si prudent, si savant, il faut que la malveillance s'en soit mêlée. Et je sais bien qui je soupçonnerais si j'avais à soupçonner quelqu'un, mais patience, je finirai bien par savoir quel est l'homme qui s'est enfui si précipitamment à mon approche dans les galeries du Black-Hole. Et alors...

Vers minuit, comme Gildas dormait toujours du même sommeil accablé, le vieillard se leva sans bruit, alluma sa lampe de mineur et se faufila doucement dans les galeries à demi ruinées de l'ancienne mine. Il en connaissait si bien tous les détours qu'il aurait pu, comme cela lui était arrivé

quelquefois, y reconnaître son chemin sans lumière.

Il suivit donc la même direction qu'il avait prise le matin lorsque le grondement de l'explosion était parvenu à son oreille, et il fit halte à l'endroit précis où il avait vu un homme fuyant à toute vitesse dans les galeries.

—Je puis me tromper, d'ailleurs, songeait-il, je sais par moi-même que quand une pareille catastrophe se produit, on perd la tête, on se sauve à toutes jambes droit devant soi. L'homme que j'ai vu ne savait peut-être pas seulement où il était. C'était un malheureux affolé, à demi-brûlé qui fuyait sans savoir où. Mais il n'est peut-être pas impossible de savoir quelle direction il a prise.

Thomas s'était mis à genoux et la lampe à la main il examinait avec attention les vestiges dessinés par les pas sur le terrain glaiseux. Au bout d'une demi-heure d'efforts il avait relevé l'empreinte très nette d'une chaussure plus élégante que celle que portent ordinairement les mineurs. Il tenait là déjà un indice.

Il suivit patiemment ces traces jusqu'à un des puits du Black-Hole—encore muni d'échelles suivant l'ancienne méthode—et qui aboutissaient sur la lande.

Cette constatation faite et tout en prenant soin de ne pas effacer les empreintes de l'inconnu, Thomas revint sur ses pas et sans lâcher sa piste se trouva ainsi conduit jusqu'à l'endroit même où avait eu lieu la catastrophe.

Dans l'après-midi les galeries avaient été sommairement déblayées, mais on voyait encore çà et là au milieu des décombres amoncelés, des haillons sanglants, des fragments de chair et des flaqes rouges qui n'a-

vaient pas encore eu le temps de se dessécher. Le vieux mineur examina quelque temps en silence ce lugubre décor, et il allait se retirer, lorsqu'une légère explosion se produisit sous son pied et en même temps une flamme bleuâtre baigna la galerie pendant quelques secondes puis disparut.

Le vieillard à la vue de la flamme avait senti tout son sang refluer vers son coeur.

—Il y a encore du grisou ici, murmura-t-il encore tout tremblant de la peur qu'il avait eue, mais qu'ai-je donc pu écraser sous mon pied pour produire cette détonation? Ma lampe est bien fermée et le grisou fait rarement explosion tout seul.

Très préoccupé de cette idée, il n'avança plus dès lors qu'avec une extrême prudence, regardant attentivement en quel endroit il posait son pied avant de faire un pas.

C'est alors qu'à son extrême surprise il découvrit une, puis deux, trois et jusqu'à six petites boules grises, à peu près de la grosseur du petit doigt.

Thomas Jilgood avait d'un coup d'oeil reconnu ces petites boules, c'étaient des amorces au fulminate de mercure qui détonnent au moindre choc et dont les enfants s'amuseaient quelquefois sous le nom de pois fulminants; il les ramassa soigneusement et les mit dans sa poche, mais il ne put en découvrir une septième.

Le vieillard était profondément indigné et furieux, il tenait maintenant la preuve que la catastrophe était due à un malfaiteur, le même sans doute qui, son coup fait, avait pris la fuite en passant par le Black-Hole. Placer des amorces fulminantes dans un endroit où s'est amassé du grisou, c'est comme si l'on jetait une allumette

enflammée dans un tonneau de poudre.

Le vieillard remonta lentement vers sa caverne et se jétant tout habillé sur un sac rempli de paille au pied du lit de Gildas, il essaya de dormir, mais malgré lui ses yeux demeuraient grand ouverts et son oreille attentive.

— Qui donc, se répétait-il anxieusement a pu commettre un pareil crime?

Mais vainement il se posait la question, il n'y trouvait pas de réponse. Dès qu'il fit jour il se leva prit du plâtre qu'il avait en réserve et alla mouler l'empreinte qu'il avait découverte dans le Black-Hole.

— Comme cela, se dit-il, je finirai peut-être par découvrir l'assassin.

Il rangea soigneusement le moulage à côté des boules fulminantes dans un tiroir dont il portait toujours la clef.

CHAPITRE III

Le bouquet mystérieux

Malgré les soins dévoués dont l'entourait Thomas Jilgood, l'ingénieur fut très longtemps à se remettre de l'effrayante secousse qu'il avait ressentie. Sa tête avait été heurtée par une des poutres du boisage, et bien qu'il n'en fût résulté en apparence, qu'une simple contusion, Gildas fut des semaines avant de recouvrer la mémoire et la conscience complètes.

Quand il y fut parvenu, ce fut pour tomber dans la plus noire mélancolie; il avait compris dès les premières explications que lui avait données le vieux mineur, toute l'horreur de son étrange situation.

— Il vaudrait mieux, songeait-il parfois avec désespoir, que je fusse

réellement mort. A quoi suis-je bon? Où puis-je me présenter? Je suis retranché du monde des vivants. Je n'ai plus qu'un avenir devant moi. Prendre un faux nom et aller me faire tuer aux colonies. Encore, ajoutait-il avec amertume, ne voudrait-on pas de moi. On ne prend que de beaux hommes pour le service de Sa Majesté.

Lorsque Thomas était absent Gildas défaisait le masque de linge qui couvrait ses traits et se regardait dans un fragment de miroir qu'il cachait soigneusement à son hôte. Alors il apercevait une face hideuse, creusée de ravines rougeâtres, boursoufflée bleuâtre par endroits.

Il se hâtait de dissimuler ses traits sous les linges protecteurs, épouvanté lui-même de cette pitoyable face, qui lui rappelait les photographies des lépreux, qu'il avait vues autrefois.

Dans cette solitude et dans cette tristesse, le caractère de Gildas s'aigrissait. Et certains jours, il en voulait presque à Thomas de l'avoir sauvé et fait passer pour mort.

— Que ne m'a-t-il laissé sous les décombres avec les autres, murmurait-il d'un air farouche. Ne vaudrait-il pas cent fois mieux être mort que banni de la société des hommes comme je suis et hideusement défiguré!

Puis, après ces amères paroles, il se calmait et comprenait son injustice envers le vieillard qui s'ingéniait à satisfaire ses moindres fantaisies, qui s'étudiait à deviner tous ses désirs.

Grâce à Thomas, l'ingénieur avait été minutieusement tenu au courant de tous les détails de la catastrophe.

Dix mineurs avaient péri; deux seulement Wilkinson et Burdall avaient pu être sauvés, mais Burdall avait eu les jambes brisées et ne pouvait plus marcher qu'avec des béquilles, et

Wilkinson avait eu le visage et les mains complètement brûlées, un des cadavres celui d'un mineur nommé Johnng, n'avait pu être retrouvé.

Ce Johnng, on le devine, était le même dont Thomas Jilgood avait substitué le corps à celui de l'ingénieur.

Le vieux mineur était dévoré d'inquiétude à la pensée que lorsqu'on continuait les fouilles, son stratagème serait découvert; pour le moment cette éventualité n'était pas à craindre.

L'ingénieur Joë Brack, qui rem-sait maintenant les fonctions de directeur technique, avait déclaré qu'un déblaiement complet nécessiterait de grands travaux et compromettrait peut-être la solidité de cette partie de la mine. Ces travaux avaient été remis à plus tard, puis il n'en avait plus été question.

Pendant le sauvetage, Joë Brack avait fait preuve d'une bravoure et d'un dévouement infatigables, ce qui avait déjà commencé à tourner l'opinion en sa faveur. Enfin, depuis qu'il occupait la place de Gildas, il s'était complètement transformé. Il ne montrait plus envers ses subordonnés, ni brutalité, ni arrogance, infligeait rarement des amendes, et ne manquait jamais une occasion de rendre service aux mineurs.

Aussi, par un revirement assez explicable, commençait-il à devenir populaire.

—Master Brack, a l'air, comme cela, un peu brutal, répétaient les gens de Cardigan, mais au fond c'est un coeur d'or.

Longtemps Gildas n'avait pas osé demander à Thomas de nouvelles de miss Winny, et par un sentiment de délicatesse, le vieillard évitait soigneusement ce sujet de conversation.

Enfin, un soir que tous deux étaient assis dans le petit jardin de la falaise, Gildas ne put contenir plus longtemps son impatience. Il posa au vieux mineur une foule de questions auxquelles celui-ci fut obligé de répondre quoique bien à contre-coeur.

Miss Winny, depuis qu'elle croyait son fiancé mort, s'était confinée dans une retraite absolue. Elle ne recevait plus personne et ne sortait que rarement en compagnie de son père.

Gildas apprit avec un étrange sentiment de dépit et d'amertume que la jeune fille avait suivi "son cercueil" à lui Gildas, et que par ses soins un tombeau magnifique avait été élevé dans le cimetière de Cardigan, non loin de la sépulture héréditaire des lords Verusmor. Ce tombeau était toujours couvert de fleurs magnifiques par les soins de la jeune fille.

—Et c'est tout ce que vous savez, demanda Gildas au vieillard,

—C'est tout.

—Et Joë Brack?

—Il fait au château de fréquentes visites, il est, paraît-il, admirablement accueilli par le lord, mais je ne crois pas qu'il ait encore réussi à être admis près de miss Winny.

Sans qu'il sût pourquoi cette information fit plaisir à Gildas; autrefois, il lui était arrivé, en maintes circonstances de prendre la défense de Brack, maintenant, il le détestait, sans raison valable, obéissant peut-être en cela à un avertissement de l'instinct.

Gildas se taisait, réfléchissant maintenant à l'exceptionnelle étrangeté de sa situation. Ainsi, grâce à la sollicitude exagérée du vieux Thomas, il se trouvait retranché du nombre des vivants. Ses obsèques avaient été célébrées pompeusement, son acte de décès avait été dressé et il avait son tom-

beau et son épitaphe. N'était-ce pas la plus ridicule, et en même temps, la plus navrante des situations.

Un moment, il se dit qu'il serait loyal de sa part d'aller au château et de déclarer simplement la vérité. Mais le reconnaîtrait-on avec son visage labouré par le feu; ne le jetterait-on pas à la porte? Et si on le reconnaissait, quel avantage en obtiendrait-il? Aucun. Il ne pouvait désormais songer à devenir l'époux de miss Winny. Reconnu, il serait jeté en prison, et il aurait à rendre compte aux tribunaux de la mort des dix pauvres hères qui avaient péri, par son imprudence.

—Car c'est moi le seul coupable, s'écria-t-il à haute voix, avec une maladive exaltation, c'est par mon incurie que dix malheureux ont été assassinés. Assassin, je suis un assassin!...

Thomas Jilgood l'avait écouté avec un singulier sourire.

—Oui, fit-il, il y a un assassin dans l'affaire, mais ce n'est pas vous.

—Qui donc? demanda l'ingénieur avec étonnement.

—Je ne sais pas encore, mais patience, j'espère qu'un jour viendra où vous pourrez vous montrer de nouveau au grand jour.

Thomas, avec sa discrétion et sa prudence habituelle, n'avait jamais parlé à son hôte des traces de pas qu'il avait relevées et des amorces fulminantes. Gildas écouta son récit avec une émotion et une surprise croissantes.

—Pourquoi ne m'aviez-vous pas raconté cela plus tôt? demanda-t-il au vieillard.

—Vous paraissiez déjà assez tourmenté, je ne voulais pas encore ajouter à vos préoccupations.

Thomas Jilgood avait pris dans sa poche une petite clef et il avait ouvert le tiroir d'un vieux bahut. Il mit sous les yeux de Gildas, ce qu'il appelait les pièces à conviction.

Le jeune homme demeurait pensif.

—Si, vraiment, comme cela me semble, la catastrophe est due à la malveillance, murmura-t-il, je ne serais pas poursuivable, mais il faudrait savoir quel est l'homme qui s'est enfui par la mine abandonnée.

—Cela me paraissait extraordinaire aussi, cette explosion, tous les mineurs savent qu'à moins de circonstances très rares, le grisou, avec des lampes bien fermées, n'est pas dangereux.

—Je vous assure Thomas, que j'avais pris toutes les précautions usitées en pareil cas.

—Je n'en doute pas; mais soyez tranquille, je saurai le nom de l'homme.

—Mais quand? Jamais, sans doute...

—Plus tôt, peut-être que vous ne pensez.

Sur ces énigmatiques paroles, le vieux mineur se retira dans le cabinet qu'il s'était aménagé près de la chambre de Gildas, depuis que ce dernier allait assez bien pour n'avoir pas besoin d'être veillé.

Cette nuit-là, l'ingénieur dormit mieux que de coutume, les déclarations de Thomas Jilgood lui avaient fait entrevoir une vague espérance de sortir de son incroyable situation. Il se leva de bonne heure, le lendemain et comme il en avait pris l'habitude depuis sa réclusion dans la caverne de la falaise, il employa la matinée à donner aux plantes et aux arbres du jardin les soins qui leur étaient nécessaires.

C'était un travail qu'il exécutait toujours avec plaisir et qui constituait sa meilleure distraction de la journée. Il sarclait, bêchait, émondait avec un véritable zèle. Jamais le jardin suspendu de la falaise n'avait offert un aspect plus verdoyant et plus riche ; les légumes étaient splendides, les arbres pliaient sous le poids des fruits, et les fleurs, largement épanouies, attiraient toutes les abeilles de la lande.

Au loin, tout au bout de la galerie, Gildas entendait le bruit régulier du pic de Thomas levé le premier et déjà au travail. Il faisait un soleil radieux qui se reflétait au loin sur la mer aux vagues étincelantes.

C'était la première fois peut-être depuis la fatale journée de la catastrophe que Gildas ressentait un semblant de gaieté. Il aspirait à pleins poumons la brise marine et il lui semblait qu'une voix secrète lui disait tout bas que son malheur ne serait pas irrémédiable.

Quand il en eut fini avec le jardin, Gildas prit un pic et une pelle et alla donner un coup de main au vieux Jilgood, qui n'acceptait jamais son aide qu'en grommelant, sous prétexte qu'un ingénieur ne devait pas travailler comme un simple ouvrier.

Le vieillard avait même obstinément refusé d'accepter quelques souverains que l'ingénieur avait dans son porte-monnaie au moment de la catastrophe.

Au point de vue pécuniaire, la situation de Gildas n'était pas moins étrange qu'à d'autres égards ; son acte de décès ayant été dressé, sa succession était ouverte, mais l'ingénieur n'avait pas d'autre parent qu'un frère aîné qui se trouvait alors dans les Indes hollandaises où il possédait une importante plantation de thé et de

caoutchouc. Il n'était guère probable que ce nabab, qui restait parfois des années sans donner de ses nouvelles, se dérangeât pour recueillir un mince héritage.

Ce frère avait pourtant été prévenu par une lettre de lord Vérusmor, et en attendant sa réponse le cottage était gardé par la vieille gouvernante de Gildas, mistress Dorotea, dont, généreusement, le lord continuait à payer les gages.

L'ingénieur avait bien pensé à mettre son frère au courant de la vérité et même à lui demander de l'accueillir près de lui, il y avait renoncé. Les deux frères ne s'étaient jamais bien entendus et même dans la tragique situation où il se trouvait, Gildas ne voulait tenter près de son aîné aucune démarche qui eût pu sembler humiliante.

Brusquement, — tout en abattant d'un geste presque mécanique les blocs de charbon — il s'était mis à songer à son frère et il se disait qu'il serait bien obligé, un jour ou l'autre, d'avoir recours à lui, ne fût-ce que pour récompenser le dévouement dont le vieux Thomas Jilgood avait fait preuve.

— Je lui écrirai donc, concluait-il, si les choses ne prennent pas une autre tournure d'ici un mois. Pourvu encore qu'il veuille bien me reconnaître, et qu'armé de mon acte de décès, il ne me jette pas à la porte comme un imposteur.

Il en était là de ses réflexions, lorsque son compagnon tira de son gousset une grosse montre d'argent et s'écria joyeusement :

— Assez travaillé, monsieur Gildas, il est midi, allons déjeuner.

Et le vieux mineur, avec une complaisance naïve, énuméra orgueilleu-

sement les plats dont se composait le menu.

—Nous avons d'abord une belle tranche de rosbif froid avec des pickles, cela va sans dire; un beau pied de céleri à la moutarde; des champignons que je vais cueillir moi-même, et que je ferai sauter dans la poêle avec des oignons et du persil de mon jardin.

—C'est splendide, murmura le jeune homme, ému des attentions délicates de son hôte.

—J'allais oublier le fromage de Chester, les fruits, le pale-ale tout frais tiré de la barrique.

—C'est bien, je prends les devants, pour mettre le couvert.

Quand Thomas Jilgood revint de la galerie qu'il avait convertie en champignonnière, Gildas avait déjà couvert la table d'une nappe de grosse toile bien blanche, de fourchettes et de gobelets d'étain luisant, et il avait rempli de pale-ale la grande cruche bleue.

Les deux amis déjeunèrent paisiblement à l'ombre d'un grand rosier dont les branches entrelacées formaient un couvert impénétrable à l'ardeur du soleil.

Après le repas, Thomas déclara qu'il avait une course à faire.

—Je vais jusqu'au village de Cardigan, fit-il, mais je ne serai pas longtemps.

Et sans donner à son hôte de plus amples explications, il se coiffa de son feutre à larges bords, prit son bâton et sortit.

Demeuré seul, Gildas rétomba dans sa mélancolie, il s'assit tristement auprès de la petite source et distraitemment, presque sans y songer, il se mit à cueillir un bouquet de ces pâles

fleurettes bleues que le souvenir de miss Winny lui rendait chères.

Il était en train de se livrer à cette occupation, lorsqu'il lui sembla entendre un bruit de voix dans la grotte située au-dessous du jardin et qui était le seul chemin par où l'on y eût accès.

La curiosité du jeune homme fut vivement excitée.

Le vieux mineur ne recevait jamais de visites, on connaissait ses habitudes de taciturnité et de solitude et personne ne se risquait à venir le déranger dans ce qu'il appelait sa tanière.

Gildas savait de quelle importance il était pour lui de n'être vu de personne, mais il se souvint qu'en descendant avec précaution il lui serait facile de gagner un enfoncement de la grotte d'où il pourrait voir sans être vu.

Cette curiosité s'expliquera si on réfléchit que depuis des semaines, l'ingénieur n'avait vu d'autre visage humain que celui du vieux Jilgood, puis une impulsion étrange, plus forte que sa volonté, le poussait à commettre cette imprudence.

Il se faufila donc à pas de loup, le long de la paroi du rocher et parvint à gagner l'espèce de niche granitique d'où il pouvait voir ceux qui se trouvaient dans la grotte.

Arrivé à son poste d'observation, il regarda avidement. Il eut alors besoin de toute sa force de volonté pour ne pas laisser échapper un cri de stupeur.

Il venait d'apercevoir miss Winny pâle et triste, seule au milieu de la grotte. Gildas sentit son cœur bondir à coups précipités dans sa poitrine. Il eût voulu s'élancer, se jeter aux pieds de la jeune fille et lui tout avouer. Ce fut à grand-peine qu'il se contint,

Depuis les funérailles du fiancé qu'elle adorait, miss Winny n'avait fait que languir; elle avait maigri, le feu de ses regards s'était éteint et son beau visage s'était couvert d'une pâleur malade. La mort de Gildas l'avait frappée en plein coeur; elle avait compris qu'elle ne s'en consolait jamais et elle ne faisait rien pour diminuer le chagrin qui la rongait.

Elle se complaisait au contraire dans sa tristesse, passant des journées entières à contempler avec un mélancolique sourire le portrait de Gildas et les lettres de lui qu'elle avait pieusement conservées.

Vainement lord Vérusmor essaya de la distraire, elle ne répondait que par le silence à toutes les remontrances paternelles, et ce n'est qu'en de rares occasions qu'elle consentait à faire une courte promenade dans les régions voisines qui sont les plus pittoresques de l'Angleterre.

Elle demeurait des heures étendue sur sa chaise longue, feuilletant un livre qu'elle ne lisait pas et regardant distraitemment la mer d'une fenêtre du château.

Ce jour-là en s'éveillant, miss Winny se rappela tout à coup, qu'il y avait juste un mois que Gildas était mort et qu'elle avait fait en sa compagnie une promenade jusqu'à la tanière du patriarche de la mine.

Aussitôt sa résolution fut prise.

—J'irai, se dit-elle, je ferai un pieux pèlerinage jusqu'à l'endroit où j'ai vu mon cher Gildas pour la dernière fois.

Aussitôt après le déjeuner auquel elle avait à peine touché, la jeune fille se fit habiller par sa femme de chambre Betty et à la grande surprise de son père, déclara qu'elle voulait aller se promener.

Suivie de Betty, à laquelle lord Vérusmor avait fait toutes sortes de recommandations, Winny se dirigea lentement à travers la lande vers le sentier qui descendait de la falaise jusqu'à la grève.

Chaque pas qu'elle faisait lui rappelait quelque circonstance de cette heureuse matinée où joyeuse, pleine d'espoir, elle avait suivi ce même sentier bordé de bruyères en fleurs en compagnie de son cher Gildas. Elle avait le coeur transpercé de mille coups de poignard, mais elle se complaisait dans son chagrin et elle éprouvait une amère volupté à se rappeler tous les faits qui pouvaient rendre son désespoir plus cuisant.

Betty, une grande écossaise, à cheveux noirs et durs, à la mine effrontée, suivait sa maîtresse à quelques pas en arrière.

Cette fille était stupéfaite que miss Winny montrât tant de chagrin.

—En voilà des histoires, songait-elle, en haussant imperceptiblement les épaules, puisque son amoureux est mort, il n'y a rien à faire, elle n'a qu'à en prendre un autre, ne fût-ce que M. Joë Brack qui est un homme très aimable. Je comprends qu'on ait du chagrin pendant huit jours, quand on aime un homme, mais voilà déjà un mois, qu'elle pleure comme une Madeleine, cela finit par être assomant!...

Les deux femmes étaient maintenant sur la grève, suivant l'étroite bande de sable encore humide qui s'étendait entre la mer et la base de la falaise. Bien qu'elles ne marchassent qu'avec une extrême lenteur, elles ne tardèrent pas à arriver en face de la grotte du patriarche.

Comme Betty allait y pénétrer à la suite de miss Winny, celle-ci l'arrêta d'un geste.

—Vous m'attendrez ici, ordonna-t-elle, je veux être seule. Ne bougez pas de là, à moins que je ne vous appelle.

—Bien, miss.

“Autre lubie, se dit en elle-même la hargneuse camériste, je me demande un peu ce qu'elle va faire toute seule dans ce trou. Je crois qu'elle est folle!...”

Miss Winny était si affaiblie, que la courte promenade qu'elle venait de faire l'avait beaucoup fatiguée.

Elle s'assit sur une grosse pierre qui se trouvait adossée au rocher, et demeura plongée dans un accablement profond.

Elle regardait autour d'elle dans une sorte de douloureuse ivresse.

Il lui semblait qu'elle allait voir Gildas s'avancer du fond des ténèbres et comme autrefois lui tendre la main pour l'aider à franchir les scintillantes flaques d'eau que la mer avait laissées en se retirant.

—Gildas! murmura-t-elle en poussant un profond soupir, Gildas...

Mais l'émotion avait été trop forte pour ses nerfs exaspérés. Winny étendit les bras et s'affaissa, évanouie.

De sa cachette, Gildas frémissant, avait suivi toutes les phases de cette scène déchirante; quand il vit tomber la jeune fille, il ne fut plus maître de lui.

Oubliant le secret auquel il était astreint, oubliant même le masque de linge qui lui couvrait presque entièrement le visage, il s'élança. Il mit la main sur la poitrine de la jeune fille et sentit les faibles battements du cœur.

—Par bonheur, murmura-t-il, elle n'est qu'évanouie!

Il alla à une des flaques, remplit d'eau le creux de ses mains et il aspergea le front et les tempes de la jeune fille.

L'effet de cette médication pourtant si simple, fut immédiat. Miss Winny ouvrit les yeux, puis les ferma pour les rouvrir de nouveau.

Rapide comme l'éclair, Gildas déposa sur ses lèvres un long baiser et s'enfuit, à demi-fou de bonheur et de désespoir.

Revenue à elle, la jeune fille considéra avec surprise l'endroit où elle se trouvait, comme après un rêve, elle gardait encore l'impression du baiser qui avait brûlé ses lèvres.

—Je me suis évanouie... murmura-t-elle en portant la main à son front, mais que m'est-il arrivé, il me semble qu'une apparition, comme une blanche ombre, a passé devant mes yeux. Et toute rougissante, elle ajouta — mes lèvres gardent encore le frisson d'un baiser... Mais qui aurait osé? C'est impossible, j'ai dû rêver.

Se levant avec effort, elle fit quelques pas vers l'ouverture de la grotte et appela:

—Betty!

—Miss m'a appelée.

—Betty, je viens de me trouver mal, donnez-moi mes sels.

La camériste tendit le minuscule flacon d'or qui contenait le révulsif, l'énergique *alvander-salt*, et après l'avoir respiré, miss Winny se trouva mieux.

—Ce ne sera rien, balbutia-t-elle, cette marche au grand soleil, à travers la bruyère m'avait un peu fatiguée.

Puis s'interrompant brusquement:

—Vous n'avez vu personne, Betty?

—Personne, miss n'ignore pas que de ce côté, le pays est un vrai désert...

Miss Winny l'interrompit par une exclamation de surprise; à ses pieds, elle venait d'apercevoir un bouquet de myosotis. Elle le ramassa et le considéra avec une étrange émotion.

—Je ne suis pourtant pas folle, dit-elle, je ne rêve pas, mais je vous assure Betty que ce bouquet n'était pas là quand je suis entrée dans la grotte. Je n'y comprends rien!...

—Miss pourrait peut-être expliquer cette trouvaille d'une façon toute naturelle, c'est peut-être, le vieux Jilgood qui a déposé ces fleurs à vos pieds, le jardin du vieux mineur est juste au-dessus de cette grotte.

—Vous dites une sottise, Betty, tout à l'heure en traversant le village, nous avons aperçu de loin le chapeau à larges bords et la longue barbe du patriarche. Vous ne vous souvenez donc plus.

—C'est vrai. Je l'avais oublié...

—Le vieillard n'aurait pas eu le temps de revenir, mais n'importe, je veux voir s'il est là. Montez donc jusqu'à son jardin.

Betty s'empressa d'obéir, mais elle revint au bout de quelques instants en disant que le jardin était désert et que la porte du vieillard était fermée.

—Je vois, dit Winny toute songeuse, qu'il y a là un mystère que je ne m'éclaircirai pas, c'est dommage, mais je veux emporter ce bouquet de myosotis, je suis superstitieuse... il faut qu'il y ait une raison pour que ce bouquet se soit trouvé à mes pieds...

Winny se tut, elle ne voulait pas faire part à Betty de ses intimes pensées. Elle était profondément émue et en se rappelant qu'un mois auparavant, c'était un bouquet de myosotis qu'elle avait cueilli dans le jardin du

vieux Thomas, elle se promit de conserver comme une relique ces quelques fleurs qui avaient été si mystérieusement déposées près d'elle, pendant son évanouissement.

Encore toute préoccupée de cet étrange incident, la jeune fille était si affaiblie qu'elle fut obligée de s'appuyer au bras de Betty, et reprit lentement le chemin du château.

En y arrivant, son premier soin fut de placer elle-même dans un vase de porcelaine de Chine, le bouquet de myosotis que dans l'exaltation de sa douleur, elle n'était pas loin de considérer comme un gage de tendresse que son fiancé lui adressait en ce jour de funèbre anniversaire, par de-là les mornes espaces de l'au-delà.

Le bouquet, on le sait, avait une origine beaucoup moins merveilleuse. Lorsque Gildas avait entendu un bruit de voix, sa curiosité avait été si vivement excitée, qu'il était parti tenant toujours à la main les fleurs qu'il était en train de cueillir. Il les avait jetées d'un mouvement instinctif pour voler au secours de la jeune fille, et dans sa fuite, il n'avait pas songé à les ramasser.

Craignant que miss Winny ne montât jusqu'au jardin, Gildas s'était hâté de fermer la porte du vieux mineur et s'était enfui à l'autre extrémité des galeries. Il était sûr que miss Winny ne viendrait pas le chercher jusque-là.

Stupéfait lui-même de son imprudence, il se demandait quelles avaient dû être, en revenant à elle, les sensations de la jeune fille et ce qu'elle avait dû s'imaginer.

Gildas ne sortit de sa cachette que longtemps après, lorsqu'il entendit la voix du vieux Jilgood qui, déjà inquiet de son absence, l'appelait à l'autre

bout de la galerie. C'est alors seulement qu'il se souvint de son bouquet.

Sans répondre au vieillard tout étonné de ses allures effarées, il descendit précipitamment jusqu'à la caverne.

Le bouquet avait disparu.

Cette disparition troubla profondément le jeune homme. Il ne douta pas un seul instant que miss Winny n'eût emporté les fleurs comme un précieux souvenir de leur amour, et il sentit des larmes monter à ses yeux en songeant à l'état de pâleur et de faiblesse où il avait vu la jeune fille.

Thomas Jilgood l'observait curieusement, mais il avait un trop grand respect pour son hôte pour se permettre de le questionner. Il dit seulement :

— J'espère que vous n'êtes pas malade, monsieur Gildas ? Vous avez l'air tout drôle.

— Ne vous inquiétez pas de cela, répondit l'ingénieur, je me porte au contraire fort bien ; mais vous, vous avez l'air tout réjoui, ajouta-t-il, pour faire dévier la conversation. Apporteriez-vous de bonnes nouvelles ?

— Vous allez en juger, fit le vieillard, en tirant d'un sac un paquet soigneusement enveloppé dans de vieux journaux. Je viens de faire une emplette.

Il déplia les journaux et brandit triomphalement une paire de vieilles bottines.

— Vous avez acheté des chaussures d'occasion, dit Gildas qui ne put s'empêcher de sourire, mais il me semble qu'elles sont un peu petites pour vous.

— Tiens, c'est vrai, je ne pourrai pas les mettre.

— Vous avez fait là un mauvais marché.

— Je ne crois pas, je suis persuadé au contraire que j'ai conclu là une excellente affaire.

— Je ne comprends pas.

— Vous allez comprendre. Je serais bien étonné si je ne m'étais trompé dans mes prévisions, mais c'est impossible...

Sous les yeux de Gildas, très intrigué par les allures du vieillard, celui-ci alla ouvrir le tiroir où il gardait ce qu'il appelait "ses pièces à conviction" et il en sortit le moulage coulé dans les traces de pas qu'il avait découvertes dans la vieille mine, puis il approcha la semelle d'une des bottines du morceau de plâtre. Les dimensions étaient absolument identiques.

— Alors, balbutia Gildas profondément angoissé, ce seraient là les bottines de l'assassin ?

— Cela ne fait pas l'ombre d'un doute.

— Mais, où vous les êtes-vous procurées ?

Le vieillard sourit avec malice, se faisant un jeu d'aiguillonner la curiosité de Gildas.

— Voilà, je suis allé à l'auberge du "Joyeux mineur", à Cardigan, j'ai bu une pinte avec le groom d'un gentleman, et le groom, pour une bagatelle, m'a vendu les souliers de son patron.

— Vite, le nom de cet homme ! s'écria Gildas, bouillant d'impatience.

— Ces bottines, répondit lentement le vieux mineur, appartenaient encore, il y a un mois, à M. Joë Brack, directeur technique des minières de Coal-Mount.

— Alors ? fit Gildas effaré.

— Concluez...

CHAPITRE IV

Le présage

Lord Archibald Vérusmor, comte de Cardigan, marquis de Green-Oak et autres lieux, était le dernier rejeton de cette illustre lignée qui a donné à l'Angleterre deux amiraux, plusieurs évêques et même un historien. Il possédait d'immenses domaines dans le pays de Galles et en Irlande, il siégeait à la Chambre des pairs où d'ailleurs il n'avait jamais eu l'occasion de prendre la parole. Enfin il était comblé de tous les biens que peut souhaiter un sujet de Sa Gracieuse Majesté.

Doué avec cela d'une excellente santé et d'un appétit fidèle, le noble lord réalisait un type assez commun de l'autre côté du détroit. Il faisait ses quatre repas par jour, supportait sans avoir mal à la tête ses quatre bouteilles de Claret, suivait les chasses au renard, les matchs de boxe et les courses de chevaux et ne se préoccupait guère du reste.

Les joues pleines et vermeilles, la face souriante sous une belle chevelure blanche, il vivait sans le moindre souci et passait à dix lieues à la ronde pour le meilleur et le plus brave gentleman qui fût.

Très généreux de caractère, il faisait de larges aumônes aux pauvres, n'augmentait jamais les baux de ses fermiers et se montrait plein de sollicitude pour les travailleurs de la mine. Lord Archibald n'avait pas d'ennemis, il était universellement aimé et estimé.

Le seul défaut que lui reprochaient les gens pointilleux, c'était d'être quelque peu égoïste. Nulle considération ne l'eût fait renoncer à l'une de ses habitudes ou à un de ses plaisirs.

Par la force des choses, le noble lord était aussi très autoritaire; il ne tourmentait personne et donnait rarement des ordres, mais quand il avait une volonté, il fallait qu'elle fût exécutée. Si on lui résistait, il devenait terrible. Rien alors, pas même l'idolâtrie qu'il professait à l'égard de sa chère Winny, n'était capable de faire fléchir son caractère despotique.

Quelques jours après la scène dont la grotte du patriarche avait été le théâtre, et dont miss Winny n'était pas encore remise, lord Archibald fit avertir solennellement sa fille par Betty, qu'il avait à lui parler et qu'il l'attendrait dans la bibliothèque du château aussitôt après le déjeuner.

La bibliothèque était une curieuse pièce, meublée de bahuts de chêne sculpté, ornée de bustes de bronze noir et dont le décor sévère n'avait guère subi de modifications depuis les guerres du Prétendant. Les livres modernes étaient dans une autre pièce, là, il n'y avait que des in-quarto reliés en cuir, d'interminables recueils de dissertations théologiques ou d'antiques romans d'une lecture presque aussi ennuyeuse.

Miss Winny trouva son père installé dans un immense fauteuil, en face d'un grand feu de bois que l'humidité de la pièce avait forcé d'allumer. La jeune fille était à cent lieues de supposer le sujet de l'entretien pour lequel elle avait été mandée.

—Assieds-toi là, mon enfant, dit lord Archibald avec un paternel sourire, j'ai à te parler sérieusement.

—Je vous écoute, mon père, répondit respectueusement la jeune fille en prenant place dans le fauteuil de tapisserie que son père lui désignait.

—Je vais aller droit au but, reprit lord Archibald qui semblait s'être

préparé de longue main à cette entrevue. Je sais que tu as eu beaucoup de chagrin de la mort de ce pauvre Gildas qui était un brave garçon et un ingénieur de talent, mais cela ne peut pas durer, il faut se faire une raison et l'on ne peut pas vivre éternellement avec les morts...

A ce début banal et brutal, tout à la fois, Winny était devenue d'une pâleur de cire, tout son sang avait reflué vers son cœur.

— Mon père, balbutia-t-elle, où voulez-vous en venir ?

— C'est qu'il est temps que tu songes à te choisir un époux, tes fiançailles avec Gildas n'étaient pas encore officielles, par conséquent, aux yeux du monde, tu es libre de tout engagement.

Winny crut voir un gouffre s'ouvrir sous ses pas.

— Mon père, balbutia-t-elle d'une voix suppliante, je vous en conjure, n'exigez pas cela de moi. Je vous l'ai dit. Je n'ai jamais aimé que Gildas et je n'aimerai jamais personne que lui ! Ce que vous demandez de moi est au-dessus de mes forces.

— Entendons-nous, répliqua le vieillard ému malgré lui de l'accent douloureux de la pauvre Winny, je te demande de faire choix d'un époux, je ne te demande pas de l'aimer. Je suis un homme pratique, moi, je puis disparaître d'un jour à l'autre ; j'ai de fréquentes attaques de goutte, je suis, — que ce soit un peu plus tôt ou un peu plus tard — voué à l'apoplexie, je ne veux pas disparaître de ce monde, sans te laisser un protecteur, capable de veiller sur toi, d'administrer ta fortune et de te rendre heureuse, autant qu'il est possible.

— Mon père, je n'épouserai jamais un homme que je n'aimerai pas, c'est

impossible, j'aimerais mieux mourir. Puis, ajouta-t-elle, d'une voix déchirante, pourquoi tant de hâte. Laissez passer quelques mois, quelques années, peut-être alors.

— Comme tu y vas ! quelques années, quelques mois, mais tu ne sais pas comme le temps passe. Quand la session du parlement va s'ouvrir, je vais être obligé de retourner à Londres. Je serai trop absorbé par les affaires pour m'occuper de toi. Eh bien ! je ne veux pas, entends-tu, qu'il s'écoule une année avant que je ne sois rassuré sur ton avenir. Plus tard, peut-être, tu me remercieras de t'avoir parlé avec tant d'insistance.

Miss Winny s'était levée toute droite et avec une énergie dont lord Archibald ne l'eût pas crue capable.

— Je ne vous désobéirai pas, s'écria-t-elle, mais j'en mourrai, je le sens.

Désarçonné par cette réponse, le noble lord demeura quelques instants silencieux, mais il ne tarda pas à revenir à la charge. Prenant dans ses grosses mains rouges, les mains fluettes et pâles de la jeune fille et s'armant de son sourire le plus caressant :

— Sois raisonnable, chère petite, fit-il, ne te fais pas du mariage une idée ridicule. Tu es une grande dame, tu es née pour commander même à l'époux que je te choisirai. S'il te plaît de ne jamais le voir, de ne jamais lui parler quand tu seras mariée, tu ne le verras jamais, tu seras tout aussi libre, plus libre même que tu ne l'es maintenant. Tu ne comprends pas, malheureux enfant, que si j'insiste de la sorte, c'est que je le crois nécessaire.

— Je n'épouserai jamais un de ces jeunes fêtards comme il s'en trouve tant dans notre monde et qui n'ont

pas d'autre préoccupation que de jouer ou de parier.

—Qui te dit que je n'ai pas choisi un homme capable de te plaire, un homme doué de qualités sérieuses.

—Votre choix est donc déjà fait?

—Peut-être...

—Ne me laissez pas dans l'incertitude.

—Eh bien! oui. Je crois avoir trouvé l'homme qu'il te faut, tu ne me reprocheras pas d'avoir choisi un fêtard, c'est un homme instruit, un travailleur, un homme qui s'est créé lui-même ce qu'il est.

—Son nom? demanda miss Winny avec impatience.

—Eh bien! c'est l'ingénieur Joë Brack.

La jeune fille eut un geste méprisant.

—Je l'ai toujours détesté d'instinct.

—Tu reviendras de tes préventions.

—Jamais!

—Tu as tort, j'ai mûrement réfléchi à ce que je te propose. La majeure partie de ta fortune se compose d'exploitations minières; les entreprises industrielles ne valent qu'autant que celui qui les dirige. Entre les mains d'un homme de métier, d'un administrateur habile, elles rapportent des dividendes énormes; confiées à un baronnet ignorant, elles ne rapporteraient plus un penny. Je te parle très sincèrement, c'est pour cela et non pour une autre raison que j'avais agréé l'ingénieur Gildas et que je favorise Joë Brack. D'ailleurs ce ne sera pas avec une mésalliance, j'ai les moyens de faire obtenir à ton mari un titre de baronnet.

—Le baronnet Joë Brack s'écria Winny avec un persiflage amer, comme cela sonne bien. Tenez, mon père,

laissez-moi, vous me torturez le coeur. Jamais je n'épouserai cet homme!

—Tu y réfléchiras, dit humblement lord Archibald, je ne te demande pas de me donner une réponse aujourd'hui même.

La jeune fille fondit en larmes.

—Ecoutez, je ne demanderais pas mieux que de vous obéir, murmura-t-elle à travers ses sanglots, mais c'est plus fort que moi, je ne puis m'accoutumer à l'idée de devenir la femme de cet homme...

Lord Archibald était soucieux et mécontent, peut-être pour la première fois de sa vie, il essaya sans succès, de toutes les exhortations et de tous les raisonnements.

—Au moins, dit-il enfin, assigne-moi un délai, fixe-moi une date pour me donner une réponse décisive.

Une idée bizarre traversa tout à coup l'esprit de la romanesque jeune fille.

—Eh bien! soit, fit-elle, écoute, il y a dans ma chambre un bouquet de fleurs desséchées, un cher souvenir que je garde, lorsque ce bouquet tombera en poussière, ce qui ne peut tarder, je ferai ce que tu voudras. J'épouserai Brack, ou un autre, peu importe!...

—Singulière idée, murmura lord Archibald, mais enfin, c'est entendu, il sera fait comme tu le désires.

Dans son exaltation superstitieuse, Winny s'était dit que ce bouquet mystérieux était pour elle une sorte de talisman et que Gildas se dresserait plutôt de son tombeau que de permettre qu'elle fût livrée à Joë Brack.

En sortant de cette orageuse entrevue, lord Vérusmor alla rejoindre l'ingénieur qui l'attendait impatientement dans une allée reculée du parc.

—Quelles nouvelles, milord ? demanda Joë dont la physionomie exprimait une vive anxiété.

—Assez mauvaise, fit le lord d'un ton bourru. Miss Winny ne voulait d'abord rien entendre, je ne crois pas entre nous que vous lui soyez très sympathique.

—Sans doute, répliqua l'ingénieur avec un regard de tigre, je sais que je ne possède pas les avantages physiques et les brillantes qualités mondaines de mon infortuné prédécesseur. Alors, ajouta-t-il d'une voix tremblante de rage, je dois renoncer à tout espoir ?

—Je n'ai pas dit cela, miss Winny doit me donner une réponse décisive lorsque certain bouquet fané auquel elle paraît tenir beaucoup sera tombé en poussière. Les jeunes filles ont de si étranges caprices.

—Eh bien ! mylord, j'attendrai.

L'ingénieur et son futur beau-père échangèrent encore quelques paroles et se séparèrent assez mécontents du résultat de leurs efforts. Mais une fois seul, Joë Brack n'eut rien de plus pressé que de se mettre à la recherche de l'écossaise Betty, avec laquelle il était en excellents termes. Tous deux se retrouvèrent à la nuit close dans un bosquet touffu d'où ils étaient sûrs que leur conversation ne serait entendue de personne.

—Eh bien ! ma gentille, fit Joë, en prenant familièrement le menton potelé de la camériste, quelles nouvelles ? Comment se porte ta maîtresse ? Est-elle toujours aussi triste ?

—De pis en pis, monsieur Joë, elle ne dit pas quatre paroles dans une journée. Elle reste des heures entières en contemplation devant le portrait de son Gildas, à côté d'un vieux

bouquet fané auquel elle tient comme la prunelle de ses yeux.

Betty, sans s'en douter le moins du monde, évitait précisément à Joë la peine de lui poser une question.

—Et d'où vient ce bouquet ? demanda-t-il d'un ton indifférent, sans doute de Gildas.

—Non, c'est toute une histoire.

Betty raconta avec les détails les plus circonstanciés, de quelle façon miss Winny avait trouvé les fleurs à ses pieds après son évanouissement dans la grotte.

Joë Brack eut un rire cynique.

—C'est encore un tour de ce vieux coquin de Jilgood, fit-il, je crois que le drôle me porte malheur, encore un à qui j'apprendrai à ne pas se mêler de mes affaires. Mais écoute-moi bien, Betty, pour des raisons qu'il serait trop long de t'expliquer, il faut que ce bouquet disparaisse.

—Je ne me permettrais pas d'y toucher, je suis sûre que miss—telle que je la connais—me flanquerait à la porte séance tenante.

—Tu ne peux pas trouver un moyen ? inventer un accident ? Tiens voici une guinée, et si tu me débarrasses de ce maudit bouquet, je t'en donnerai deux fois autant.

Betty serra la pièce d'or avec un sourire fripon.

—Vous êtes bien aimable, monsieur Joë, fit-elle, mais ce que vous me demandez là n'est pas facile ; savez-vous que miss Winny ne quitte guère sa chambre. Pour rien au monde, je ne voudrais qu'elle vînt à me soupçonner. Tout ce que je puis vous promettre, c'est d'essayer.

—Je suis sûr que tu réussiras **mais** ne tarde pas trop.

—Je me sauve. Pourvu que miss n'aie pas eu l'idée de sonner pendant que j'étais absente.

La soubrette disparut en courant dans la direction du château. Joë Brack assez soucieux franchit la grille dorée qui séparait le parc de la lande et se dirigea vers son cottage.

Huit jours plus tard, assise dans le window de sa chambre, miss Winny regardait pensivement le coucher du soleil sur la mer; de grandes flaques de sang semblaient couler lentement d'une extrémité du ciel à l'autre, parmi des jonchées de violettes et d'iris, entre des villes fantastiques bâties de cuivre et d'or neuf.

La jeune fille ne se lassait pas de ce spectacle et elle demeurait en contemplation devant les formes capricieuses des nuages où l'imagination crée toutes sortes de figures confuses.

Elle suivit du regard les derniers haillons des nuages pourprés emportés un à un par le vent de la nuit, jusqu'à ce que le soleil eût disparu et qu'il n'y eût plus à sa place qu'une tache rougeâtre sur l'azur sombre de la nuit qui montait sur les campagnes comme un invisible océan.

Il faisait nuit noire que miss Winny était encore perdue dans sa rêverie.

Tout à coup elle se réveilla comme d'un songe.

—Betty, appela-t-elle.

—Miss désire?

—De la lumière.

L'instant d'après la camériste revenait tenant à la main un candélabre de vermeil chargé de bougies azurées. Miss Winny avait en horreur, les lampes à huile ou à pétrole, le gaz et l'électricité, qu'elle considérait comme des éclairages barbares, à peine bons

pour des gares de chemin de fer, des usines ou des tavernes.

Betty posa le candélabre sur la cheminée de marbre cipolin que recouvrait une housse de brocart empruntée à la chasuble de quelque prélat du Moyen-Age, puis elle alla chercher un second candélabre; mais comme elle le posait en face du premier, elle eut un faux mouvement, la flamme des bougies entra une seconde en contact avec le bouquet desséché qui se trouvait dans un vase de vieux chine.

Une grande flambée rouge monta jusqu'au plafond en se reflétant dans l'immense glace de Venise.

Du bouquet de myosotis, il ne restait plus qu'une poignée de cendres blanches.

Betty avait jeté un cri auquel miss Winny répondit par un gémissement sourd.

Quand la camériste s'approcha de sa maîtresse pour s'excuser de sa feinte maladresse, elle la trouva évanouie.

Betty n'aurait jamais supposé qu'une action qu'elle croyait insignifiante pût avoir une telle conséquence. Epouvantée de ce qu'elle avait fait, elle appela une autre des femmes de chambre et elle fit prévenir lord Vêrusmor qui se hâta d'accourir.

Quand il arriva près de sa fille, celle-ci commençait à reprendre connaissance. Elle jeta sur son père un regard chargé d'une infinie tristesse.

—Que se passe-t-il donc? demanda le vieillard profondément troublé.

—Mon père, murmura la jeune fille d'une voix à peine distincte, le sort a prononcé, mon bouquet n'est plus qu'une poignée de cendres, vous ferez de moi ce que vous voudrez, je suis prête à vous obéir...

Et elle s'évanouit de nouveau.

.....

Le soir même Joë Brack et Betty se rencontraient dans le bosquet touffu qui était le théâtre ordinaire de leurs rendez-vous et la soubrette racontait orgueilleusement de quelle adresse elle avait fait preuve pour remplir sa promesse.

—Miss ne m'a même pas grondée! conclut-elle triomphalement, mais je crois quelle a eu beaucoup de chagrin.

—Tu es un ange! s'écria Joë Brack au comble de la joie, viens que je t'embrasse, tu auras trois souverains au lieu de deux. Au moins toi, tu n'es pas ennuyeuse et pleurarde comme la maîtresse.

La soubrette ne bouda ni devant les pièces d'or ni devant le baiser et les deux complices se séparèrent enchantés l'un de l'autre.

CHAPITRE V

La fête

Tristement assis à la lueur d'une lampe fumeuse près du poêle dans la demeure à demi souterraine qu'il partageait, depuis deux mois avec Thomas Jilgood, l'ingénieur Gildas tenait à la main un vieux journal dont un entrefilet avait été souligné au crayon rouge.

On était à la fin de septembre, la mer devenait houleuse, le vent sifflait lamentablement sur la lande et le ressac battait nuit et jour le pied de la falaise. Par certaines nuits de tempête, la mer lançait des vagues jusque sur les plates-bandes du jardin suspendu.

Il pleuvait pendant des journées entières sans discontinuer, et cette atmosphère de tristesse, cette automnale mélancolie à l'influence de la-

quelle personne n'échappe entièrement, réagissait de façon désastreuse sur le caractère de Gildas déjà triste et malade.

Il reprit le journal qu'il avait un instant laissé tomber sur ses genoux et lut pour la centième fois peut-être depuis deux jours:

«On nous écrit de Cardigan que c'est le 30 courant que doit être célébré le mariage de miss Winny Vérusmor et de M. Joë Brack. Miss Winny est l'unique héritière de lord Vérusmor, l'honorable membre de la chambre des pairs, M. Joë Brack est un jeune ingénieur de grand avenir, qui vient d'être récemment créé baronnet, et nommé correspondant de l'Institut royal de Londres pour ses beaux travaux sur le grisou. La fiancée qui appartient à l'élite de l'aristocratie britannique sera un jour à la tête d'une fortune évaluée à plus de deux millions de livres sterling.»

Gildas jeta rageusement le journal.

—Je ne peux pas croire une chose pareille, murmura-t-il comme s'il s'adressait à un interlocuteur invisible. C'est impossible!... Et c'est aujourd'hui le trente. C'est dans deux heures que se signe le contrat... Non je ne puis admettre que Winny m'ait oublié si vite...

A ce moment la porte s'ouvrit, le vieux mineur parut; son honnête physionomie était empreinte d'une profonde tristesse...

—Avez-vous appris quelque chose? demanda anxieusement Gildas.

—Rien que nous ne sachions déjà, répondit le vieillard avec accablement; le parc et le château sont tout illuminés; les gens du village tirent des coups de fusil en signe de réjouissance; les auberges sont pleines. Lord Vérusmor a décidé que tous les mi-

neurs défileraient ce soir dans la grande salle où sont exposés les cadeaux; chacun d'eux recevra une guinée d'or.

—Pourquoi cela?

—C'est un vieil usage, la même chose a eu lieu, je m'en souviens encore, lors du mariage de milord, il y a près de trente-cinq ans. Milord veut que tout le monde participe à la fête et qu'il n'y ait personne à Cardigan qui ne se couche ce soir le coeur content.

—Ne me parlez pas de tout cela ! J'ai le coeur gonflé de rage et de dégoût, en songeant que ce Joë Brack, un misérable assassin, va devenir l'époux de ma tendre et délicate Winny.

Elle a donné son consentement, répondit machinalement le vieillard.

—On vous a dit cela, mais nous ne savons pas la vérité. Je devine quelque sombre drame. Il y a un mois, Winny pleurait encore ma mort, je l'ai vue évanouie dans la caverne, au seul souvenir de nos amours.

—On a dû la contraindre, cela est certain. Ah ! pourquoi n'avons-nous pu réunir de preuves assez fortes pour faire emprisonner le bandit. Je suis sûr, moi, qu'il est coupable.

—Moi aussi, s'écria Gildas avec emportement, mais nous n'avons que des preuves morales. Vous êtes le seul témoin, quant aux traces de pas, Joë dirait qu'elles ne datent pas du jour de la catastrophe. J'aurais l'air de l'accuser par dépit et par vengeance et c'est moi qui serais mis en prison à sa place... Mais, à propos, vous ne m'avez jamais dit où on l'a trouvé quand on s'est aperçu de la catastrophe?

—Sur la lande, en train de se promener, a-t-il dit, mais tout près d'un des vieux puits de Black-Hole. Il venait de sortir après avoir fait son

coup. Mais ne vous désespérez pas, nous finirons bien par trouver la preuve décisive qui nous manque.

—Quand cela? Jamais.

—Je ne suis pas un jour sans y penser. Je trouverai, j'en suis sûr...

—Je n'ai plus d'espoir.

Puis passant brusquement à une autre idée.

—Est-ce que vous irez à la fête, père Jilgood?

—Certainement, répondit le vieux mineur avec énergie, ne suis-je pas le doyen des travailleurs de l'exploitation? puis cela me fera plaisir de voir de près encore une fois mylord et miss Winny qui ont tous deux été si bons pour moi.

—Vous avez bien de la chance, fit Gildas avec désespoir, j'aurais été bien heureux moi aussi de revoir encore une fois ma chère Winny. Nos deux âmes n'en faisaient qu'une. Je devinais toutes ses pensées, il me semble que s'il m'était donné de me trouver encore en face d'elle, j'aurais l'intuition de ce qui a dû se passer pour qu'elle consente à épouser Brack.

—J'ai pensé que tel serait votre désir, répliqua gravement le vieillard, je crois que vous pouvez paraître au château sans inconvénient.

—Ne vous moquez pas de moi, père Jilgood, s'écria Gildas avec un commencement de colère. Vous savez bien que je ne puis aller nulle part—au château moins que partout ailleurs—ni à visage découvert, ni avec ce hideux linge qui couvre mes plaies mal guéries.

—C'est précisément le masque de linge qui fera votre sauvegarde, reprit le vieillard avec calme.

—Vous ne parlez pas sérieusement?

— Mais si. Vous n'avez pas été le seul dans la catastrophe de Coal Mount à avoir le visage complètement brûlé, le herscheur Wilkinson est à peu de chose près dans le même état que vous. Comme vous, il a le visage enveloppé d'un linge. Vous n'avez qu'à vous présenter à sa place, personne ne s'en apercevra.

— Mais si Wilkinson se présente lui-même?

— Il ne se présentera pas. J'étais presque sûr que vous auriez l'idée d'aller au château; tout à l'heure je suis passé chez Wilkinson, il est au lit, incapable de remuer, ses blessures ne sont pas encore refermées.

— Mais pour entrer il faut une carte.

— J'ai prévu le cas, j'ai dit à Wilkinson que je n'en avais pas reçu et il m'a donné la sienne. Vous passerez inaperçu dans la foule; seulement, il sera prudent de ne pas rester trop longtemps et de ne lier conversation avec personne.

Gildas avait été complètement séduit par cet aventureux projet. La seule idée de revoir une fois encore sa chère Winny lui faisait battre le cœur.

Une demi-heure plus tard le jeune homme se risquant au dehors après de longues semaines de captivité traversait la lande en compagnie de Thomas Jilgood toujours calme et taciturne comme s'il ne se fût passé rien d'extraordinaire.

Tous deux se mêlèrent à la cohue qui assiégeait la grille du château, et sur la présentation de leurs cartes, ils furent aussitôt admis à pénétrer dans le parc, éblouissant de feux de Bengale et de lanternes en verre de couleur; les fontaines versaient une onde lumineuse, un orchestre nombreux

installé dans une tribune de verdure faisait retentir l'air des accents d'une marche nuptiale.

Gildas se sentit le cœur serré par une atroce angoisse.

Guidée par des domestiques en culotte courte, en bas de soie, la foule noire des mineurs traversa la cour d'honneur ornée d'orangers centenaires et où des hippogriffes dorés vomissaient des torrents de flammes versicolores. La façade principale du château apparue alors. Au-dessus de la tour du centre les armes de Vérumor: "d'azur à la licorne d'or, sommée de trois pommes d'argent" apparurent, dessinées en traits de feu.

A demi éblouis par ces splendeurs quasi royales, les mineurs demeuraient silencieux, c'est à peine s'ils firent attention au vieux Thomas et à son compagnon.

— Tiens, le père Jilgood, fit l'un.

— Il n'aurait garde de manquer une pareille solennité, mais quel est celui qui l'accompagne.

— C'est Wilkinson, tu sais, celui qui a eu la figure brûlée par le grisou.

— Je le croyais au lit.

— Sans doute qu'il va mieux. Il aura fait un effort pour assister à la fête.

Ces réflexions faites et répétées de proche en proche, personne ne s'occupait plus de Gildas, la foule eut bientôt d'ailleurs un souci plus intéressant.

Les mineurs furent introduits dans une salle au centre de laquelle se trouvait une petite table couverte de piles de pièces d'or. En face de cette table était majestueusement assis le majordome du château, revêtu de ses habits de cérémonie et la poitrine décorée de la chaîne d'argent, insigne de ses fonctions.

Les mineurs défilèrent un à un devant lui et il leur remit à tous un souverain nouvellement frappé, en leur annonçant en même temps qu'à l'issue de la cérémonie un lunch leur serait offert dans une des salles du château. A cette nouvelle ils firent entendre un murmure de satisfaction; tous étaient secrètement flattés des attentions qu'on leur montrait.

Alors un domestique ouvrit une autre porte à deux battants; un immense hall apparut éblouissant de lustres de cristal et tellement rempli de fleurs rares, depuis le parquet jusqu'au cintre qu'on eût dit un immense et féérique bouquet.

Sur une table massive que soutenaient des licornes de marbre, s'étalait un amoncellement de richesses; les orfèvreries anciennes s'y étalaient à côtés des écrins entr'ouverts d'où débordaient les fabuleux colliers de perles les aigrettes de diamants, tous les trésors entassés par les Vérusmor pendant des siècles d'opulence.

Gildas, lui, n'avait rien vu de toutes ces merveilles; ses regards hallucinés étaient allés droit à miss Winny qui, du centre d'un groupe d'habitants noirs et de femmes décolletées, se tenait droite dans sa robe de drap d'argent, lamée de perles, les yeux secs et brillants, les joues creuses, le visage horriblement pâle en dépit du soupçon de fard qui rougissait ses pommettes.

Gildas trouva qu'elle avait l'air d'une morte qu'on aurait arrachée au sommeil du tombeau pour la forcer d'assister à quelque fête impie.

Près d'elle se tenait Brack, rayonnant d'insolence triomphante, l'air plus gauche, plus brutal que jamais dans son luxueux costume.

Tout à sa passion, Gildas ne le vit même pas, comme hypnotisé par les regards de miss Winny, il s'était petit à petit glissé au premier rang des mineurs et éperdument il contemplait la jeune fille, dans une sorte de délire extatique.

Il y eut un moment où, malgré elle, Winny regarda cet homme au visage emmailloté, de linge dont les yeux derrière les bandages luisaient comme des gouttes de phosphore. En considérant plus attentivement cet espèce de fantôme qui s'était glissé au milieu de la fête, la jeune fille remarqua le brin de myosotis qu'il portait à la boutonnière et sentit son cœur défaillir. Mais ces regards, à elle aussi, étaient insensiblement attirés par l'étrange masque blafard qui se détachait en vigueur sur le fond noir de la foule des mineurs vêtus de noir.

Il y eut un moment où leurs yeux se rencontrèrent. Une intuition terrible pénétra l'âme de la jeune fille avec la rapidité aveuglante d'un éclair. "Elle avait reconnu le regard de Gildas", il ne pouvait pas exister dans le monde d'autres limpides prunelles bleues pareilles à celles-là.

Elle crut véritablement se trouver en présence du spectre de son fiancé qui encore vêtu des bandelettes du tombeau venait lui reprocher son parjure et peut-être lui faire signe de la suivre. Le myosotis, le regard. Pas de doute possible, c'était lui.

—Gildas! cria-t-elle avec une voix suraiguë, une voix de folie.

Et battant l'air de ses bras, elle tournoya sur elle-même et s'abattit comme une masse, au milieu des cris d'horreur et de pitié des assistants.

Une scène de tumulte s'ensuivit; pendant qu'on s'empressait de venir au secours de la malheureuse fiancée,

les domestiques de confiance faisaient évacuer le hall tout en surveillant la table aux cadeaux. Dans un coin, Joë Brack grinçait des dents, le visage blême d'une fureur contenue.

Thomas Jilgood s'était hâté d'entraîner Gildas à demi fou de douleur et qui le suivait machinalement comme un enfant.

Deux heures après, il ne restait plus trace de la fête, les illuminations étaient éteintes, les musiciens et la plupart des invités s'étaient retirés. Le château et le parc étaient retombés dans les ténèbres et dans le silence; seule dans l'immense façade noire, une lumière brillait, à la fenêtre de miss Winny, au chevet de laquelle s'étaient installés son père et son fiancé.

CHAPITRE VI

Le Masque de Linge

De retour chez le vieux Jilgood, le malheureux Gildas eut une crise de désespoir qui ressemblait à un accès de folie. Il s'accusait d'avoir tué miss Winny, ou tout au moins de l'avoir rendue folle par sa sottise curiosité.

—Pourquoi la revoir? s'écriait-il, pourquoi la troubler puisque tout est fini pour moi, que je n'ai même plus le droit de me dire vivant, que même mon frère serait incapable de reconnaître mes traits rongés par le feu.

En d'autres moments, il voulait aller attendre Joë Brack au coin de la lande et l'abattre d'un coup de fusil comme un chien enragé.

Le vieux mineur eut grand'peine à calmer ces accès de fureur, auxquels succédaient des crises d'abattement profond.

Gildas fut très longtemps à se remettre de la terrible secousse qu'il

avait éprouvée. Il semblait vieilli de dix ans, il n'avait même plus le courage d'aider le patriarche dans ses travaux. Il avait brisé en mille pièces le fragment de glace où il examinait autrefois de temps en temps son visage couturé. Il ne voulait plus se soigner.

C'était le vieux mineur qui presque de force était obligé de lui appliquer chaque matin et chaque soir, le liniment qui devait amener une cicatrisation complète. Le vieillard déployait envers son hôte une patience et une douceur véritablement angéliques.

—Voyons M. Gildas, lui disait-il, ne vous laissez pas abattre. Je suis encore allé à la ville hier, vous le savez, et le médecin que j'ai consulté m'a affirmé qu'en continuant à vous soigner, il ne resterait presque pas de traces de brûlures.

—Vous dites cela pour me donner courage, répondait Gildas avec tristesse, mais je sais bien, moi que je suis défiguré à tout jamais. Soignez-moi si cela vous amuse, mais c'est du temps perdu.

—Je vous en supplie, patientez, M. Gildas.

—J'ai assez patienté comme cela, la vie m'est à charge, je ne puis pas demeurer éternellement chez vous. Mais soyez tranquille, je vous débarasserai bientôt de ma présence.

Ces propos et d'autres semblables causaient de grandes inquiétudes au brave Thomas. Il était persuadé que Gildas avait des projets de suicide et il le perdait de vue le moins possible. Cependant, quand il était bien sûr que son malade reposait, il se levait en tapinois allumait sa lampe de mineur et passait de longues heures dans les galeries abandonnées, occupé à quelque mystérieuse besogne.

Gildas était tombé dans un état de prostration effrayant, il mangeait à peine et demeurait parfois des journées entières étendu sur son lit, incapable d'un effort ou même d'une pensée lucide.

La seule chose qui le rattachât encore à l'existence, c'était d'avoir des nouvelles de la santé de miss Winny. Il revenait peu à peu à la vie en apprenant que la jeune fille se rétablissait lentement et qu'au dire des illustres médecins qui la soignaient, elle serait bientôt hors de danger.

Sa surprise fut au comble lorsque quinze jours après la fête qui s'était terminée de si tragique façon, il lut dans une petite feuille locale dont les journaux de Londres reproduisirent l'information, que miss Winny et l'ingénieur Joë Brack s'étaient mariés dans le plus stricte intimité, au château même, où il existait une chapelle. Le journal ajoutait que la jeune épousée était maintenant complètement remise des faiblesses nerveuses qui avaient un instant fait craindre pour sa santé.

Cette nouvelle eut le don de renouveler l'exaspération de Gildas.

—Je ne sais ce qu'a manigancé ce misérable Joë, rugit-il, mais il va assassiner la pauvre Winny comme il a fait périr pour m'atteindre plus sûrement, les pauvres travailleurs de la mine, mais si Winny succombe, malheur à lui! Je ne comprends pas le rôle que joue dans tout ceci lord Vérusmor que j'avais jusqu'ici regardé comme un honnête homme et comme un bon père.

—J'ai appris quelque chose, dit Thomas Jilgood. Mylord aurait eu une première attaque d'apoplexie. La prophétie qu'il a souvent faite en riant s'est réalisée. Ce n'est pas grave, il

s'est rétabli en quelques jours, mais ça été pour lui un avertissement. Il a hâté la célébration du mariage, ne voulant pas mourir avant d'avoir donné sa fille à un protecteur.

—Il l'a bien choisi le protecteur ! s'écria Gildas dans une explosion de rage.

Un mois encore s'écoula sans amener aucune modification dans la lugubre situation. Une pluie fine rayait perpétuellement le ciel voilé de sombres nuages, le jardin de la falaise était dépouillé de son feuillage, et un vent impitoyable se déchainait sur la lande, ou sanglotait avec des rires déchirants dans les crevasses des rochers.

Redevenu un peu plus maître de lui-même, Gildas avait écrit sans rien dire une longue lettre à son frère pour lui raconter son étrange aventure et le prier de lui venir en aide. Par une nuit de brouillard, le jeune homme était allé porter lui-même cette lettre au post-office de Cardigan, afin de ne pas donner l'éveil au vieux mineur.

Maintenant plus calme, Gildas travaillait du matin au soir dans la vieille mine et le soir il se couchait brisé de fatigue en s'efforçant de ne plus penser.

Chose étrange, le vieux Thomas, si patient jusqu'alors, était à son tour devenu sombre et nerveux.

Il restait maintenant dehors une partie de la journée. Tantôt il allait à la ville, d'où il revenait toujours avec quelque nouvel onguent destiné à Gildas, tantôt il se rendait à l'auberge du village et y restait à boire toute une soirée. Quelquefois aussi il se rendait au château pour voir son ami, le vieux John le sommelier, et il avait avec lui de longs et confidentiels entretiens.

John lui avait appris toutes sortes de choses étonnantes que les domestiques du château se chuchotaient à l'oreille tout en prenant leurs repas à l'office. Joë Brack avait voulu interroger l'homme au masque de linge dont la présence avait si terriblement impressionné miss Winny, tout le monde lui avait indiqué la maison du mineur Wilkinson, et il s'y était rendu; mais il avait éprouvé la plus désagréable surprise en apprenant que Wilkinson n'avait pas quitté son lit le soir de la fête. L'ingénieur n'avait pas osé poursuivre plus loin ses investigations, mais depuis ce jour-là toute sa gaieté l'avait abandonné.

Le vieillard ne dit rien de cela à son hôte, il ne lui dit pas non plus que miss Winny en dépit de tout ce que l'on prétendait, était dans un état de santé alarmant. Elle n'avait pu quitter son lit depuis huit jours, et son mari, Joë Brack, passait les nuits à son chevet.

Les informations que recueillait le vieux mineur devaient avoir un caractère inquiétant, car de jour en jour, il devenait plus nerveux.

Gildas dévinait que son hôte lui cachait un secret, mais c'est en vain qu'il avait essayé de l'interroger. Thomas Jilgood, quand il s'en mêlait, était d'une discrétion farouche, il ne disait que ce qu'il voulait bien dire.

Thomas avait dû machiner quelque secrète combinaison. Gildas le sentait, mais il se perdait en suppositions sans arriver à découvrir ce que cela pouvait être.

Par une soirée du commencement d'octobre, Gildas et Thomas étant assis près du poêle qui, rougi à blanc, bourré de charbon, arrivait à peine à chasser l'humidité qui suintait de la pierre.

Le vieillard avait versé dans les gobelets d'étain un grog brûlant.

—Cela nous fera du bien, murmura-t-il, il fait un tel brouillard qu'il est presque impossible de distinguer la mer et la terre. On n'y voit pas à trois pas devant soi.

—Vous voulez donc sortir par un temps pareil, demanda le jeune homme avec surprise.

—Il le faut, répondit Thomas d'une voix singulièrement grave, et il sera nécessaire que vous veniez avec moi.

—Il y a du nouveau ? demanda Gildas, avec une profonde anxiété.

—Oui, depuis quelques heures j'ai enfin en ma possession une arme efficace contre ce misérable Joë Brack.

—Et vous ne me disiez rien ?

—Je réfléchissais pour voir s'il n'y avait aucun inconvénient à vous faire cette confidence, mais les événements nous pressent, il faut agir...

La curiosité du jeune homme était puissamment excitée.

—De quelle arme parlez-vous contre Joë ? demanda-t-il.

Thomas tira de sa poche un vieux portefeuille maculé de boue et de charbon et qui paraissait avoir fait un long séjour dans l'eau ou dans la terre humide.

—Voici, dit-il avec un accent de triomphe, ce que j'ai trouvé dans le Black-Hole: le portefeuille de Joë ; c'est la preuve, la preuve indéniable.

—Ne vous faites pas illusion, c'est certes une preuve de plus, mais elle n'a pas beaucoup plus de valeur que celles que nous possédions déjà.

—Et ceci s'écrit le vieillard d'une voix vibrante, lisez donc, Monsieur Gildas.

Il avait tiré une lettre du portefeuille. En voici le texte que nos lecteurs connaissent déjà.

Godeschal Bank,
149, Markham Street,
London.

A M. Joë Brack, sous-directeur technique des minières de Coal-Mount, Cardigan.

Monsieur,

Dans une lettre du 13 courant, vous me demandez un délai "d'un mois" pour vous acquitter envers moi. J'ai réfléchi, ce n'est pas un mois que je vous accorde, c'est "trois mois". Je veux bien quoique vous ne le méritiez guère, compatir aux difficultés de votre situation, mais je vous préviens que, passé la date que je vous assigne, aucune considération ne pourra m'empêcher d'user de mes droits. Si vous ne vous trouviez pas en mesure au jour fixé, il sera tout à fait inutile de m'écrire ou de venir me voir pour solliciter de moi un nouveau délai.

Recevez, Monsieur, mes salutations.

Francis Godeschal.

—Voyez-vous maintenant, continua Thomas, la coïncidence qu'il y a entre la date de cette lettre menaçante et celle de la catastrophe? Joë Brack, que tout le monde croyait sérieux, devait jouer à la Bourse. Je me suis remué pour savoir la vérité et j'ai appris qu'il a fait quelques jours après son mariage, un versement de mille livres au banquier Godeschal. Ce sont là des preuves. Voyez comme tout cela s'explique. Joë Brack était traqué.

Gildas ne put s'empêcher de sourire de l'exaltation du vieillard.

—Evidemment, fit-il, ce sont là de précieux indices, mais je serais d'avis d'attendre encore pour compléter le faisceau de preuves.

—Nous ne pouvons plus attendre, préparez-vous à me suivre.

—Je ne vois pas en quoi je puis vous secourir avec mon hideux visage défiguré, je ne puis être à vos démarches qu'un obstacle.

—Cette objection n'existe plus, répliqua le vieillard d'une voix pleine d'autorité.

Et d'un geste rapide il défit le linge qui cachait les traits de Gildas, et en même temps il présentait au jeune homme une petite glace qu'il avait tirée de sa poche.

Gildas poussa un cri de surprise et de joie.

A part quelques cicatrices blanchâtres, quelques balafres, ses traits avaient repris leur aspect d'autrefois. Il était impossible que ses amis pussent le méconnaître.

Thomas Jilgood triomphait.

—Que dites-vous de cela? fit-il; il a fallu que je sois plus patient que vous, vous ne vous figurez pas le nombre de voyage que j'ai fait à la ville, le nombre de docteurs que j'ai consultés, rien que pour ces maudites brûlures qui ne voulaient pas disparaître! Enfin j'ai réussi.

Gildas serra énergiquement la main du vieillard.

—Pourquoi donc ne m'avez-vous rien dit, lui demanda-t-il d'un ton de reproche.

—Je voulais vous faire une surprise, puis vous étiez si nerveux, si impatient, si triste, qu'il n'y avait pas moyen de vous parler. Rappelez-vous qu'un jour vous avez écrasé votre glace sous vos pieds; c'est à partir de ce

moment-là que j'ai décidé de prendre la direction de votre traitement.

—Je vous en remercie mille fois, désormais je vous obéirai sans discuter, je suis prêt à vous suivre n'importe où, et d'abord où allons-nous?

—Au château. Mais d'abord il faut remettre votre masque de linge.

—C'est utile?

—Très utile.

—Voilà qui est fait. Je ne veux pas vous questionner, je ferai ce que vous m'ordonnerez de la façon la plus aveugle.

Gildas et Thomas, tout en parlant, avaient revêtu d'épais cabans de matelot. Ils se mirent en route presque aussitôt.

Une heure après ils arrivaient à une petite porte du parc où ils durent attendre assez longtemps. Enfin le vieux John vint leur ouvrir.

—As-tu fait ce que je désirais? demanda le vieux mineur.

—Oui, répondit John, Mylord vous attend tous les deux.

Et sans faire aucune question sur la présence de Gildas, le sommelier conduisit les deux amis jusqu'à une poterne du château dont il avait la clef; il les laissa au seuil d'une sorte de vestibule au fond duquel paraissaient les premières marches d'un escalier de service.

—Maintenant, fit-il, je vous laisse, vous n'avez qu'à monter jusqu'au second étage et à suivre le couloir, les appartements de mylord sont au fond. Vous sonnerez et le valet de chambre de Son Honneur vous annoncera.

Il disparut le coeur battant d'émotion. Gildas commença à monter l'escalier.

En arrivant au premier étage, il vit une porte entr'ouverte et machinale-

ment il jeta un coup d'oeil dans l'intérieur de la pièce.

C'était la chambre de Winny.

Gildas l'aperçut, pâle et immobile comme une statue, les yeux clos, plongée sans doute dans un sommeil dû à quelque énergique médicament. Comme on l'apprit plus tard, Betty, sûre que sa maîtresse ne se réveillerait pas, l'avait quittée pour aller bavarder à l'office, mais elle avait eu soin de laisser la porte entr'ouverte pour faire croire qu'elle était dans la pièce voisine.

De même que le jour de la fête, Gildas, quand il aperçut Winny, ne fut plus maître de lui.

—Il faut que je la contemple, ne fut-ce qu'une seconde, dit-il au vieux mineur.

—Vous avez tort, ce n'est pas le moment!

—Tant pis, laissez-moi, je veux voir ma chère Winny.

Thomas comprit qu'il n'y avait rien à faire contre un pareil entêtement et il suivit Gildas dans l'intérieur de la pièce. Tous deux venaient à peine d'y pénétrer que des pas sonnèrent bruyamment sur le dallage de marbre du corridor.

Les pas se rapprochaient.

Gildas et le vieillard n'eurent que le temps de se dissimuler derrière les immenses rideaux de velours mauve qui garnissaient les embrasures des fenêtres.

Joë Brack entra.

Il regarda autour de lui, ferma la porte avec soin, puis il alla droit au lit de miss Winny et la contempla quelque temps en silence.

En ce moment, le misérable se croyait bien seul, il ne songeait pas à dissimuler. Gildas qui ne le quittait pas des yeux fut épouvanté du mélan-

ge de passions abjectes qu'exprimait ce visage brutal, hypocrite et cruel.

—Elle n'en a pas pour longtemps, fit-il, si distinctement, que Gildas et Thomas l'entendirent.

Il s'était rapproché d'un guéridon de porcelaine de Saxe sur lequel se trouvait un verre, renfermant une potion; il prit dans la poche de son gilet un minuscule flacon et s'apprêta à verser quelques gouttes de son contenu dans la potion, lorsque Gildas bondit et, serrant la main du misérable dans sa main robuste comme un étai d'acier, il lui arracha le flacon.

Joë Brack était devenu blême, et tremblait de tous ses membres, ses jambes flageolaient.

—C'est un guet-apens, balbutia-t-il d'une voix rauque! Je me vengerai. Je vous ferai mettre en prison.

Il bafouillait lamentablement, très troublé par la vue de ce fantôme au masque de linge qu'il avait déjà aperçu en de tragiques circonstances le jour de la fête, et dont il n'avait pu deviner l'identité ni expliquer l'existence.

Gildas examinait l'étiquette du flacon: "Ouabaïa strophantus..." lut-il.

—C'est un terrible poison, cela, s'écria le vieux mineur, un poison des Indes.

—Rendez-moi mon flacon, cria Joë Brack, au comble de la fureur, et il tira de sa poche un browning. Mais avant qu'il eût le temps d'en faire usage, Gildas l'avait saisi à la gorge. Les deux ennemis roulèrent sur le sol mais Gildas était de beaucoup le plus vigoureux.

Pendant au bruit de la bagarre, les domestiques accouraient de tous côtés. On achevait de séparer les combattants lorsque lord Vérumor lui-

même parut à la porte de la chambre.

—Que se passe-t-il donc, demanda-t-il d'un ton de mauvaise humeur.

Joë Brack, livide, chancelant, le visage décomposé, prononça d'une voix étranglée le mot de malfaiteurs.

—Le malfaiteur c'est vous, répliqua énergiquement le vieux mineur. Milord, ajouta-t-il, voici ce que votre gendre allait verser dans la potion de miss Winny.

Le lord jeta un regard terrible sur Joë puis se tournant vers Gildas.

—Qui êtes-vous? demanda-t-il sévèrement et que faites-vous ici?

D'un seul geste le jeune homme jeta au loin le masque de linge.

—Monsieur Gildas! s'écrièrent tous les serviteurs avec un frisson d'épouvante.

—Oui, c'est moi que l'on a cru mort, et qui repars à la lumière pour arracher ma fiancée des bras d'un assassin. Mylord, je vous prie de vouloir bien m'accorder quelques instants d'audience vous allez connaître la vérité.

Profondément troublé lord Vérumor fit signe à Gildas et à Thomas de le suivre. Ils demeurèrent enfermés dans un salon pendant une heure entière.

Eperdu, la rage au coeur, Joë Brack avait quitté la chambre de Winny et était rentré dans la sienne. Quand dix minutes après il voulut en sortir, il trouva la porte fermée à clef: John et quelques vieux serviteurs le gardaient à vue.

Il jura, trépigna, donna des coups de pied dans la porte, tout cela inutilement.

Les domestiques l'entendirent aller et venir à grands pas, ouvrir et refermer des meubles, puis tout à coup

une série de détonations retentirent. L'assassin s'était fait justice. Lord Vérusmor allait envoyer chercher le constable pour arrêter son gendre lorsqu'il apprit qu'il était mort.

Ce ne fut qu'à force de soins que miss Winny put être sauvée du commencement d'empoisonnement dont elle avait été victime; mais le bonheur d'avoir retrouvé son cher Gildas contribua plus que tout autre chose à sa rapide guérison.

Six mois plus tard, on célébrait au château, mais cette fois dans la plus stricte intimité, le mariage de Gildas et de miss Winny Vérusmor.

FIN

— o —

FOCH ET LA CRISE DES LOGEMENTS

La crise du logement qui oblige le nouvel ambassadeur des Etats-Unis, M. M. Myron T. Herrick, à aller habiter une villa de Garches, n'est pas à craindre — heureusement — pour le maréchal Foch.

L'Etat lui fait aménager, en effet, rue de Grenelle, un charmant hôtel du dix-huitième siècle, qui dépend du domaine du ministère de la guerre et qui fut le logis du comte de Châtillon, du duc de Noirmoutiers, de Mlle de Sens, avant de devenir, sous le Directoire, la librairie du fameux conventionnel Louvet, l'auteur des "Amours de Faublas".

Cet hôtel, construit sous la Régence, conserve de très beaux restes de cette époque élégante. Il est tout à fait digne de son nouvel occupant.

LA RICHESSE DU PEUPLE FRANÇAIS

D'après un communiqué du gouvernement français, le peuple de France serait relativement le plus pauvre de l'univers. Doit-on se fier aux statistiques fournies par l'Etat ou ne pas y voir un jeu de diplomatie? Il n'est pas possible que le peuple français soit aussi pauvre que veut le donner à croire ce communiqué. Nous savons que là-bas la fortune est très bien répartie et que si une moitié de la population a été ruinée par la guerre, une autre moitié ou, du moins, un tiers s'est enrichi.

Ainsi, il n'y aurait en France que 183 millionnaires. Ce n'est pas croyable. Les quatre-cinquièmes de la population vivraient sur un pied annuel de \$2,000. Le grand total des revenus français serait de 11,859,000,000 francs.

Nous pensions que la France comptait au moins ses mille millionnaires. On en accuse maintenant 183, dont 60 à Paris.

D'après les formules remplies pour le prélèvement de la taxe sur le revenu, 73,000 personnes ont admis recevoir de \$2,000 à \$5,000 par année; 22,054, de six mille à douze mille dollars; 10,236, de dix mille à \$25,000, tandis que les revenus de \$50,000 à \$100,000 sont de 1,500 seulement.

— o —

COLLE DE RELIEUR

Eau, 1 pinte; alun, 300 grains. Faire dissoudre à chaud, laisser refroidir; ajouter de la farine de blé jusqu'à ce que le mélange ait une consistance crémeuse; faire bouillir. On obtient une colle plus dure en ajoutant de la résine avant de faire bouillir.

UN PETIT CHEF-D'OEUVRE

L'AMOUR SOUFLÉ OÙ IL VEUT

Par René D'ANJOU

I

Adrien Vilchamp avait rejeté son journal, un peu agacé. La pluie frappait aux vitres. Le feu—un feu de fin d'avril agonisant—ne lui tenait plus compagnie. Il reprit le "petit bleu" jeté sur son bureau, le relut :

"Aie la bonté de m'attendre, cher oncle, je serai chez toi à deux heures aujourd'hui, il faut que je cause sérieusement avec toi.

' Georges Vilchamp.'

L'oncle roula en boule la petite feuille et la jeta aux braises, puis il fit sonner sa montre à répétition, plutôt que de lever les yeux sur le haut cartel placé au-dessus de son bureau, constata deux heures, souleva le rideau blanc qui voilait la fenêtre, et inspecta la rue de Tournon. Elle était à peu près déserté par ce temps de giboulées; l'omnibus blanc de Clichy-Odéon montait péniblement, conducteur et chevaux têtes basses, dans le silence de leur travail lent, rythmé, d'accoutumance.

Un homme, sans faire arrêter, descendit lestement du véhicule et, négligeant d'ouvrir son parapluie, en deux enjambées, franchit le trottoir.

— Le voilà, murmura Adrien Vilchamp.

Il sortit de son cabinet de travail et appela :

—Nicolas, on va sonner.

—Oui, parrain, répondit une voix jeune, tandis qu'un garçon d'une quinzaine d'années, revêtu de la livrée bleue et jaune, s'élançait.

Son maître l'arrêta au passage par le bras.

—Encore, gamin! Combien de fois faudra-t-il te répéter que je ne suis plus "parrain" dans le service?

—C'est vrai, monsieur, mais comme il n'y avait là que nous deux...

L'enfant accompagna ces mots d'un regard riant et droit qui éclairait sa figure fraîche de petit paysan. Et il ouvrit juste au moment où le timbre vibrat.

—Bonjour, mon oncle, fit l'arrivant, les mains tendues.

Les deux hommes vinrent dans la pièce vaste, claire, sévèrement meublée et tendue de choses anciennes et rares. Une glace en face d'eux renvoya leur image. Ils se ressemblaient étonnamment.

Le plus âgé,—l'oncle,—qui pouvait avoir une cinquantaine d'années, —était solidement bâti, à peine gris, élégant d'allure, très soigné d'aspect

dans son costume d'intérieur ; ses yeux roux, très bons, avaient une grande expression de tendresse en fixant son neveu, plus mince, plus pâle, mais avec le même regard loyal et doux ; le plus âgé dit :

—Je me doute de ce qui t'amène, Georges, et je vais t'éviter les phrases oiseuses qui ornent d'habitude les débuts d'une grave conversation. Tu es anxieux, tu es profondément atteint, n'est-ce pas ?

—Je le crains, mon oncle, à moins que tu ne me viennes encore en aide !

—En le faisant, je ne te rendrais plus service, mon ami ; ma fortune, comme la tienne, y passerait, sans relever des grèves enlisantes où elle s'effondre, la maison Vilchamp.

—Laisse-moi dire, Georges, je vais, en une seule fois, car il ne faut jamais s'y remettre à plusieurs coups pour boire une coupe amère, t'expliquer ta situation.

—Hélas ! mon oncle, je ne la connais que trop. Et, en vérité, rendez-moi cette justice : je ne suis pas coupable.

—Oh ! mon cher enfant, je suis loin de t'accuser, je t'ai vu à l'oeuvre. Levé dès l'aube pour compulser tes écritures, passant la matinée à recevoir tes voyageurs, courant toi-même aux achats.

—Peine perdue, mon oncle ! Là où trois générations de Vilchamp ont fait fortune, le quatrième descendant est acculé à... la faillite.

L'oncle bondit à ce mot.

—Tais-toi, ne prononce pas une telle parole, Georges ! Tant qu'il restera de quoi faire face à la signature d'un Vilchamp, dans les coffres d'un Vilchamp, le nom si honorablement connu sur la place de Paris restera indemne. Voyons, où en es-tu ?

—L'échéance de fin de mois est de trois cent mille francs. J'avais accepté ferme mes traites, comptant sur les ventes habituelles, mais les affaires politiques arrêtent tout commerce, les grèves terrorisent le petit marchand, mes voyageurs ne peuvent obtenir de commandes !

—Hélas ! mon oncle, la maison fondée par mon grand-père dans un quartier d'avenir a prospéré jusqu'au jour où tu me l'as laissée ; seulement la même année se plaçait près de moi le grand magasin du "Renouveau", avec ces mille attractions que les clients trouvent dans les caravansérails où tout se négocie, et mon comptoir fut déserté... Cependant, je luttais : à force d'ingéniosité, de rabais, de travail, j'arrivai quand même à me tirer honorablement d'affaire...

—Je sais la suite, mon ami, acheva l'oncle en posant affectueusement la main sur l'épaule de son neveu, de l'autre côté de ta maison de commerce s'est ouvert un grand comptoir-bazar, les "Rayons Lafayette", et tu as été "sandwiché" entre deux accapareurs.

—Absolument, leurs-étalages insolents s'alignent de chaque côté de mon magasin jadis fréquenté par la meilleure société. Aujourd'hui, il disparaît derrière les marquises, les drapeaux, les flonflons de mes voisins, les passants ne regardent même plus mes vitrines. Oh ! mon oncle, quelle ruine, cette centralisation ! Des raisons sociales anonymes, des capitaux immenses au lieu du métier tranquille de sécurité et de confiance dont jouissaient nos pères. Le client n'y gagne rien.

—Si, le plaisir. Il achète sans besoin, il s'amuse, il se laisse prendre aux amorcés des primes et des soldes.

—Evidemment, mon oncle; seulement, nous constatons un fait accompli, indéniable, et maintenant enraciné; ce qu'il faut regarder en ce moment, c'est que l'heure passe...

—C'est juste, Georges; aussi, avant de te voir, ai-je longuement réfléchi, et voici la solution que j'ai trouvée.

Le neveu eut un soupir d'allègement.

—Une solution, mon oncle? Dieu vous entende! car, venant de vous, elle ne peut être qu'honorable.

Adrien Vilchamp avait ouvert son coffre-fort et en sortait une liasse de papiers:

—Regarde, Georges, voici mon testament. Quand ton pauvre père mourut, tu avais trois ans, et il ne te restait plus que moi au monde puisque ta pauvre maman avait payé de sa vie la tienne; j'ai cru bien faire en t'élevant pour ce commerce qui avait causé notre fortune, notre honneur, notre occupation intéressante et productive. Ma fille unique, Gabrielle, avait un autre rêve. Je l'avais fait élever dans un pensionnat "chic", elle y avait pris d'autres goûts; plus tard, sa dot lui permit de prétendre se marier sans calcul et selon son cœur. Elle épousa Albert de Lignerel, fut comtesse et heureuse. J'en remercie la Providence, la vie de ma chère enfant est douce. Mais je ne puis, ayant une fille, disposer de ma fortune; le cœur de Gabrielle, certes, le permettrait sans doute, mais il en pourrait ressortir du trouble dans le ménage...

—Je n'accepterais pas, mon oncle.

—J'ai donc trouvé une solution. Je dépense peu, ma maison ici n'est pas montée sur un grand pied, avec Joséphine comme cuisinière, Clarisse, sa fille, comme femme de chambre, Cy-

rille comme cocher, et Nicolas. Je n'ai pas grosse dépense. Mes comptes de frais annuels n'excèdent pas quarante mille francs. Or, j'en ai cent mille de rente. J'ai donc prélevé—avec d'ailleurs l'approbation de Gabrielle (mais d'un commun accord, nous nous sommes dispensés de demander celle d'Albert, son mari),—l'économie d'une année et acheté, en Anjou, à douze kilomètres de Lignerel, une maison coquette, bien située, et une ferme de trente hectares, sans compter les prés, bois et vignes que j'y adjoindrai l'an prochain,—mais dont j'ai la jouissance tout de suite, en promettant de les payer sur mes économies à venir. Le cheptel m'a coûté six mille francs comptant.

—Mon oncle, interrompit Georges, ému, vous ne voulez pas m'envoyer là-bas...

—Je le veux précisément, Georges, et ce que je t'offre est une sauvegarde. Je donnerai à ta femme, en toute propriété, dès maintenant, cette terre dont je vous aurais fait cadeau après ma mort.

—Non, mon oncle; je serai votre fermier.

—Tu es mon neveu, et cela suffit, l'acte en règle, d'ailleurs. Cécile n'aura qu'à le signer, elle achète elle-même, avec ton autorisation; je paie, c'est tout.

—Veux-tu me permettre d'aller chercher ma femme pour qu'elle vienne t'embrasser?

—Non, attends. Vous viendrez tous dîner ici demain. Ce que je te dis est extrêmement sérieux. On ne s'improvise pas cultivateur quand on a été marchand de drap; tu resteras commerçant, mais tes ventes et achats changeront de nature.

—Je ne crois pas difficile, mon oncle, de faire valoir la terre du Bon Dieu.

—Si, c'est difficile aujourd'hui, parce que cela se fait industriellement; or, Gabrielle, qui a la passion de ses fermes, te sera d'un précieux conseil. En outre, voici un manuscrit, très documenté, que m'a laissé, pour tout héritage,—les pauvres ont eu le reste,—mon grand-oncle, l'abbé Lallo.

Georges sourit, il était tout rasséréné. Il reprit:

—Mon oncle, alors, je liquiderai ma maison de commerce, je vendrai mes marchandises et je partirai.

—Le plus tôt possible. Il faudrait débiter là-bas avec le printemps. Je me chargerai de négocier tes affaires ici.

—Existe-t-il au monde un être meilleur que toi?

—Il en existe beaucoup.

—Non, je ne crois pas. A présent, mon oncle, encore une question de famille à trancher: que vont dire mes deux fils?

—Ils sont incapables de te blâmer: ils t'aiment.

—Sans doute. René va achever sa première année de Saint-Cyr, et Auguste, tu le sais, vient de passer, avec la note "très bien", son baccalauréat.

—René tient-il beaucoup à l'état militaire? C'est très joli, mais peu productif! Cela le mènera où? Pas même à un beau mariage, parce qu'il ne s'appelle pas le comte de Vilchamp! Si tu le prenais avec toi pour l'exploitation, tu n'aurais pas trop de bras, car il faut bien te mettre dans l'idée, mon ami, que vous devrez tous travailler.

—Je ne le crains nullement, mon oncle. Quant à Cécile, je sais qu'elle me secondera.

—Et moi aussi, je le sais. Il faudra consulter René?

—Bien entendu. Si tu veux, demain, puisque nous dinons chez toi, c'est jour de sortie, mon fils est rarement "collé". Quant à Auguste, il adore la campagne, les chevaux, les machines. Il va bondir de joie. Reste Marie qui me préoccupe.

—Ta gamine de fillette, parbleu! c'est sa santé, la vie aux champs; sa mère est fort capable d'achever son éducation. L'enfant l'aidera aux travaux intérieurs, ce qu'à son âge elle ne manquera pas de trouver amusant. Mais il me semble qu'on sonne au dehors.

En effet, Mme Vilchamp entrait.

—Ce qui m'amène, fit Mme Vilchamp, est absolument urgent; il va falloir, mes chers amis, que nous envoyions une dépêche.

—A qui?

—Voici, répliqua Cécile en tendant une carte à son mari!

—"Sir William Meelpoor", lut tout haut Georges, évidemment un Anglais.

—Non, un Américain et un pur, je t'assure, long, maigre, blond, mais net dans sa parole, clair dans ses idées et bref; il m'a fait la meilleure impression.

—Que veut-il de nous?

—Que nous lui vendions notre maison de nouveautés.

—Ah! par exemple! est-ce que notre fonds serait vendable? ma parole, je ne veux pas tromper, et quand l'acquéreur verra les livres...

—Cela lui indiffère. Voici, du reste, à peu près mot à mot, ce qu'il m'a expliqué:

— Vous avez besoin de vendre, madame, je suis étant acheteur.

— Oh! fis-je, très intéressée, vous prendriez la suite de nos affaires?

— By God, no. I suppose, je veux opérer ici une transformation.

— Alors, qu'achèteriez-vous? Pas les marchandises?

— Never. Vous serez vendant les choses et me convertirez seulement le loyer et la clientèle.

— La clientèle! Vous voyez, monsieur, quelle concurrence nous avons à subir? observai-je honnêtement.

— Juste! Cela me plaît. Je dois ce soir myself traiter, il serait grandement utile que je puisse voir votre mari!

— Je vais aller le chercher, monsieur.

— Portez-lui la commission et, s'il est acceptant, je prends possession de suite et mets ici les ouvriers, vous tirerez hors toutes les marchandises existant."

J'osai dire:

— Que voulez-vous entreprendre, monsieur?

— Un "Lady Club" madame, une société de dames logeant, mangeant, causant, travaillant ici, et juste amenées par le voisinage des grandes boutiques. Alors, je pense, madame, je puis sortir, vous irez trouver votre mari et enverrez réponse ce soir, urgent, à Ritz-Hôtel. I beg your pardon! Good by, madame!"

Et il a filé sur ses jambes d'échassier, moi je n'ai fait qu'un bond jusqu'ici.

— Tu as bien agi, "darling", fit Georges en riant, tu vois, mon oncle, une chance ne vient jamais seule, nous allons être débarrassés de notre loyer et vendre un petit prix, c'est

vrai, mais je n'espérais rien. Que penses-tu de cela, mon oncle?

— Qu'il faut te rendre de suite à l'hôtel Ritz et puisque le Yankee veut signer, signe, ensuite plie bagage et pars pour l'Anjou, j'irai demain trouver un ancien camarade de la rue des Jeûneurs, et lui ferai enlever ton stock. Allons, mes enfants, le vent tourne, la giboulée est finie. Cécile, ma chère enfant, votre mari vous contera en chemin mes projets et demain... au dîner de famille qui réunira ici tous les Vilchamp, on boira une coupe du meilleur vin d'Anjou mousseux à la santé et à la prospérité des nouveaux agriculteurs.

— Embrasse notre oncle, Cécile, conclut Georges avec émotion, embrasse-le bien, tu sauras tout à l'heure ce que nous lui devons.

Seul dans son cabinet, Adrien Vilchamp alla vers la fenêtre et regarda marcher lestement, du pas élastique des gens heureux, ses deux neveux dont il venait de transformer en joie la détresse.

— Ils sont, murmura-t-il, deux pour supporter le fardeau!

Et ses yeux, soudain voilés se portèrent sur un grand tableau qui décorait tout un panneau en belle lumière, et représentait une jeune femme vêtue d'une superbe robe de bal, et dont le regard semblait le suivre.

— N'est-ce pas, ma douce Renée, tu es contente? Toutes mes bonnes pensées, depuis dix ans que tu m'as quitté, sont inspirées par toi!

René Vilchamp sonna le premier chez son oncle, le lendemain soir; il venait une heure d'avance, il aimait causer avec l'excellent homme; il suspendit son casoar et sa ceinture où pendait la baïonnette, à la patère du hall, et entra sans se retourner, mais

comme il soulevait la portière du salon, il aperçut, dans la glace placée en face de lui, le jeune Nicolas qui caressait son plumet rouge et l'essayant sur sa tête ronde.

II

René se retourna avec un geste de menace qui fit fuir au galop l'indicible groom.

René embrassa son oncle; jamais, depuis son enfance, il n'avait renoncé à cette tendre accolade familiale, il dit:

—Ce que tu fais pour nous, mon oncle Adrien, dépasse la bienveillance habituelle qu'on se doit en famille, tu sauves les tiens.

—Je ne sauve rien, mon petit, je dois agir comme j'agis, c'est moi qui ai mis ton père dans un commerce que je croyais prospère, je lui devais une compensation.

—Tu essaies d'atténuer la reconnaissance que nous te devons, tonton Adrien, je te préviens que tu ne réussiras pas.

—Si jamais choses se présentaient ainsi à l'égard de ton frère et de ta soeur, René, tu agirais comme moi je le fais pour vous.

—Oui, mon oncle, je te le jure de bien bon cœur. Maintenant, avant que ma famille n'arrive, donne-moi un avis, oncle Adrien, je suis, je l'avoue, un peu désorienté ce soir. Père m'a parlé d'interrompre mes études, est-ce ton avis?

—Franchement, oui, c'est mon avis, René, mais ne va pas le prendre en trop grande considération, agis selon ton inspiration personnelle. Aimes-tu ton métier?

—Je l'aimerais si... j'étais riche. Nous parlons à cœur ouvert, n'est-ce

pas?... Eh bien, mon oncle, depuis deux ans que je suis dans ce milieu, entouré de camarades, la plupart appartenant à des familles aisées, j'ai souffert... J'aurais regardé comme une indécatesse, les sachant gênés, de demander quoi que ce soit à mes parents, alors j'étais parmi les "élèves pauvres", ceux qui redoutent les sorties...

L'oncle eut un tressaillement, une rougeur de regret vint à ses joues: comment n'avait-il pas pensé à glisser quelques louis dans le portefeuille du saint-cyrien? René comprit, et se hâta d'ajouter:

—Je sais ce que tu vas me dire, tonton Adrien, mais je n'aurais pas accepté, tu donnes assez aux miens. D'ailleurs, un garçon de mon âge doit se suffire, quittons ce sujet...

Lorsque toute la famille Vilchamp fut arrivée, il fut assailli par les explosions de tendresse. Auguste et Marie, les plus jeunes et les plus exubérants, ne tarissaient pas:

—Moi, disait la fillette, je ferai le beurre, je dénicherai les oeufs, je donnerai la graine aux poules, je porterai l'herbe aux petits lapins, je cueillerai les fruits, je taillerai les rosiers.

—Moi, disait Auguste, je penserai les chevaux, je les mènerai à l'abreuvoir, je conduirai la voiture et la charrette, je les dirigerai le long du sillon à travers les champs.

—Moi, ajoutait gravement René, je tiendrai la charrue, je réglerai les distributions d'engrais suivant la nature des terres, je ferai marcher la faucheuse, la faneuse, la machine à battre. Je tâcherai d'amener tant de progrès dans les mécaniques, que la fatigue de l'homme en soit très réduite. Je voudrais arriver à produire plus et mieux avec le minimum de force

humaine. Et je crois que cela se peut, grâce au progrès des choses inventées par les gens.

—Et moi, mes enfants, quelle besogne me laisserez-vous donc à accomplir? demanda le père.

—Toi, père, formula nettement René, tu surveilleras l'ensemble, tu tiendras les livres; mais, quant à mettre tes bras à l'oeuvre, jamais! Ce serait honteux pour tes grands fils.

—Ce sera comme maman, appuya Marie, elle m'apprendra à tout lui éviter en fait de besogne.

—Braves enfants, remarqua l'oncle Adrien; avec de pareils coeurs, on marche, dans la vie, heureux et dignes.

—Tu viendras nous trouver, tonton Adrien? fit Marie.

—Le plus possible, oh! oui, chers amis, et puis, de votre côté, allez voir souvent votre cousine Gabrielle.

—Ah! voilà, riposta René un peu vite, Gabrielle, c'est bon, elle est une vraie Vilchamp; mais, le comte Albert de Lignerel, laissera-t-il tomber sa main blanche dans la poigne, forcément rude, d'un agriculteur?

—Nous mettrons des gants, expliqua Auguste.

—Nous en mettrons toujours, mon petit, surtout pour travailler; les Américains ne font rien sans gants et nous les imiterons. La main est préservée par une peau souple. Le dimanche, quand tous seront libres de jouer au "bourgeois", nous vaudrons les autres, je t'assure. Pour moi, je me sens de force à ne jamais courber le front, si ce n'est, ajouta-t-il en riant, fier de sa haute taille, pour embrasser maman et Marie.

—La soupe est servie, parrain! vint crier Nicolas, une serviette blanche à la main.

—On dit: "Monsieur est servi!" observa le maître de maison.

—Mais non, parrain, tout le monde est servi. Clarisse a mis six couverts.

Tout le monde rit et Georges proposa:

—Tu pourrais, oncle Adrien, nous donner ton groom, "modèle nouveau" à la campagne.

—Crois-tu qu'il soit nouveau modèle, père? fit René, il me paraît plutôt très ancien genre, et cela vaut peut-être mieux. D'ailleurs, nous n'aurons, là-bas, ni groom, ni livrée.

—Comment penses-tu que nous devrions nous organiser, mon oncle? reprit Georges Vilchamp, je suis tout de même, je le crains, assez novice, et je voudrais faire le moins d'école possible.

"Je vais te soumettre quelques idées que j'ai déjà groupées. Puisque nous sommes en famille et que notre temps nous appartient, nous allons pouvoir causer de cela ensemble pendant la soirée, reprit l'oncle Adrien, tout en mangeant son potage. Si vous m'en croyez, vous ferez valoir vos terres vous-mêmes: c'est le moyen le plus productif. Une terre comme la vôtre, de trente hectares, plus les prés, bois et vignes, doit donner six mille francs de bénéfices, tout frais annuels déduits.

—C'est peu, objecta René.

—Oui, mon enfant, c'est peu. Seulement, estime que vous aurez vécu, et largement, qu'au lieu de s'user, votre bien aura pris de la valeur. De plus, vous aurez accompli oeuvre sociale utile en retournant au premier état de l'homme, en montrant à tout un pays, par votre exemple, combien il est honorable de cultiver ses champs, de conserver son intelligence

et ses forces, à ce que je pourrais appeler la régénération morale.

—C'est juste, approuva Cécile. Seulement, mon oncle, permettez-moi une objection: nous manquons d'expérience. Si nous nous mettions avec un fermier à moitié fruits, comme j'ai vu exploiter les fermes dans beaucoup de pays?

—Ce serait mon avis. Si vous étiez moins nombreux et plus âgés, vous auriez alors une toute petite besogne de surveillance qui suffirait à vous occuper, vous laisserait beaucoup de loisirs; vous en recueilleriez environ trois mille francs par an nets, mais vous n'auriez pas vécu sur la terre, c'est-à-dire usé le produit journalier de la terre qui serait l'apanage du fermier. Nombreux et robustes ainsi que vous l'êtes, je ne saurais trop vous engager à travailler sans fausse honte et courageusement.

—Au fait, comment s'appelle notre terre?

—Elle s'appelle Terrami, riposta l'oncle.

—Bravo! acclama le groupe.

—Je propose un toast à Terrami, conclut Georges Vilchamp.

—Approuvé. A la prospérité de Terrami et de ses habitants! proclama l'oncle Adrien.

—Sans oublier le donateur, acheva Cécile.

—Eh bien! mes enfants, reprit l'oncle, voici une bonne lampée, avec un vin comme celui de notre Anjou, les toasts doivent porter chance. A-t-il un bouquet, une couleur, il donne la vie, la santé, la gaieté! Le bon vin réjouit le coeur, disaient nos sages aïeux, buvons donc. User des dons du Créateur, c'est lui en faire hommage.

Les jours qui suivirent la grande résolution prise par la famille Vilchamp

de quitter définitivement Paris pour aller vivre aux déserts campagnards, furent des plus occupés.

L'acte de cession du loyer se fit rapidement, sir Williams fut des plus coulants, il traita en Américain qui est pressé, va au but et ne lésine pas.

Moins de huit jours après avoir fait la connaissance de leur successeur, le ménage Vilchamp quitta le magasin du boulevard Haussmann, pour aller passer les quelques jours restant avant le départ final chez l'oncle Adrien.

Ce ne fut pas sans peine cependant que Georges et sa femme franchirent une dernière fois leur seuil; une fin d'étape comporte toujours une vague tristesse, et plusieurs fois, Cécile se retourna vers la vitrine close maintenant, où, pendant tant de jours, elle s'était plu à composer un superbe étalage...

Seulement, elle fut sauvée d'elle-même, si l'on peut ainsi s'exprimer, par la nécessité de distraire son mari, dont elle devinait l'angoisse cachée. Elle changea ses larmes en sourires et força ses yeux à retenir quelques perles humides.

III

Depuis quatre mois, la famille Vilchamp était installée à Terrami. Grâce à la bonne volonté de tous ses membres, l'acclimatation fut facile. Ils voulaient y être heureux, ils voulaient réussir en travaillant. De la sorte, ils avaient créé autour d'eux une atmosphère de joie.

Cécile Vilchamp continuait l'éducation de sa fille, très bonne musicienne elle-même, elle s'intéressait aux progrès de Marie; malheureusement, elles n'avaient pas encore de piano, mais

l'oncle Adrien avait envoyé une guitare à sa nièce. Mme Vilchamp possédait une voix superbe, elle était douée du charme qui crée l'émotion, elle savait faire vibrer la corde sensible ; aussi, le soir, son mari la priait de lui dire quelque mélodie. Souvent, le père accompagnait sa femme sur son violon. Auguste possédait un petit fifre dont il se plaisait à tirer des airs doux et naïfs. Le jeune garçon s'amusait quelquefois à s'en aller par les champs avec son fifre, jouant au berger de comédie, et il en laissait jaillir des sons qui faisaient dresser les têtes ornées de cornes et les dos couverts de laine. On dit que le mouton est l'animal le moins musicien de la création ; cependant, un certain bélier, baptisé Mars, se mettait à bêler aussitôt que jouait l'instrument.

— Tu vas charmer les serpents, disait Marie, et faire danser les lapins, les merles des alentours vont édicter des chansons neuves ; tu sais qu'on dit déjà que nous révolutionnons le pays.

“Les vrais paysans nous regardent comme des moineaux blancs.

C'était un peu vrai. On examinait, par-dessus les haies, comment s'y prenaient les nouveaux venus ; puis, appelés par une bonne parole à franchir le passage, les voisins entraient dans les enclos et en repartaient conquis par l'aménité des Parisiens.

Les Vilchamp n'avaient pas fait de visites aux châtelains d'alentour ; d'abord le temps leur avait manqué ; ensuite, placés au centre du pays le plus aristocratique de France, ils avaient pensé, non sans raison, qu'on leur ferait peut-être un frais accueil. Ils se contentaient d'aller souvent à Lignerel, où leur parenté, la jeune comtesse, née Vilchamp, les recevait à bras et coeur ouverts.

Son mari, le comte Albert, issu d'une véritable souche, que les mots à l'emporte-pièce du “d'Hozier” franco-romain : Jean de Bonnefon, n'avaient pas attaqué, s'était montré d'autant plus gracieux pour eux, qu'il aimait beaucoup sa femme et n'avait aucune petitesse de parvenu.

Par exemple, sa soeur Jacqueline n'était pas de même. Admise par la bonté de Gabrielle à partager le confortable et l'intimité du jeune ménage, parce que, n'ayant plus d'autre parent que son frère Albert, elle attendait l'heure du mariage, sous sa protection, elle avait, du premier jour, pris en grippe tous les Vilchamp. Sa nature, n'étant douée d'aucune supériorité morale, était aisément jalouse. Tout lui portait ombrage, elle croyait se hausser en montant sur les autres. La beauté très réelle de la petite Marie Vilchamp l'exaspérait ; le talent de sa mère, et jusqu'à l'allure grave et sérieuse de René, lui étaient motifs d'envie. Elle prenait plaisir à essayer de les humilier ; seulement, cela portait rarement, les “fermiers de Terrami” voyaient trop bien d'où venait l'épine pour qu'elle pût les effleurer. Seulement, ils trouvaient Mlle de Lignerel antipathique et ne la recherchaient en rien, chose qui, encore, exaspérait Jacqueline davantage.

Mme Vilchamp était une femme supérieure ; elle avait trouvé dans son amour pour les siens le moyen de sacrifier ses goûts personnels, de se multiplier, de se plier aux circonstances et de les faire plier aussi devant son désir volontaire, d'accorder aux siens plus de facilité, d'aisance et de joie.

Malgré la vie de travail à laquelle, à présent, la famille Vilchamp était astreinte, Cécile avait voulu donner à

sa famille toutes les distractions possibles, afin que, le cas échéant, ses enfants ne fussent jamais inférieurs aux autres. Avec le concours de sa nièce Gabrielle, qui l'aidait et la comprenait en tout, elle avait créé, dans le parc entourant la maison d'habitation, les sports les plus divers, et s'était basée pour bien faire, sans erreur, sur le manuscrit de Gabrielle. C'est ainsi qu'elle avait organisé un tennis pour que ses enfants, le dimanche, aient quelque récréation.

Or, ce jour-là, la soirée était merveilleuse, la famille avait soupé devant la maison, sous le grand tilleul.

En levant les yeux, quand une petite ondulation agitait les feuilles, un point brillant apparaissait là-haut, dans le ciel pur, irradié à l'infini des splendeurs étoilées.

Gabrielle était venue souper chez sa tante Cécile, elle avait profité de ce que, justement, Albert était allé passer quelques jours chez le prince de la Tour d'Anjou, sur la limite de la Mayenne, à l'occasion de l'ouverture de la chasse, pour venir un peu se retremper dans la simplicité familiale.

—Ah! qu'on est bien chez vous, mes parents bien-aimés, disait la jeune comtesse, en se laissant servir, dorloter, gâter, par les habitants de Terrami. Tout ce qu'on mange est exquis. Dis-moi, René, est-ce que tu veux me reconduire à Lignerel?

Le jeune homme sourit en regardant sa cousine:

—Comment rentrerais-je?

—Tu vas mettre ta bicyclette avec nous dans le tonneau. Je suis venue seule.

—Sans domestique?

—Bien sûr. Quand Albert est loin, je ne me crois plus obligée de poser... Je suis libre, d'ailleurs, ma belle-

soeur Jacqueline avait la migraine, elle s'est mise au lit à sept heures; c'est alors que l'idée de faire atteler Tirdaile m'est venue.

—Si seulement elle pouvait te venir plus souvent, l'idée.

—Oh! elle me vient terriblement souvent, va; seulement, ce sont les circonstances qui ne veulent pas être d'accord.

—Il faut les mettre d'accord, ma chère petite nièce, fit tendrement la tante Cécile, en posant sa main, un peu brune, sur le bras de la jeune femme; il faut être "toi", mignonne, savoir tranquillement, vouloir sans hostilité, mais fermement. Albert est bon, il t'aime; mais Jacqueline...

—La peste de Jacqueline!

—Tais-toi, Auguste. Jacqueline domine trop son frère. Elle est installée chez toi en maîtresse, elle jouit de ta fortune.

—Elle croit m'honorer beaucoup.

—Manque d'éducation et d'intelligence; cette enfant a été à une école d'orgueil plutôt que de délicatesse. Elle n'est pas responsable. Seulement, chérie, je ne voudrais pas te voir souffrir, et je crains quelquefois, que tu ne souffres réellement.

—Non, tante Cécile; quand ma belle-soeur va trop loin, je la remets sur le plan où elle doit être, c'est-à-dire au second. Et puis, cela m'est joliment égal qu'elle commande, invite, reçoive; il n'y a qu'un point que je ne tolère pas...

—Lequel? demanda René.

—Au sujet des miens: je ne souffre pas qu'une parole blessante tombe dans la conversation, à propos d'eux.

—Cela arrive?

—Peu maintenant. Depuis que j'ai relevé vertement les phrases cinglantes...

—Comment pouvait-elle oser? interrompit Georges Vilchamp, à ta table, nourrie de tes bienfaits!

—Pour faire de l'esprit, souvent. Ainsi, l'autre soir, mon mari fut aimablement, en me voyant entrer avec une toilette neuve: "Comme vous êtes toujours bien mise, Gabrielle!" Jacqueline lança en riant: "C'est l'atavisme, Gabrielle aime la haute nouveauté."

—Tu aurais dû lui riposter, conseilla Auguste, que la "haute nouveauté", pour elle, c'était d'avoir beau gîte et bonne table.

—Je n'aime guère les escarmouches. Veux-tu aller mettre ma bête entre ses deux brancards, mon petit cousin?

—Tout de suite.

Le garçon s'enfuit en courant, lesté, souple, adroit: Auguste, à seize ans, faisait gaiement le travail d'un homme de trente.

René, un coude sur le dossier de sa chaise, la tête appuyée sur la main, se faisait, il se souvenait, lui aussi, d'une cinglante blessure que lui avait jetée la belle Jacqueline par-dessus une haie, un jour qu'elle trottait à cheval par les sentiers:

—Hé! l'ami! s'était écriée l'amazone, en voyant le jeune homme qui poussait devant lui un troupeau de boeufs, mon gant vient de tomber à dix pas, voulez-vous me le ramasser?

—Un homme ne relève pas le gant d'une femme, mademoiselle, mais il peut le lui rendre.

Ce disant, il avait pris dans l'herbe l'objet réclamé et l'avait présenté en s'inclinant, avec l'aisance d'un parfait gentleman.

—Merci... Cincinnatus... avait répondu, en riant, l'insolente.

René se souvenait... il revoyait la scène, la belle fille campée sur une bête de race, son petit chapeau, haut de forme, tenu par une longue gaze brune, enroulée à son cou, son amazone de même couleur que la robe baie du cheval, sa taille flexible, sa sûreté tranquille, en parlant au paysan, à l'homme qui ne comptait pas, ne valait pas même une mine coquette.

—Allons, Gabrielle, partons-nous? dit-il en se levant, un peu nerveux, tu viens?

—Renvoie ton cousin bien vite, surtout, conseilla tante Cécile, songe qu'il devra être, au lever du soleil, debout, pour aller demain à la foire de Champigné; nous y conduirons quatre boeufs.

—Sois tranquille, tante, il n'ira pas même jusqu'à Lignerel, je te le renverrai avant la grande côte.

Ils se dirent un au revoir affectueux toujours, puis Auguste partit en courant ouvrir la barrière de l'avenue, tandis que Gabrielle conduisait Tirdaile, en face de son cousin René.

IV

Les immenses prairies de Lignerel étaient couvertes de monde; de place en place flottaient des drapeaux, une tente s'élevait contre une haie, des cordes séparaient la piste des enceintes réservées, où s'espaçaient des tables, des verres, des bancs, et une foule de paysans, en leurs belles toilettes des dimanches, les coiffes angevines à gros tuyaux, à fines broderies, ornaient de jolies têtes de jeunes femmes et de jeunes filles.

Au pesage, sous un gigantesque ormeau, se tenaient le comte et la comtesse de Lignerel, avec les châtelains

des alentours, leurs invités. Ce groupe-là était moins bruyant que l'autre, plus populaire, moins agité, moins rieur aussi. On ne s'interpellait pas d'un poste à l'autre, on causait entre soi, par groupes choisis. Certains groupes, même, affectaient de ne pas connaître leurs voisins, de les compter comme partie négligeable, parce qu'ils n'étaient pas d'une extraction suffisamment ancienne ou affichée telle. Un gros garçon jovial, le baron, Pierre Le Rosay, allait sans s'inquiéter des opinions, causer dans tous les groupes: vieux garçon, indépendant, maire de sa commune, il se moquait légèrement de toutes les "demoiselles" en rêve de mariage qui lui faisaient les yeux doux. Très riche, il restait célibataire, ne sachant pas lui-même pourquoi. Jacqueline de Lignerel ne perdait aucune occasion de se rapprocher de lui, et en général, des autres jeunes gens, car Jacqueline, à vingt-trois ans, n'était même pas fiancée, et elle commençait à trouver l'heure tardive. Sa très maigre dot ne lui permettait guère de choisir, malgré les libéralités de son frère et de sa belle-soeur.

Jacqueline triomphait au milieu des réunions mondaines, grande, assez forte, bien moulée dans une magnifique toilette en broderies anglaises sur fond de soie crème, avec un chapeau empanaché de plumes blanches, légèrement posé sur de superbes cheveux châtain, elle avait vraiment grand air; les hommes la regardaient avec un plaisir évident, causaient un peu, puis passaient.

Près d'elle, Clotilde de la Tour d'Anjou, son amie, en séjour prolongé à Lignerel, très blonde, mince, gracieuse, n'avait rien d'imposant, mais

un aspect infiniment doux et séduisant.

Les coureurs, tous paysans, puisqu'il s'agissait de courses locales pour l'amélioration de la race du pays, étaient des garçons de ferme, très fiers de leur jolie casaque et de leur rôle important. Les paysans, leurs amis, leurs parents, les interpellaient au passage. Parmi eux, avec une cape rose et bleue, une blouse de soie de même couleur, se tenait, superbe d'allure, à cheval sur son poulain Zéphir, Auguste Vilchamp. Il avait entraîné sa bête et comptait sur une récompense.

Toute la famille était là, le couvant des yeux, craignant une mauvaise chute aux obstacles; mais Auguste, bien équilibré, leur souriait de loin. Les Vilchamp étaient restés du côté opposé à "l'ormeau aristocratique"; seulement, Albert de Lignerel découvrit parmi la foule les parents de sa femme et les appela du geste.

Aimable, il s'empressa, souleva lui-même la corde pour qu'ils puissent se joindre avec Gabrielle et ses hôtes.

Bien entendu, nul, parmi ceux-ci, ne fit attention à eux, sauf pourtant Clotilde, qui dit à Jacqueline:

—Qui est-ce?

—D'anciens marchands de drap devenus agriculteurs: du comptoir à l'étable...

—Comme ils sont bien! La fillette est délicieusement mise.

Jacqueline, d'un regard insolent, lorgna Marie; ses sourcils se rapprochèrent; l'enfant était vraiment ravissante, avec sa jupe de linon crème plissée, son corsage brodé, ajouré finement, ses petites bottines de peau blanche, son canotier de paille de riz avec un bouquet de roses des haies. Les bottines et le chapeau étaient un don de Gabrielle; quant au costume,

il avait été composé entièrement par les mains maternelles. Près d'elle, son frère René, parfaitement à son aise dans son complet gris de bonne coupe, dominait de sa haute taille la foule massée aux cordes.

Les époux Vilchamp, père et mère, s'intéressaient aux chevaux plus qu'aux gens, qu'ils ne connaissaient pas.

Cependant, les courses allaient finir. Auguste était de la dernière.

—Partons, dit Jacqueline, assez haut, sans répondre autrement que par un signe de tête imperceptible au salut des Vilchamp; il n'y a plus rien d'intéressant à voir ici, allons luncher.

—Attendez la fin, protesta Gabrielle, je veux voir courir mon cousin Auguste.

Elle afficha très crânement sa parenté, ce qui fit sourire Albert, mais il approuva d'un signe, tandis que Jacqueline affectait de partir la première au château.

La course souleva l'enthousiasme populaire; ils étaient cinq concurrents et devaient sauter huit barrières en deux tours. Presque tout de suite, Auguste, monté sur Zéphir, fut en tête; il sautait avec une grâce parfaite, sans même effleurer les pointes de genêts des barrières, et il arriva bon premier, au milieu des applaudissements.

—Bravo, bravo! criait Gabrielle en tapant des mains.

—Bravo, petit cousin! fit Albert, condescendant.

—Très bien, mon ami, approuva le prince de la Tour d'Anjou.

Quant à Marie, elle courait embrasser son frère, sans souci de la galerie.

Le jeune duc de Baugé apportait lui-même le flot de rubans.

Les paysans envahissaient les cabarets en plein vent, très animés, très

joyeux, causant, discutant, connaisseurs.

Les invités "de marque" filaient au château, et c'était, sur l'herbe, une traînée de robes claires; des ombrelles blanches, verdies de reflets, abritaient de jolis apartés en marche vers le lunch.

Seuls et groupés ensemble, les Vilchamp suivaient les autres invités.

Dans le hall spacieux, des valets en livrée azur et or, comme le blason de Lignerel, faisaient passer les arrivants vers la salle à manger, après les avoir débarrassés de leurs cannes et de leurs lorgnettes; des piqueurs, en un coin de la cour, sonnaient le ralliement.

Jacqueline, devant la table du lunch, prenait des mains de maîtres d'hôtel les coupes de champagne ou de vin mousseux d'Anjou, et les offrait elle-même, empressée et gracieuse, Gabrielle s'occupait de faire asseoir les dames âgées, de leur tenir aimablement compagnie. La princesse de la Tour d'Anjou l'accaparait un peu, aimant beaucoup cette jeune femme simple et bonne qui savait, avec un tact parfait, s'imposer dans les deux "sociétés" si tranchées, sans froisser personne. La princesse, née de RocheFrance, gardait une indulgence exquise de vraie grande dame pour les "bourgeois" en mal de titres et de particules; elle ne se liait, ni se dérobaît, gardant en elle la pensée, enracinée, d'être partout au premier rang.

Jacqueline, très empressée, venait vers elle, chargée d'une tasse de chocolat au parfum exquis, car la comtesse de Lignerel, qui était une parfaite maîtresse de la maison, veillait avec sollicitude au bien-être de ses hôtes.

—Merci, dit la princesse, j'aimerais mieux quelque chose de frais.

—Marie, fit Gabrielle, en regardant sa cousine, qui restait debout près de sa mère, veux-tu nous apporter un verre d'orangeade, ma chérie?

La fillette s'empressa, heureuse d'être utile.

—La jolie enfant ! remarqua la princesse, merci, ma mignonne, quel âge avez-vous donc ?

—Quinze ans et demi, madame, répondit la jeune fille, ses beaux yeux vert sombre nettement posés sur son interlocutrice.

—Songe à toi, petite cousine, ajouta Gabrielle, et fais servir ta maman, vous êtes chez vous ici, je ne m'occupe pas de vous. Rends-moi le service de songer à nos invités.

Jacqueline, une coupe de chaque main, en tendait une au prince de la Tour d'Anjou, qui la prenait, s'inclinant un peu; elle présenta l'autre à René Vilchamp, placé auprès; et, comme le jeune homme acceptait, elle ajouta, méchante, du ton d'un commis de magasin faisant l'article :

—Et avec ça, monsieur ?

—Un sandwich, mademoiselle, fit René, audacieusement, entrant dans le rôle avec un sourire.

Juste à ce moment, le duc de Baugé arrivait de la pelouse; il avait voulu voir tous les vainqueurs de la journée; il vint saluer Gabrielle :

—Quelle belle journée, comtesse, pas un accident ! Ces Angevins sont admirables de souplesse et d'entrain; les courses, chez nous, ne manquent jamais d'être un véritable plaisir.

—Que je dois à tous mes amis, mais vous avez bien chaud, duc; allez donc voir au buffet ce qui pourrait vous plaire.

—Merci, j'accepte.

Il sourit à sa mère, assise près de la comtesse Chevallereau, et vint prendre le cornet acoustique de son père, en bon fils, ne voulant pas que l'infirmes fût isolé. Juste à ce moment, il remarqua René Vilchamp, silencieux, toujours debout à la même place, et il s'écria, les mains tendues :

—Toi ! oh ! par exemple, si je m'attendais à te trouver là, mon vieux ! D'où sors-tu ? On s'est perdu, depuis Saint-Cyr.

—Et on se retrouve. J'en suis bien content, moi aussi. Où es-tu nommé ?

—A Versailles. Et toi ? Tu as lâché l'épée ?

—Pour prendre l'aiguillon. Je suis fermier.

—Il faut que je te présente à ma mère. Il y a longtemps qu'elle souhaite connaître mon meilleur ami de l'École.

Les deux jeunes gens firent quelques pas. Le lieutenant avait passé son bras sous celui de René. Il expliquait à sa mère l'heureuse rencontre; celle-ci tendait sa main au jeune homme qui, s'inclinant avec une parfaite aisance de mondain, y posait ses lèvres. Puis, ce fut le tour du prince. Le duc prit le cornet :

—Mon père, je vous amène mon ami, René Vilchamp.

—Ah ! monsieur, fit le prince, je suis heureux de serrer la main d'un aussi brave officier.

—Je ne suis pas officier, prince, j'ai renoncé à cette carrière en quittant l'École. Mais, je vois qu'Amaury m'a fait près de vous une réputation basée sur son amitié.

—Sur votre courage, monsieur ; lors de l'accident d'automobile qui faillit coûter la vie à mon fils, vous l'avez sauvé.

Gabrielle s'était avancée, heureuse du hasard qui mettait en relief son cousin. Elle voulut savoir. Alors le prince conta: "L'auto avait donné contre un arbre dans une pente et s'était retournée; Amaury, la jambe brisée, restait incapable de marcher. M. Vilchamp avait le bras cassé, il n'hésita pas une minute cependant, chargea comme il put son camarade sur son dos, et fit ainsi trois kilomètres, sous un soleil de plomb, avant de rencontrer une auberge.

—Digne pendant de l'aveugle et du paralytique! s'écria Jacqueline, qui avait entendu.

Puis, elle retourna au buffet, agacée, et se vengea sur Marie que, par malchance, elle dut croiser:

—Courez donc, mademoiselle, c'est le jour des couronnes; après votre jugement, on glorifie votre frère!

Beaucoup d'invités voulaient partir. Les landaus, les autos, les victorias évoluaient en demi-tours gracieux au bas du perron, pour prendre des flots d'invités, mais Albert de Lignerel vint protester:

—Ah! mais non, on ne part pas encore! la jeunesse va faire un tour de valse. Gabrielle, voulez-vous venir au piano?

Ces mots avaient arrêté l'élan de fuite. La comtesse, assise devant le superbe instrument à queue dont elle jouait en virtuose, plaquait de grands accords, larges, pour attirer l'attention. Elle appela son oncle Vilchamp:

—Tu devrais m'accompagner, mon oncle, tu joues divinement du violon. Nous composerions un petit orchestre avec la flûte d'Albert.

—Si tu le désires, bien volontiers. Seulement, as-tu un violon?

—Excellent.

Georges Vilchamp avait pris le violon et l'accordait sur le "la" que donnait Gabrielle; il dit:

—Tu as raison, c'est un parfait chanteur.

"Qu'est-ce que nous attaquons?"

—La vieille "Valse des Roses", elle est toujours jolie.

Des couples se formèrent rapidement, entraînés par la délicieuse musique, jouée sur d'exquis instruments par de vrais artistes. Jacqueline, assise, s'éventait négligemment, l'œil rivé, anxieux, sur le duc de Baugé, avec l'espoir d'une invitation; mais le jeune homme, qui ne lâchait pas son ami René, l'entraînait vers Marie.

—Présentez-moi, dit-il, que j'implore cette valse.

—Oh! dit la fillette, effarée, je suis à peine danserr.

—Et moi pas beaucoup, riposta Amoury, nous apprendrons ensemble, la musique aidant.

Il offrit son bras, puis il enlaça la petite, légère et souple, et l'enleva lestement.

Amoury de Baugé et Marie Vilchamp avaient fui le salon pour gagner le hall, et ils essayaient là, tous deux, dans l'espace libre, un pas de quatre. Ils riaient de leurs bévues, contents de se trouver d'égale force. C'était un couple charmant. Lui, aussi blond qu'un vrai Gaulois, avec une moustache fine, aux pointes rousses, elle, avec ses magnifiques cheveux bruns et ses yeux sombres ombrés de grands ciels recourbés. Sa robe tombant jusqu'à la cheville montrait ses petits pieds cambrés, adroits et agiles, et, de temps à autre, il la reprenait contre lui pour un tour plus rapide, d'un geste caressant.

Mais l'orchestre se tut, les trompes de chasse donnaient le bonsoir au

loin, vers l'entrée de l'avenue; la nuit tombait doucement, jetant du bleu sur les cîmes.

—Il faudrait vraiment partir, conseilla Mme Vilchamp.

—Non, tante, reste à dîner, insista Gabrielle.

—Un autre jour, mignonne, il y a déjà trop longtemps que nous sommes dehors. Viens bientôt nous voir à Ter-rami.

—J'espère bien, madame, disait la princesse de la Tour d'Anjou, en s'avançant vers la mère de René, que vous me ferez le plaisir de venir nous voir à la Tour d'Anjou, on nous trouve tous les mardis.

—Merci, princesse, je m'en souviendrai.

—Et il y a chez la princesse une ferme modèle; ce sera tout à fait captivant pour vous, ajouta Jacqueline, mauvaise.

—Quant à moi, René, j'irai te surprendre, fit Amaury; vous permettez, madame?

Gabrielle, heureuse, embrassa sa tante et sa cousine; elle leur avait procuré une bonne après-midi.

V

Le lendemain de ce jour, René Vilchamp, levé dès cinq heures du matin, déjeunait en hâte et partait à la vigne où vingt vigneronns devaient commencer la vendange. Son père viendrait plus tard, avec Marie, et ils aideraient à couper le raisin tout en surveillant les vendangeurs. Auguste et sa mère ne pouvaient quitter la ferme, à cause des animaux à soigner; à part eux et la servante, tous les habitants de Ter-rami avaient été appelés à donner leur aide à la vigne.

C'était presque une fête, la cueillette des grappes lourdes, mûres et sucrées.

A midi, tout le monde dînait ensemble, dehors. A l'ombre du cellier, on dressait une table immense, où s'étalait une oie rôtie, un énorme gigot de mouton, des saladiers emplis de chicorée jaune, accompagnée de pommes de terre bouillies, coupées en tranches, préalablement arrosées de vin blanc, avant l'adjonction de l'huile et du vinaigre; ensuite, une pyramide de pêches, cueillies au milieu des vignes, et du café, achevaient le repas.

Expansifs, animés d'une pointe de gaieté due au vin qu'on ne leur marchandait pas, les vendangeurs riaient bruyamment. Georges Vilchamp, son fils et sa fille, au milieu d'eux, leur parlaient familièrement, très aimés de ce bon peuple angevin, alerte, intelligent et fier.

Comme René se levait pour retourner à son pressoir qui s'égoûtait doucement dans la cuve, il fut grandement surpris de voir sauter lestement, par-dessus la haie taillée qui séparait l'enclos de la route, le cheval du due de Baugé portant son maître.

—Tu viens m'aider? fit-il souriant.

—Je suis un incapable... tu peux me donner cinq minutes de tes précieuses heures?

—Et plus, si toutefois tu veux venir au pressoir; tout en serrant "la vis", nous causerons.

—Nous serons seuls?

—Absolument. Vois, les travailleurs sont partis au loin, à travers les ceps. Nul ne t'a vu entrer. Quel mystère as-tu à me conter?

—Oh! bien peu de chose. Seulement, hier, j'avais l'esprit préoccupé

de vous... de ton adorable petite soeur...

—Oui, une enfant, une petite fille de quinze ans, plus jeune que son âge même, par le caractère.

—Ravissante et si pure, elle repose, elle sanctifie...

René haussa les épaules:—Qu'as-tu à me dire?

—Ceci, d'abord, et je te prie de ne pas sourire.

—Range-toi un peu, tu vas être éclaboussé par le jus de la vigne.

—Nous allons avoir une jolie battue en forêt de Longnée; il y a des renards qui troublent les basses-cours des fermes; aux environs, il y a même quelques sangliers. Mon père organise la chasse pour jeudi; j'espère que tu suivras à cheval, avec moi.

—Jeudi? non. Je n'ai pas le temps sur la semaine de m'amuser.

—Tu exagères. Tu essaies de t'assimiler au journalier qui gagne son pain à la sueur de son front.

—C'est ce que je fais, ce que tous nous faisons chez moi.

—Pourquoi es-tu de mauvaise humeur?

—Je suis seulement rationnel. Il ne faut pas que toi, duc de Baugé, appelé à tenir la tête de la société, tu t'assimiles de trop près à des cultivateurs comme nous.

Amaury éclata de rire:

—Que penses-tu donc? Je crains, en vérité, que tu ne me prêtes une bien vilaine âme!

—Ça, non. Je te juge loyal, mais tu as vingt-trois ans, tu es désœuvré, et tu trouves amusant d'étudier un genre de vie nouveau. Nous, après ton passage, resterons ici, comme avant; ce n'est pas la peine de venir semer des fleurs sur notre seuil pour qu'elles se fanent.

—Ecoute, René, tu as des mots cruels que je ne mérite pas. Au revoir!

Il partit, un peu froissé; il descendit la pente de la vigne, suivi de son cheval docile qu'il tenait mollement par la bride; il salua de loin Georges Vilchamp qui, armé de son sécateur, lui adressait un bonjour souriant.

À la sortie de la vigne, il remonta à cheval, mécontent. Ce garçon, qu'il honorait de toute son amitié, qu'il traitait en égal, manquait vraiment de reconnaissance; il osait lui parler rudement. Ce devait être la faute des "temps"; le peuple se croit tout permis, il n'y a plus de hiérarchie.

Il sauta à terre, fit tenir sa bête par un cantonnier qui se trouvait sur la route, et ouvrit la barrière du parc de Terrami.

Justement, Marie Vilchamp venait, en sens inverse, un paquet de lettres à la main.

Il s'effaça pour la laisser passer, la saluant, très grave, sans mot dire; mais la fillette leva sur lui ses beaux yeux sombres, surprise de cette attitude trop correcte:

—Bonjour, fit-elle, nous sommes tous à la vigne, voulez-vous que je vous montre le chemin? j'y retourne.

—J'en arrive, mademoiselle. Je venais...

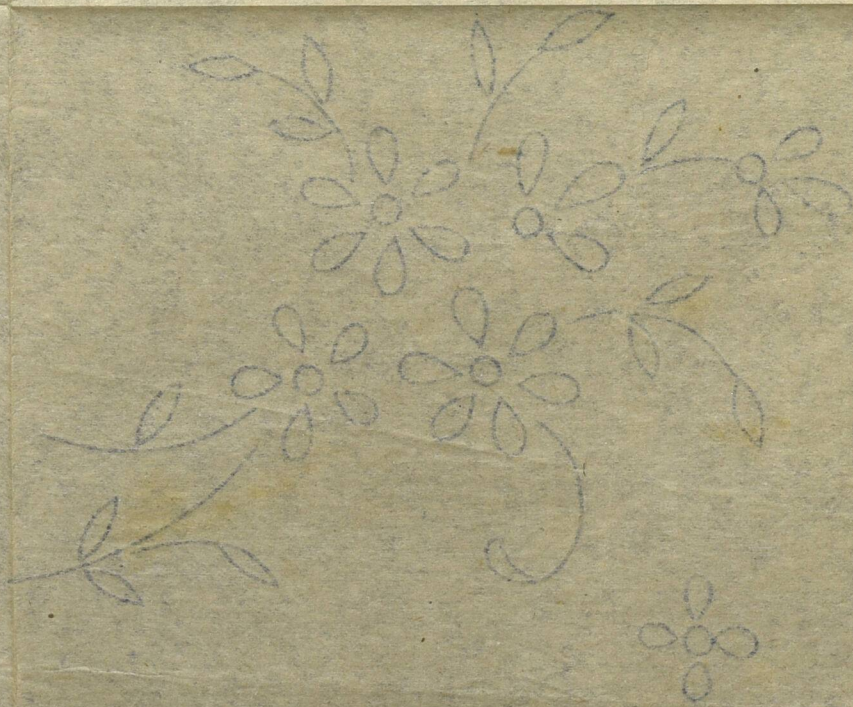
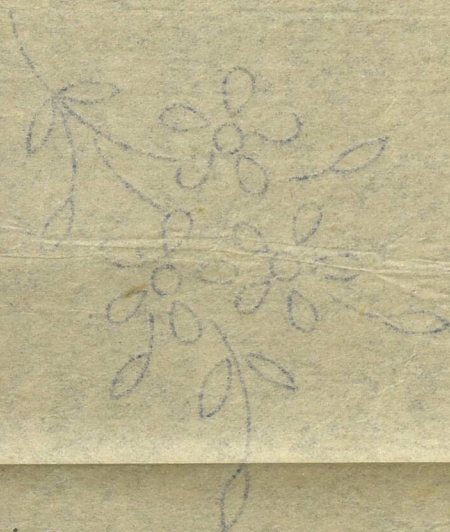
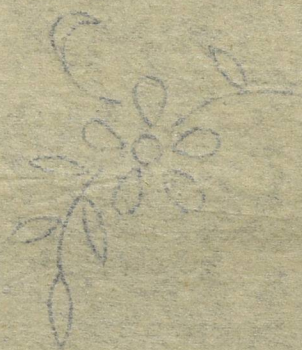
—Quoi? Maman n'est pas à la maison, elle a dû sortir un moment. Un fermier s'est coupé avec une faux, paraît-il, et mère lui a porté une compresse d'hamamelis pour arrêter le sang, resserrer les veines, c'est ce qui agit le plus vite et le mieux.

—Je n'en doute nullement, répondit le jeune homme, sans savoir ce qu'il disait, occupé de l'idée qui l'avait amené et content de se trouver avec cette jolie et bienfaisante créature qui

TRIAL
TRANSFER



TRIAL
TRANSFER



épandait autour d'elle une atmosphère de paix.

Elle reprit :

—J'étais venue ici voir si le facteur était passé, et je porte les lettres à papa. Il y en a une de mon oncle Adrien il arrive; allez-vous rentrer par Lignerel?

—Si vous le souhaitez. Voulez-vous me charger d'une commission?

—Il faudrait dire à Gabrielle que nous avons obtenu que son père descendit chez nous, mais qu'elle vienne dîner ici demain, pour l'arrivée.

—J'irai, mademoiselle, je voudrais trouver chaque jour le moyen de vous être utile.

—Merci. Je suis obligée de retourner à la vigne, moi; voulez-vous vous reposer ici, au lieu de rester debout contre cette barrière?

—Vous avez raison; aujourd'hui, je suis très distrait; excusez-moi, je vais m'asseoir un instant sous votre tilleul.

—Comme il vous plaira. Au revoir! Elle allait fuir. Il lui tendit la main.

—Je vous en prie, faites-moi aussi une commission?

—Oh! de bon coeur.

—Dites à René qu'il est injuste, et...

— Vous vous êtes querellés tous deux? pourtant, il vous aime bien.

—Il vous l'a dit?

—Souvent.

—Sous quelle forme?

—Si je vous le dis, ce sera peut-être froissant.

—Ah! par exemple! reprit Amaury, intéressé; dites tout de même: de vous je puis tout entendre.

—Alors, s'il se trompe, vous rectifierez: "Amaury a de sa race la noblesse de coeur et de pensée, il n'a pas la morgue bête des parvenus qui croient s'élever par l'insolence, mais il a une nature faible, il dépense sans

compter et finira par être obligé d'épouser une marchande de porcs de Chicago... comme tant de ses pareils".

Le jeune duc éclata de rire à cette boutade.

—Et pensez-vous de même, mademoiselle Marie?

—Non, je ne le pense pas, moi; vous épouserez Jacqueline de Lignerel.

—Dieu m'en garde! Maintenant, croyez-moi, René me juge trop bien et trop mal. Peut-être n'épouserai-je personne, mais, je vous jure, par exemple, qu'aucun calcul n'entrera dans mon choix, ni d'argent, ni de naissance; j'aimerai qui m'aimera. Est-ce qu'il vous semble impossible que je puisse rencontrer une jeune fille qui m'aimera?...

—Non. René dit que le Créateur a jeté dans l'univers les âmes par couples.

—Seulement, il faut qu'elle se joignent.

—Au revoir, n'oubliez pas d'entrer à Lignerel!

Il la regarda partir, vive, leste; elle lui avait parlé franchement, sans l'ombre d'embarras, elle n'avait pas rougi, elle était restée calme, tranquille, naturelle.

—Oh! se dit le jeune homme, qu'il y a loin de cette âme candide à celle, compliquée et houleuse, d'une Jacqueline de Lignerel!

VI

Après le départ d'Amaury de Baugé, René avait pensé, tout en retaillant sa vendange, à ce que lui avait dit son ancien camarade. Il l'avait traité un peu durement, il avait cédé à un sentiment complexe, à base d'orgueil, et

il se le reprochait, car, en définitive, son ami lui montrait une parfaite amitié.

Il avait entraîné sa famille sur cette voie, oubliant les quelques échelons qui les séparaient, échelons diminués, il est vrai, chaque jour, par l'allure rapidement accentuée de l'égalité sociale, à laquelle, d'ailleurs, se prête, avec une si parfaite bonne grâce, la vraie noblesse.

Il se décida, par suite, à se rendre à cette chasse; là, il verrait encore tout le pays, s'amuserait des poses diverses de ceux qui essaient de s'étayer sur l'insolence pour mieux soutenir le blason trop neuf, mal équilibré dans l'ambiance. Il retrouverait Jacqueline de Lignerel, dont la mentalité l'intéressait. Il devinait là une souffrance intime, rendue plus aiguë par la manière d'être supportée. L'âme trop peu élevée n'avait pas assez de force pour planer seule par-dessus toutes les misères d'une situation fautive; sans doute, un peu d'appui lui prêterait un essor... Comme toutes les choses rebelles et de difficile attaque, cette créature hérissée attirait la rêverie du travailleur dont les bras seuls s'actionnaient.

Quand vint le matin de la chasse, René fut debout dès l'aube. Zéphir, bien en forme, soigneusement présenté par Auguste, faisait honneur au cavalier parfait qu'était son jeune maître. Marie, de la fenêtre, regardait partir le grand frère; il la salua du geste et du sourire, et l'enfant rentra pour tenir l'aiguille jusqu'au déjeuner. On venait d'achever la grande lessive d'avant l'hiver, et beaucoup de linge demandait examen.

En passant devant Lignerel, René inspecta l'avenue; des traces fraîches

de roues indiquaient le récent passage d'une voiture: il comprit que ses parents étaient en avant, et, d'un claquement de langue, il pressa sa bête.

Gabrielle conduisait elle-même son dog-cart, avec son groom Nicolas, — enfin stylé et qui avait suivi son maître en Anjou, — assis derrière elle. Le comte de Lignerel, un peu fatigué, n'avait pu venir. Le galop de Zéphir la fit se retourner, tirer sur les guides.

—Approche et marche de conserve, dit-elle à son cousin. Pourquoi seul?

—Qui voulais-tu que j'amène?

—Marie. Elle monte à cheval comme une écuyère. Il y aura beaucoup de femmes à suivre la chasse: ma belle-soeur Jacqueline, qui est toujours à la Tour d'Anjou, Clotilde, son amie.

—Eh bien! et toi?

—Moi, non. Je suivrai ainsi. J'ai le projet de décider la princesse à m'accompagner. Le prince sera à cheval. Je regrette ma petite cousine, elle se serait amusée.

—C'est justement pour cela que je n'ai pas voulu lui transmettre l'invitation. Comprends-moi: où est la place d'une fermière?

Gabrielle haussa les épaules.— Je ne crois pas que l'enfant puisse rester fermière. Elle est délicieuse. Je ne la vois pas épousant un vacher!

René secoua sa tête brune.

—Je veux qu'elle soit heureuse. Je songe à elle nuit et jour, et je vais te confier, entre nous, sur cette route, un rêve fou. Marie, si elle était riche, épouserait qui elle voudrait.

—Et même sans cela.

—Non, car elle serait inférieure. Et je ne veux pas d'humiliation pour les miens

—Une jeune femme ne peut avoir d'humiliation en acceptant de son mari la richesse.

—Nous sommes en retard. J'entends sonner l'hallali sur pied. On peut prendre ce chemin de traverse.

—Toi, oui, avec Zéphir. Au bout, tu trouveras le bois; moi, je file par la route jusqu'au château. Nous recauserons de cela.

Le soleil, déjà haut, filtrait entre les nuages; le temps était très doux, pas un souffle de vent; les feuilles rouillées, rougies, les haies couvertes de prunelles bleues, offraient une variété de tons atténués, fondus, en parfait accord avec la couleur estompée des pâles rayons d'une matinée d'automne; c'était une atmosphère calmante. L'âme du jeune homme éprouvait une béatitude. Il achevait, en lui-même, le songe ébauché avec sa cousine pour l'avenir de sa chère petite soeur, celui de tous les siens, dont il se sentait le protecteur.

Il entra sous bois, la chasse courait au loin; mais, entre les branches, il aperçut une fuite de cavaliers; il n'avait pas grand désir de les joindre, trouvant bonne sa paisible rêverie. Aussi, laissa-t-il Zéphir marcher au pas sur la mousse des sentiers, caressé par les branches flexibles qu'ouvrait son passage.

Soudain, il entendit un: "Ah! mon chapeau!" suivi d'une singulière agitation, et il vit Jacqueline de Lignerel, dont le voile s'était entortillé au lon d'une énorme ronce, formant berceau. Elle luttait, d'une main, avec son cheval, dont elle tirait la bride avec force pour l'empêcher d'avancer, mais l'animal, excité par la vue de ses congénères, voulait trotter, et il entraîna sa cavalière, dont le couvre-chef resta aux branches.

En deux bonds de Zéphir, René eut rejoint la jeune fille et saisit la bride de sa bête pour l'immobiliser.

Jacqueline était furieuse: non seulement son "lampion" était demeuré aux branches, mais l'épingle qui le retenait, arrachée violemment, avait gardé les crépons et frisettes d'adjonction factice à la coiffure de la chasseresse.

René, peu généreux envers une personne aussi acerbe, se mit à rire, tandis que des larmes de rage et aussi de souffrance venaient aux yeux de la jeune fille. Il dit, bénévole:

—Le mieux serait de descendre; je vais aller reprendre là-haut ce qui vous manque; vous pourrez vous rajuster.

—C'est cela, dites des méchancetés. Je défie bien n'importe qui de s'arranger à la mode actuelle sans postiches.

—J'en connais, moi, assez bien douées par la nature, pour se passer de fausses parures... Et vous-même, mademoiselle, le pourriez fort bien, avec les belles nattes que j'aperçois.

Elle haussa les épaules, furieuse, tandis qu'il retirait du hallier le chapeau, le voile en lambeaux et les malencontreux frisons. Il les lui tendit:

—Pas même un ruisseau pour vous servir de miroir! gémit-il ironiquement. En vérité, je ne puis vous offrir que mes yeux...

—Allez-vous-en! cria-t-elle, au comble de l'impatience, tout en se laissant glisser à terre.

—Dans un moment, quand je vous aurai remise en selle. Tenez, je ne vous regarde pas, je tourne le dos, usez du cabinet de toilette offert par la nature. Et puis, un paysan, cela ne compte pas...

—Evidemment ! fit-elle, insolente, nous ne sommes pas du même monde. Tenez donc mon cheval, il va partir. Je vous donnerai un pourboire tout à l'heure. Combien vous faut-il ?

—Pauvre petite ! fit-il doucement, je pourrais vous répondre par une autre insolence, en ce chemin désert, où nous sommes bien seuls ; mais je sais faire la part de l'heure et de la situation, la vie vous est pénible, vous essayez de grandir votre personnalité du seul bien qu'elle possède : la naissance ; et vous jetez, sans discernement, cette poudre aux moineaux.

—Taisez-vous !

—Non. Vous êtes bien obligée de m'écouter, puisque vous ne pouvez partir ainsi. Ce que je vous dis — quand vous le méditez — portera fruit. Votre cœur aigri ignore la paix, parce qu'il faut du bonheur pour cueillir la bonté quand on ne possède pas une âme d'élite. Etes-vous prête ?

—Oui.

Très rouge, elle ne trouvait plus une réplique. Elle mit son pied dans les deux mains jointes que lui présentait le jeune homme. Il l'enleva aisément, la mit d'aplomb, et, comme dans un geste menaçant, elle levait sa cravache, il lui saisit le poignet et, en riant, l'effleura de ses lèvres. Lui-même remonta sur Zéphir et tourna en sens inverse pour retrouver, par un détour, la chasse au rendez-vous.

VII

Adrien Vilchamp se plaisait infiniment à Terrami. C'est à peine s'il allait à Lignerel ; en revanche, Gabrielle venait dîner tous les jours, souvent seule, son mari étant, par cette saison d'automne, presque constamment en déplacement de chasse.

Alors, en famille, peu occupés maintenant, car on venait de terminer les semailles, tous les Vilchamp émettaient leurs projets, rarement dérangés par des visiteurs. Amaury de Bauge était retourné au régiment ; son père et sa mère venaient de partir pour la Côte d'Azur, très en avance, mais la princesse avait horreur des brumes d'automne qui l'enrhumaient ; déjà, Clotilde avait adressé à Marie une grande caisse d'oranges et de citrons, et la fillette, très adroite, brodait le soir une écharpe en dentelle d'Irlande pour l'envoyer, à l'occasion de Noël, à sa charmante amie.

René passait des heures dans une sorte de cabinet de travail qu'il s'était installé, tout en haut de la maison, auprès du pigeonnier. Il avait mis là des instruments étranges, de grosses pierres d'aimant, des piles électriques, des appareils photographiques, des ampoules de Crooks, des fils, des métaux, des lentilles, des ballons à expériences, et, des fois, dans la nuit, on voyait courir sur la campagne endormie des grands rayons blancs.

—Tu fabriques de l'or, des philtres d'amour, de l'élixir de vie, disait en riant son oncle, comme un alchimiste ?

—Certainement, mon oncle, je pourrais fabriquer ces trois choses : les deux premières, au moins. Car ce n'est qu'un amalgame à lier. Quant à la troisième, l'élixir de vie pour prolonger l'existence et la rendre solide, c'est encore facile, il n'y a que l'immortalité dont le secret soit divin. Mais ce qui m'occupe, c'est autre chose. Il me faudrait aller rechercher, au fond de l'Alaska, la formule laissée par mon grand-père Bouvreuil.

—Chimère ! mon pauvre René, sanctionna son père.

—Chimère, peut-être! mais la chimère met des ailes à la réalité. Que vous importe que je caresse une chimère? Et qu'est-ce que je vous demande, en somme: trois mois de liberté? Laissez-moi aller, je serai de retour pour les grands travaux d'été.

—Certes, René, je voudrais te faire plaisir, reprit l'oncle, et je te donnerais de bon coeur les quelques billets de mille nécessaires à ton entreprise, mais je crains les dangers. Qu'en dit ta mère?

—Je dis, fit Mme Vilchamp, qui connaissait bien son fils, que le danger le plus grand est peut-être de contrarier une vocation.

—Tu penses cela, mère?

—Moi aussi, dit Marie, je pense que la pire souffrance est une prison morale.

—Tiens! fit Gabrielle, quelle drôle de phrase émanant de la pensée de l'enfant.

—L'enfant! Je viens d'avoir seize ans!

—Tu pourrais partir tranquille, René, ajouta Auguste. Moi, j'é saurais tenir ta place ici. J'ai la force de travailler pour deux à une saison où la besogne est insignifiante.

René s'était levé, une émotion intense brillait dans son regard.

—Vous tous me comprenez, tous, vous êtes dignes de cette grande entreprise que je veux tenter et qui, si elle triomphe, comme j'en ai la conviction, sera l'apothéose de notre famille.

—Voyons, voyons, dit l'oncle Adrien, ne serait-ce pas utile d'aller chercher un seau d'eau pour jeter sur ce beau feu?

—Non, mon oncle, je suis très calme, je réfléchis très sérieusement. Depuis de longues années, je mûris

cette idée, semée dans ma pensée d'enfant par le grand-père Bouvreuil. Tu sais que papa a conservé toutes les lettres de mon grand-père?...

—Du père de ta mère? oui, il en a un tas, bien inutiles, je crois. Le pauvre homme était un utopiste, et il n'en a récolté ni gloire, ni fortune; mais la mort au fond des déserts glacés...

—C'est vrai. Mais il a cependant conté une chose passionnante que... je voudrais aller vérifier.

—Allons, allons, il faut remiser la "folle du logis", tu peux tenir de ce vieil écervelé quelque chimère néfaste, déracine ça, René, c'est folie!

—Peut-être, mon oncle, mais écoutez-moi quand même.

—C'est toujours mauvais de s'attacher à l'impossible, il passionne d'autant plus qu'on le ressasse en soi-même.

—Non, mettez que je vous dise un conte bleu.

—Puisque tu le veux. Va, et tourne au plus court.

—Grand-père Bouvreuil, qui croyait aux mines d'or, n'avait pas craint de partir pour les pays perdus qui avoisinent Port-Clarens. Il avait été débarquer à Nome, où un groupe de prospecteurs l'embauchèrent. Il passa quatre mois campé sur la mer de Behring, solidifiée par le froid, dans une cabine en troncs d'arbres. Quand vint l'été, il s'engagea plus loin, piocha, travailla, trouva de riches filons.

—Il n'en revint pas plus riche pour ça.

—Evidemment, pour exploiter des mines, là-bas, il faut d'abord construire des routes; mais ce n'est pas l'or qui m'occupe, mon oncle: ce que grand-père Bouvreuil trouva me semble autrement prodigieux.

—Quoi donc? je n'entendis jamais parler que des filons.

—C'est qu'il ne contait pas une chose tellement bizarre qu'elle le faisait taxer de fou.

—Parbleu!

—Moi, je l'écoutais passionnément et je crois bien être le seul à l'avoir compris...

L'oncle haussa les épaules, mais le jeune homme, bravement, continua:

—Grand-père avait laissé partir les prospecteurs. Seul, il avait résolu d'hiverner en ce pays perdu. En conséquence, il se construisit une solide cabine adossée à une roche, l'emplit de provisions, jeta sur le toit une réserve de perdrix blanches et de poissons glacés, et résolut d'attendre l'époque où la mer libre lui permettrait de traverser le détroit, ce qui serait une considérable avance.

—Et les ours blancs?

—Il n'en voyait pas. Il avait trois heures de jour, il étudiait, songeait, préparait ses repas et ceux de ses chiens, et admirait les nuits merveilleuses, splendidement éclairées d'aurores boréales, sous l'oeil divin.

—Nuits plus belles que le jour ! chantonna l'oncle.

—Une fois, il s'éveilla vers minuit, et vit, à travers le mince voile de mica réservé entre les peaux de rennes clouées sur châssis qui formaient sa fenêtre, une telle beauté au dehors que, malgré ses quarante degrés de froid, il n'hésita pas à s'envelopper dans ses fourrures et à sortir, son appareil photographique en main.

—Oh! oh! la photographie à minuit, par quarante degrés de froid ! Un romancier, le vieux grand-père!

—Mais non, mon oncle, la science a fait en cela, comme en tant de choses, d'immenses progrès ; on peut

photographier des étoiles, maintenant.

—Va donc: un ours passa, une étoile tomba, la lune...

—Non, ne ris pas, c'est tout ce qu'il y a de plus sérieux, le ciel de ces contrées est exceptionnel, l'atmosphère est tellement pure que la lune, justement, n'a pas l'air d'un pain à cacheter, comme nous la voyons, mais on a l'impression de son épaisseur, les étoiles sont des soleils.

—Nous le savions avant ton récit.

—Alors, grand-père, saisi d'admiration, restait muet devant les ondes de toutes couleurs, radiant sans discontinuer de la terre au ciel: c'étaient des mauves, des pourpres, des ors, des azurs.

—Toute la gamme du prisme, en un mot.

—Et un silence tellement solennel planait sur le monde que grand-père tremblait d'émotion.

—Mauvaise condition pour prendre un cliché.

—Oh! le cliché! Grand-père voulut tendre son appareil, mais quelle ne fut pas sa stupeur: une poussière tomba à ses pieds, et il lui resta aux mains le cuir et le verre qui formaient la petite machine dont le métal avait disparu.

—Eh bien?...

—Eh bien! grand-père a cherché à expliquer la cause de ce phénomène... Il a découvert qu'il était dû à l'action désamitatrice des rayons Z!...

S'il arrivait à produire ces courants, cette découverte pouvait, du coup, être un grand bienfait pour l'humanité.

Plus de guerres meurtrières, plus d'hommes tués, blessés ; mais une guerre digne de la science moderne, à coups de rayons; les armes détruites,

réduites en poudre, grâce au rayon projeté dans l'atmosphère, véhicule des ondes vibratoires, désorganisatrices des métaux!...

Mon grand-père a trouvé la formule, mais cette formule est restée dans la grotte où il a vécu, où s'était produite, par suite de radiations inexplicables, la combinaison dissolvante...

—Ton grand-père était fou!...

—Folie, génie, cela confine! Il a trouvé "l'idée", je l'exploiterai, ainsi que toujours, c'est le "second" qui récolte.

—Hé! va donc! conclut l'oncle Adrien, va... et reviens, avec l'aide de Dieu!

Dès lors, le voyage du jeune homme pour les terres glacées du pôle fut décidé.

VIII

René Vilchamp, vêtu d'une peau de renne, la tête couverte jusqu'aux yeux d'un bonnet de fourrure, les pieds enfouis dans de hautes bottes en cuir de phoque, était assis devant le fourneau d'une hutte en troncs d'arbres. Une dizaine de chiens, couchés près du feu, dormaient ou rêvaient, le museau sur leurs pattes; la porte de la cabine était soigneusement close, un silence profond régnait au désert de neige houleux, sans une atténuation de teinte dans la symphonie blanche.

Depuis presque un mois, le jeune homme vivait là, seul; ses compagnons avaient regagné Nome; les claims des entours restaient abandonnés; fouiller le sol aurifère était impraticable avant les souffles liquéfiant du printemps. Mais René ne cherchait pas à fouiller le sol; ce qu'il voulait était autrement difficile que de trouver une mine souterraine.

Il tira sa montre, elle marquait trois heures de l'après-midi, mais la nuit était venue.

Il se leva, prit sur le poêle une lourde marmite emplie de riz, il y adjoignit du poisson coupé en tranches, ouvrit la porte et disposa sur le sol durci autant de tas du mélange qu'il y avait de chiens. Ensuite, il songea à lui. Une galette cuisait au four, il la retira, prit une boîte de lait conservé, l'étendit d'un peu de glace fondue, y versa une infusion de thé, adjoignit une cuillerée de jus d'érable, pour sucrer le liquide, et y trempant sa galette, se mit à manger.

Le repas achevé, René éteignit sa lampe, car il fallait économiser l'huile, il rentra ses chiens, poussa sa porte, s'étendit sur ses fourrures et s'endormit.

La vie en ce pays ne pouvait être réglée comme dans le nôtre, à part les trois heures superbes où brillaient les aurores boréales. C'était le moment choisi par le jeune homme pour ses expériences et ses recherches. Il avait fixé en terre des pieux marquant les orientations polaires et, sur la neige fine et ténue, il faisait, à l'aide d'un tube, des expériences photographiques sur les ondes sonores. Il obtenait des formes de pensées, de fougères, de poires, de coquilles, selon la note haute ou basse, brève ou soutenue, il photographiait des vibrations insensibles de l'éther, il enregistrait des ondes colorées invisibles à l'oeil nu, il découvrait avec son télescope dans cet air d'une pureté absolue des myriades de petites planètes courant entre Mars et la Terre. Pas un instant, il ne s'ennuyait, trouvant l'insaisissable science infinie, non insondable; mais où donc résidait la formule du rayon chimique désagrégateur; de ce rayon féérique

qui pouvait désaimanter, détruire la cohésion des molécules, involuer l'aspect des choses, refaire "atomes séparés" l'agglomération des atomes.

Un matin, un peu de neige plus molle fléchit sous son bâton, il devina au-dessous une excavation, avec ses mains il agrandit la fente, une anfractuosité du rocher se montra, il s'y glissa, armé de son falot.

La caverne spacieuse contenait quelques meubles grossiers. Un tas de bois et d'herbes sèches, au fond d'une cheminée naturelle, s'alignait. René y mit le feu et ce fut infiniment bienfaisant, tout fut éclairé, assaini, égayé. Un monticule de boîtes de conserves était dressé sur la table, la plupart très lourdes, était pleines; un cruchon de "vieux marc de Bordeaux" demi-plein, s'offrit très réconfortant, parfait encore; le jeune homme regarda, non sans émotion, la petite image de France collée sur le grès, cela représentait un beau château entouré d'arbres. Ah! comme la bonne "eau-de-vie réchauffait le coeur du pionnier condamné à l'eau de neige, au thé fade, depuis de longs jours. Vrai, le grand-père avait eu l'intuition de la venue de son petit-fils, il lui avait laissé tout ce qu'il pouvait de mieux.

Une boîte longue, soigneusement ficelée, attira son attention, il brûla la corde, l'ouvrit; une liasse de papiers gisait au fond, à la place des sardines disparues. Une joie immense inonda le coeur du pionnier, là était sûrement le secret, la formule mystérieuse...

Avec une gravité émue, René dépliait les feuilles, c'étaient d'abord les lettres de sa mère, puis de lui, de sa soeur, le grand-père exilé gardait tous ses souvenirs, des larmes gagnaient les yeux du chercheur: "Pauvre grand-

père, je voudrais qu'il me vit, que son âme soit là près de la mienne! O mon Dieu!"

Puis venaient des notes sur les filons d'or, des dessins et... enfin, une page couverte de signes algébriques, des figures angulaires, des formules physiques: "Voilà, s'écria René tout haut, dans une joie délirante, voilà le secret des rayons Z!"

Il resta de longues heures à déchiffrer le mystère, à le traduire, à le copier, il ne songeait plus à déjeuner, mais ses chiens y songeaient, ils commençaient à japper, à retourner entre leurs pattes les boîtes de conserves.

—Ah! oui, leur dit René, oui, mes amis, nous allons les défoncer les boîtes, leur conservation est parfaite, régalaons-nous, il tordit les couvercles, sa force était décuplée, des viandes au parfum alléchant faisaient dresser les oreilles de ses compagnons, il les servit largement, dégusta lui-même une grande tranche de langue de boeuf, puis, abandonnant le reste, il s'enfuit.

En quelques heures, ses préparatifs de départ furent accomplis; ses instruments, ses notes empaquetés et son traîneau attelé; puis ce fut la course fantastique d'un homme qui emportait, pressée sur son coeur, la plus grande découverte du monde

XI

René n'ayant pour guide que sa boussole et l'instinct de ses chiens, arriva à un centre habité, après trois semaines de courses, sans autres arrêts que celui obligé par le repos des coursiers.

A Nome, il eut quelques journaux de France et des lettres, ceci le rappela au réel. La famille vivait bien isolée à Terrami. Tant que les chasses

avaient duré, les Ligenrel étaient restés à la campagne, voisinant, ainsi que l'actuelle mode le veut, à l'exemple des Anglais qui passent la plus grande partie de l'hiver dans les châteaux. Puis, vers la fin de janvier, Gabrielle et son mari avaient été s'installer chez M. Adrien Vilchamp et ils avaient obtenu, à grande peine, d'avoir Marie huit jours avec eux à Paris.

Très sages, le père et la mère de la fillette ne voulaient pas lui redonner les goûts de la capitale, ni le regret des distractions du monde, aussi sa cousine dut-elle promettre de ne pas la mener au théâtre, ni rendre aucune visite; en revanche, elle était autorisée à lui faire donner quelques bonnes leçons de musique et à la conduire à un cours de coupe, où elle développerait son talent et son goût. Marie écrivait de Paris à son frère :

“Cher grand, où donc es-tu? Je ne m'inquiète pas, car je le sentirais si tu souffrais, je te devine, au contraire, triomphant, et je t'aperçois en rêve dans des apothéoses d'aurores boréales; tu grandis, tu t'élèves, tu deviens le génie de ton siècle!

“Je suis à Paris, chez tonton Adrien, pour une semaine, ce n'est pas assez pour que je m'y plaise, j'y travaille, je suis allée avec Gabrielle à un cours d'hygiène à la “Croix-Rouge” et j'ai retenu des choses infiniment utiles sur les bandages appropriés aux régions et les pansements de Lister. En sortant de cette maison qui est située au faubourg Saint-Honoré, nous avons passé devant l'hôtel de la Tour d'Anjou, juste le duc de Beaugé en sortait. Il était en uniforme de chasseurs, je ne l'avais jamais vu ainsi, quel joli garçon! Il est venu à nous, très vite, a expliqué que ses parents étant à la Côte d'Azur, il était seul et venait peu

à Paris, occupé de son service très intéressant, mais ennuyé de n'avoir pas de famille, isolé quand même... du coeur. Il a parlé de toi avec une vraie amitié, il ne te savait pas si loin, il nous a demandé à nous accompagner à la maison pour voir tes lettres et les photographies que tu nous a envoyées. Obligeante, Gabrielle, l'a pris en voiture avec nous, pour aller goûter dans un de ces five o'clock thé où on fait de la musique et où d'élégantes petites tables réunissent des amis. Le duc nous nommait quantité de personnalités mondaines qu'il saluait de loin et qui nous regardaient avec stupéfaction, se demandant sans doute quelle sorte de robinsonne je pouvais bien être. Après le petit lunch, ton ami s'attardait encore à causer, il avait l'air de ne pas pouvoir partir, heureux de n'être plus seul, alors Gabrielle l'a prié de venir dîner, ce qu'il a accepté tout de suite avec une joie visible. Après, il a voulu absolument nous mener à l'Opéra, dans la loge de sa mère. Gabrielle hésitait à me laisser l'accompagner, à cause de la défense de maman, mais le duc a prétendu que ce serait une leçon de musique.

“Oh! comme c'était beau, amusant, captivant; aux entr'actes, nous mangions des fruits glacés, après ton ami a encore voulu nous entraîner au Café de la Paix pour y prendre du chocolat. Gabrielle cédait à regret, mais il avait tant de force de persuasion. Une fois installés au cabaret, le chocolat s'est transformé en perdreau froid, salade russe, champagne, glace, etc...” J'étais un peu ahurie, mais riais de tout mon coeur, il a tant d'esprit, ton camarade! Il a dit qu'il reviendrait dimanche et j'ai demandé à tonton Adrien de le garder encore à dîner. Il a l'air de tant t'aimer que je l'aime,

moi, de tout mon cœur. Nous avons encore trouvé hier le moyen de nous rejoindre; ton ami nous a entraînés au Bois de Boulogne, il a prétendu que je ne devais pas oublier tout à fait la vie de Paris et que cela faisait partie de mon instruction.

“A bientôt, mon frère chéri, nous sommes avec toi. là-bas, de toutes nos pensées!

“Marie.”

René après cette lecture, resta sérieux; il lisait clairement entre les lignes. Evidemment “l'Amour souffle où il veut”, sans souci des possibilités. Est-ce que sa chère petite soeur allait souffrir maintenant? Elle avait l'âge des enthousiasmes, et l'objet de son premier éveil du cœur représentait bien l'idéal créé pour entraîner une âme de jeune fille sur la pente naturelle et fatale qui est le but de la vie. Mais lui, Amaury, fils du prince de la Tour d'Anjou, un des plus beaux noms de France, on ne manquerait pas de crier à la mésalliance dans son entourage s'il suivait le penchant de son âme. Et, cependant, Marie ne valait-elle pas une de ces riches Américaines, plus ou moins douées physiquement et moralement, qui arrivent d'outre-Océan pour orner un instant leur front d'une couronne à fleurons, et la laisser choir ensuite dans le scandale du divorce ou même pis? Seulement, Marie n'était pas riche; son charme et sa vertu n'avaient pas le poids des milliards dans le plateau de la balance, en face du titre et des ancêtres.

Mais, au résumé, qui sait si Marie ne serait pas riche? Cette découverte extraordinaire que tenait son frère n'allait-elle pas mettre en vedette, et peut-être au pinacle, le nom des Vil-

champ?... Amaury était de son siècle, il marchait avec l'évolution sociale. L'emploi crée la noblesse; à présent, dans les salons les plus aristocratiques de Paris, on coudoie un roturier fils de ses oeuvres.

La noblesse ne recule plus devant l'art de s'enrichir par ses propres moyens. Certains cabinets financiers sont tenus par des gentilshommes; certaines industries nouvelles ont pour directeurs des fils de croisés, ils adoptent bravement l'initiative de gain personnel, prouvant en cela plus de courage et de jugement, que ceux obstinés à la vieille routine créée par l'idée fautive d'une déchéance dans le travail.

X

En abordant en France, René n'eut qu'une idée: aller d'abord embrasser les siens, partir ensuite à Paris d'où l'oncle Adrien lui tendait les bras. Il aurait besoin de se créer des relations d'aller faire des expériences probantes, des conférences, des démonstrations, ensuite d'utiliser pratiquement sa découverte. Auguste le poussait de tout son pouvoir, affirmant bravement qu'il ferait bien marcher la ferme seul avec les conseils de son père.

“—Va, lui disait-il, pas besoin d'être attelé à deux à la même charrue pour mieux tirer. Conquiers un autre sol, va vers la ville, laisse-moi aux champs, comme le dit notre nom, de Vilchamp. Tu es l'aîné, essaie, je t'aide de tous mes vœux.”

Et après huit jours d'effusion familiale, de récits passionnants, d'essais probants au laboratoire, le jeune homme partit.

Il alla trouver Mme Curie et refit avec elle ce qu'il avait fait seul. La

savante chimiste fut transportée de saisissement d'abord, d'admiration ensuite. Tous les professeurs de la Sorbonne voulurent voir et comprendre, puis ce fut comme une traînée de poudre, de la presse de France d'abord, ensuite de l'étranger, parla avec enthousiasme du jeune inventeur.

Il reçut des montagnes de lettres, d'offres de demandes d'achat de son brevet. En quelques semaines, René fut célèbre et... millionnaire, car il vendit ses brevets, sauf celui de France.

Les événements marchaient à pas de géant. Auguste, en lançant à travers les sillons ses grains d'avoine de printemps, se disait: "A la récolte notre vie aura changé de face". Et il n'avait pas tort, le bon Auguste, de semer avec conviction.

Le duc de Beaugé ne fut pas le dernier à venir féliciter son ami. Il accourut un jour où René, installé à demeure chez son oncle, partait pour l'observatoire de Montsouris d'où il essayait des projections.

—Viens avec moi, dit l'inventeur.

—Impossible de t'accompagner, René, à cause de mon service, mais je t'admire profondément, je t'envie...

—Toi! envier quelque chose, quelle anomalie! la nature t'a doué: la famille, la fortune, tout te sourit.

—Mais je ne dois rien à moi-même.

—Il y a une chose que tu peux devoir à toi-même, mon ami, et c'est la meilleure de toutes.

—Quoi donc?

—L'amour.

—Puis-je t'ouvrir mon coeur, René?

—Pas besoin de l'ouvrir tant pour que j'y lise.

—Tu devines, j'en suis encore plus heureux, car à l'heure où tu touches à

la célébrité, à la richesse, je souffrirais de m'expliquer.

—Non, Amaury, ce n'est pas d'aujourd'hui que je sais ta pensée et... celle d'une autre; seulement, avant ce jour, où je puis jeter dans la corbeille de ma soeur cinq ou six millions, je n'aurais jamais accepté... de lire dans ton coeur.

Amaury, pour toute réponse, tendit les deux mains à René et, dans un élan de toute son âme:

—Tu me la donnes! Aucune créature humaine ne sera plus aimée et plus heureuse, si le ciel m'aide.

—Et ta famille?

—Je connais les sentiments de ma mère, de mon père.

—Comme j'avais tout prévu, mon cher ami, je te prierai de passer ce soir chez Me Loiseau, notaire, avenue de l'Opéra. Il a palpé ce matin même les fonds reçus pour la vente de mon brevet en Australie, aux Etats-Unis et au Vénézuéla. En tout, six millions. Je les ai mis tout de suite au nom de ma soeur: Marie Vilchamp.

—Tu te dépouilles?

—Allons donc! Il me reste trois fois cela, l'Angleterre, la Belgique, l'Italie, etc., tous achètent le brevet, et ce qui est encore le plus colossal, ce sera l'exploitation que j'en ferai en France.

—Mais je donne ma démission, moi, et je deviens ton associé.

—Tais-toi, j'ai plus qu'il ne faut, ne m'accable pas.

—Au revoir, je pars à mon observatoire, j'ai le coeur léger, je connais quelqu'un qui sera si heureux, demain matin, au reçu de la lettre que je vais écrire. Et crois-le, cette joie-là n'aura d'autre source que la tendresse, sans une pointe d'orgueil.

Les deux jeunes gens échangèrent un baiser fraternel et partirent chacun dans une direction différente, avec la même pensée, le même but: écrire une lettre à la chère mignonne, là-bas, au fond des champs. Ne lui avaient-ils pas fabriqué du bonheur!

La joie des Lignerel, égalait celle de leurs parents, Gabrielle, enthousiaste, active, s'occupait de meubler l'hôtel de l'avenue du Bois de Boulogne que venait d'acheter René au nom de son père et de sa mère, afin de les y recevoir. Quant à Auguste, rien au monde n'avait pu le décider à quitter Terrami, il voulait rester là, entêté comme un paysan.

—Moi, quitter cette bonne terre qui nous a recueillis, nourris, où s'est préparé, élaboré notre bonheur, je ne suis pas assez ingrat pour cela! Nous avons dans la famille un homme illustre, moi je suis celui des seconds plans. Je resterai à faire valoir notre bien! puisque René veut absolument me doter de quelques millions, je ferai bâtir deux ailes à Terrami et prendrai deux serviteurs de plus, mais je conduirai toujours mes chevaux. Quand vous en aurez assez de la capitale, vous viendrez respirer ici l'air pur des prés et des vignes...

Lorsque l'hôtel fut bien aménagé, que Gabrielle eut retenu les serviteurs et commandé le dîner d'arrivée que présideraient chez eux M. et Mme Vilcham, entourés de leur famille, René partit pour aller les chercher. Il voulait aussi, au seuil de la voie nouvelle où il se lançait éperdument, parcourir à nouveau cette terre amie, si bonne, refuge de leur ancienne détresse.

Un après-midi, il dut se rendre à Lignerel pour accomplir une commission de Gabrielle et, au lieu de partir

à cheval, il prit sa bicyclette, afin d'être tout à fait libre.

XI

C'était le mois de mai. Les chemins, assez boueux, offraient quelque difficulté au jeune cycliste. Aussi prit-il le parti d'accoter sa machine à un chêne et de filer à pied par la traverse.

La promenade était exquise. Entre les haies blanches d'aubépines, de genêts fleuris, de roses sauvages, le jeune homme respirait de la joie; il en avait tant semé autour de lui, il avait si bien accompli son rôle d'aîné, sauvé les siens par son seul travail et son intelligence.

Il rêvait encore plus, d'autres trouvailles germaient dans son cerveau, trouvailles embryonnaires que l'avenir nous réserve de connaître, avec l'éclosion des temps nouveaux qui amènent le bouleversement du vieux monde.

Il marchait, sans bruit, sur l'herbe haute, à peine foulée, de Lignerel, puisque les maîtres étaient absents et que, seule, Mlle de Lignerel habitait le château avec une dame de compagnie, à la fois intendante et gouvernante. Soudain, parmi les verts tendres, il aperçut la note étrangère d'une jupe rouge, surmontée d'un boléro semblable s'ouvrant sur une chemisette blanche: avec, au-dessus, un chapeau tyrolien de feutre gris.

Quand au visage de la promeneuse, il ne le voyait pas, un mouchoir le dissimulait entièrement, tenu par les deux mains pressées sur les yeux.

René s'arrêta, cette silhouette rappelait Jacqueline, mais pourquoi demeurerait-elle immobile, appuyée au tronc d'un hêtre, le corps secoué de sanglots?

—Allons, pensa le jeune homme, elle va dire que j'arrive mal à propos?

Et il essaya de retourner sur ses pas, de prendre un autre chemin. Seulement, il avait compté sans l'attraction magnétique d'un regard qui attire l'autre et, comme il allait exécuter son mouvement tournant, la jeune fille se redressa. Leurs yeux se choquèrent.

— Vous, fit Jacqueline, encore ! vous m'espionnez ?

—Rien de ce qui vous intéresse ne me concerne, pourquoi vous surveillerais-je ? Non, je passais, je regrette de vous avoir troublé.

— Oh ! troublée, vous êtes audacieux.

—Pardon, je voulais dire : dérangée. Vous jouez sur les mots.

—Certes non, je ne joue sur rien. Je n'en ai guère l'air.

—En effet, vous souffrez. Voulez-vous me permettre de vous être utile.

—Une fois de plus, achevez votre pensée.

—Je n'oserais. Seulement je n'aime pas voir pleurer une femme, l'Écriture dit : "Malheur à ceux qui font pleurer les femmes".

—Ce n'est personne qui me fait pleurer.

—Et c'est tout le monde. L'ensemble des gens, des choses, de la vie mal organisée à votre point de vue, n'est-ce pas ?

—Mais je ne vous permets pas d'analyser mon âme.

—Les choses permises sont rarement les plus attrayantes, mademoiselle.

—Et vous trouvez quelque attrait à déchiffrer ma peine ?

—J'aimerais mieux la connaître... afin de l'arracher, tandis que vous

semblez la cultiver pour en goûter l'amère joie.

—Qu'en savez-vous ?

—Je le vois. Depuis une année que j'ai l'honneur de vous connaître, je vous ai vue sans cesse souffrir.

—Ah ! par exemple, votre insolence n'a pas de bornes. Où avez-vous vu que je souffre ?

—En tout. Votre caractère inégal, votre malice exercée à tout propos, les mots acerbes sortis de vos lèvres...

—Allez toujours, votre aplomb me stupéfie.

—Mais oui, j'en ai de l'aplomb et même de l'équilibre. Je continue : Les femmes qui n'ont au coeur ni jalousie, ni envie, sont douces, voyez Mlle de la Tour d'Anjou, votre amie, elle est calme et bonne.

—Parce qu'elle est heureuse. Vous croyez ?

—Sûrement. Regardez encore ma petite soeur.

—Oh ! la petite intrigante !

—Silence. Je vous permets sur moi toutes les incartades, mais sur elle, pas un mot, c'est l'enfant la plus pure qui soit, son seul mérite a fait son bonheur... que vous rêviez sans doute d'accaparer pour vous.

—Ne pourriez-vous, monsieur, me laisser tranquille, c'est-à-dire avec plus de paix dans l'âme ?

—Il faut que je vous explique une chose. Renoncez à être méchante, ouvrez votre coeur à la bonté, vous vous réjouirez du bonheur des autres et trouverez le vôtre par là-même.

—Où donc ? Je suis seule sur terre, sans appui. Je n'ai pas, comme Marie, un frère tendre et dévoué, intelligent, qui me crée un avenir. Je suis ici par charité, souvent je me sens une gêne. Et puisque vous voulez le savoir, eh

bien! voilà l'unique source de mes larmes: mon isolement sans issue.

—Vous pourriez avoir un mari, un protecteur, qui vous détournerait de ce chemin de douleur où vous allez et vous ferait marcher vers l'aube heureuse de l'amour.

Elle le regarda de ses yeux orangés, entourés au bord d'un cercle rouge, un pâle sourire entr'ouvrit ses lèvres.

—Je serais comme une autre, et plus qu'une autre, capable d'aimer, mais les maris modernes, avant tout, aiment ce que je n'ai pas.

—L'argent, c'est juste, parce qu'il faut vivre. Ce qui vous semble choquant ne l'est en rien. Un homme qui aime ne peut donner de bonheur à sa femme s'il n'est pas assez riche pour lui assurer l'aisance. Ne jetez pas la pierre à l'homme qui calcule.

—L'organisation humaine est cruelle. Il faudrait donner aux filles une bourse, non un coeur, et des écus au lieu de sentiments; vous parlez en homme qui cherche le gros sac...

—Moi! j'ai assez pour dix, vingt et plus, je pourrais nourrir un harem..., acheva-t-il en riant, mais je ne veux qu'une seule et douce créature, qui saura me comprendre et dont je serai fier de créer le bonheur si elle l'ignore.

—Vous êtes meilleur que je ne pensais, fit-elle en lui tendant la main.

—Est-ce que je la garde? répondit René avec un sourire en pressant un peu plus qu'il n'était nécessaire les doigts fluets de la jeune fille.

Jacqueline laissa tomber sa tête sur la poitrine de René. Deux larmes encore vinrent effleurer la frange dorée de ses cils.

—Pardonnez-moi, dit-elle, vous qui avez si bien deviné mon coeur!

FIN

LE BOCHE

Pendant la guerre, nos soldats qualifièrent de Boche le moderne Allemand, pillard, incendiaire et massacreur.

Pour injurieuse qu'elle fût, l'épithète établissait du moins une distinction entre les soudards de Guillaume et les poètes, artistes, savants et philosophes de la vieille Allemagne.

Cette étiquette que les Français vainqueurs étaient en train d'oublier, généreusement, dans la paix, les pan-germanistes incorrigibles la revendiquent aujourd'hui comme un titre de gloire. Ils en font le mot de ralliement de leurs rêves de revanche.

Un navire construit dans les chantiers Wilkins de Stettin, pour le compte de M. Hugo Stinnes, a été baptisé: "Le Boche" par son irréconciliable propriétaire, et c'est sous ce vocable que le vaisseau symbolique sillonne les mers du globe.

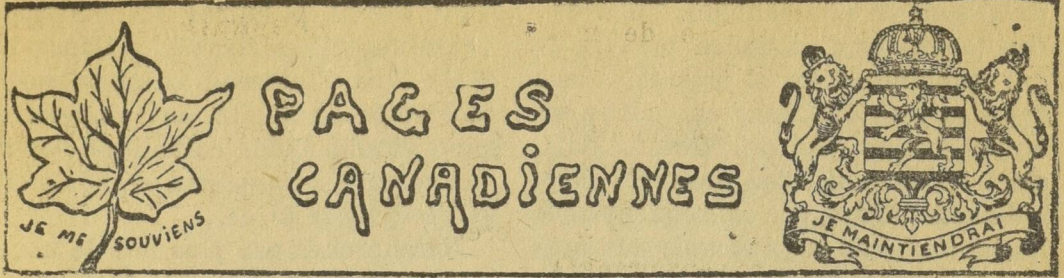
Ce mot adopté par les Allemands, vaut tout un programme.

—o—

Colle remplaçant la seccotine.—Gélatine transparente, 12 parties; acide acétique fort, 3 parties; alcool à 90°, 3 parties; alun, un petit morceau. Faire fondre la colle au bain-marie.

☆☆☆

Durcissement de la colle.—En ajoutant 1% de formol à une dissolution de colle, celle-ci devient beaucoup plus dure et résiste même à l'eau chaude.



LA NATALITE AU CANADA

La plus forte impression peut-être que M. le chanoine Coubé a emportée du Canada, c'est celle qu'il a eue de la fécondité de la race française lorsqu'elle est pénétrée de religion. Tandis que dans la vieille France, sabotée depuis près de deux cents ans par les doctrines matérialistes et athées, corrompue par une littérature trop souvent malsaine et morbide, la vie semble se retirer de nos foyers, là-bas elle déborde dans un magnifique épanouissement.

M. le Chanoine Coubé, écrit le journal "La Croix", de Paris, nous en a cité des exemples vraiment merveilleux, et qui paraîtront tout à fait invraisemblables à beaucoup de nos lecteurs, surtout dans les pays où règne "le fils unique". Le cardinal Bégin, archevêque de Québec, lui a dit que son grand-père paternel, à sa mort, comptait 324 descendants directs, enfants, petits-enfants, arrière-petits-enfants. Son coadjuteur, Mgr Roy, a encore sa vieille mère, qui a donné naissance à 20 enfants, 2 filles et 18 garçons, dont un évêque et quatre autres prêtres; les fatigues et les soucis de la maternité ne l'ont pas empêchée d'atteindre ses quatre-vingt-treize ans. M. Lavigneur, ancien maire de Montréal, encore vivant, a 24 enfants. Paris a entendu, l'année dernière, d'ex-

cellentes leçons sur le Canada données à l'Institut catholique par M. l'abbé Chartier, professeur à l'Université de Montréal; il racontait à M. Coubé qu'à sa mort sa grand-mère a laissé 258 descendants vivants.

Ces familles canadiennes nous rappellent le temps des patriarches de l'ancienne loi, où une famille devenait, au bout de quelques générations, une tribu. En 1906, la petite ville d'Embrun, dans l'Ontario, fête le cinquantième de sa fondation; 36 des premiers pionniers survivants se réunirent dans un banquet. Ils comptèrent leurs descendants encore vivants: ils étaient 1900!

Ces cas ne sont pas exceptionnels; les familles ayant une dizaine d'enfants se trouvent partout. En 1890, le gouvernement du Canada offrit une concession de 100 acres aux familles de plus de 12 enfants; 5413 familles se présentèrent. En 1904, au lieu d'une concession de terre, on offrit une prime de 50 dollars à tout foyer ayant plus de 12 enfants vivants: 12,000 l'obtinrent!

* * *

Cependant, ces familles, qui "croissent et se multiplient" avec une telle fécondité sur les bords du St-Laurent sont venues, pour la plupart, de la Normandie, où, de nos jours, la natalité est si faible que des villages entiers dis-

paraissent en une centaine d'années. Les conditions d'existence, me dirait-on, sont différentes et orientent dans des sens tout différents une même race de chaque côté de l'Océan. Mais, alors qu'on nous dise pourquoi dans le Canada même, par conséquent dans les limites d'un pays soumis aux mêmes influences matérielles et aux mêmes lois économiques, les Canadiens-français pullulent, tandis que les Anglais ne se multiplient pas. Pour implanter une population britannique dans la province de Québec, dans l'espoir qu'en s'y développant elle finirait par contrebalancer un jour la population française, l'Angleterre y désigna treize cantons où les concessions seraient réservées à des colons venant de Grande-Bretagne. Quoique n'ayant aucun droit à la terre, les Canadiens-français y vinrent aussi; ils s'y établirent exerçant d'autres métiers que celui d'agriculteur, et s'y multiplièrent si bien que les Anglais finirent par se trouver noyés dans leur nombre et émigrèrent, laissant à la population presque uniquement canadienne-française le sol qu'on avait voulu leur réserver.

Ce n'est donc pas dans la différence des conditions matérielles de la vie qu'il faut chercher les raisons qui expliquent la fécondité des uns, la stérilité des autres, c'est dans la constitution même de la famille. La famille, en Angleterre, comme dans les États-Unis, est minée par le divorce, que le protestantisme a introduit dans les pays où il domine; la famille française souffre du même mal depuis qu'un juif, Naquet, a fait voter à une majorité anticléricale cette loi néfaste du divorce—une de ces lois "laïques" dont les députés catholiques de l'intergroupe, MM. Tinquy de Pouët, Cha-

brun, Dureil et autres se déclarent "résolument partisans". Dans les États-Unis, l'interconfessionnalisme; en France, la laïcité ont singulièrement affaibli l'idée catholique, tandis que parmi les Canadiens-français elle garde toute sa force.

Ne cherchez pas plus loin la cause essentielle de la fécondité du foyer au Canada et de sa stérilité ailleurs. La question de la natalité est avant tout une question d'ordre moral, et nous savons, nous, que la morale n'est vraiment efficace surtout au point de vue social que lorsqu'elle est religieuse, lorsqu'elle est la parole même de Dieu révélée aux coeurs purs par l'Évangile et l'Église.

—o—

NOS GASPILLAGES NATIONAUX

Pertes irréparables de ressources créées

Le plus inexcusable gaspillage du Canada, qui détruit du même coup non seulement nos ressources naturelles, mais le produit de l'effort intellectuel et physique de l'homme, a pour cause le feu.

Lorsqu'on saura que l'on peut attribuer au moins 90 pour cent du total de cette perte à la négligence, tout Canadien qui a le moindre amour de son pays, devrait rougir à la pensée que la nation reste indifférente devant un tel état de choses.

Au cours des dix dernières années, 1911-1920, les pertes causées par le feu, en destruction de propriétés bâties seulement, se sont élevées à en-

viron \$230,000,000, répartis comme suit:

1911.	\$21,459,575
1912.	21,083,819
1913.	23,305,408
1914.	21,583,118
1915.	19,022,332
1916.	20,487,509
1917.	20,086,085
1918.	31,815,844
1919.	23,207,647
1920.	27,800,000

La valeur susmentionnée a été détruite et cela sans compensation aucune. Pour se garantir contre le feu, la population a versé en primes aux compagnies d'assurance environ \$311,500,000, dont celles-ci ont remboursé aux assurés environ \$161,400,000.

Pendant l'année 1920, les pertes sur biens par le Canada en propriétés bâties détruites par le feu se sont élevées à \$27,800,000; à ce chiffre il faut ajouter \$26,000,000 en primes d'assurance en plus du montant remboursé aux détenteurs de polices.

Mais ce n'est pas tout. L'intérêt et les dépenses d'entretien de services d'eau pour protection contre l'incendie représente une dépense annuelle de \$6,200,000; le service de protection par les pompiers, y compris le capital engagé en équipement, entretien, etc., réclame encore \$7,640,000 par année.

La protection contre le feu par des particuliers, nouvelle forme d'assurance contre les pertes causées par cet élément, exige encore une dépense annuelle de \$6,350,000, payée en grande partie par les maisons d'affaires.

Vu cette dépense totale de \$73,990,000 en protection contre le feu,

l'apathie du peuple à l'égard des mesures préventives est absolument incompréhensible. Si l'on porte la population à 8,000,000, nous voyons que le Canada paie une taxe de \$9.25 par tête, ou une moyenne de \$46.50 par famille. Cette taxe est perçue sous diverses formes: elle est imposée sur les vivres, l'habillement, les amusements, etc. Mais quelle que soit la méthode de paiement, il faut l'acquitter.

L'année dernière, Ontario a dépensé \$6,664,989 en construction de chemins publics. Le monde s'y est intéressé et le travail mérite appréciation. Mais, l'an dernier, les 9,221 feux qui ont éclaté dans Ontario, ont causé une perte de \$10,883,000, et cependant la population de la province n'y a porté que peu d'attention.

Au cours d'une récente élection municipale dans une grande ville d'Ontario, une des principales questions discutées, fut l'addition d'un certain nombre de pompiers au service de l'incendie, mais nulle proposition ne fut présentée en vue d'un effort collectif pour prévenir les incendies.

Ce qu'il y a de plus regrettable, c'est le nombre de pertes de vies humaines en ces feux. Pendant cette période de dix années sus-mentionnées, plus de 2,500 personnes ont été victimes de cet élément destructeur. L'année dernière, 224 personnes ont été brûlées, et dire que rien ne semble être fait pour améliorer une telle situation!

Le seul moyen de réveiller l'apathie du public, en ce qui regarde les pertes causées par le feu, serait de rendre les sinistrés responsables et de mettre rigoureusement en vigueur les lois protectrices.

MONTCALM

Le souvenir de Montcalm n'est rappelé, à part le monument qui lui est consacré en commun avec Wolfe, que par une plaque en marbre, qui se trouve dans la chapelle des Ursulines, et qui est due à lord Aylmer, ancien gouverneur. Elle porte cette inscription:

Honneur
à
MONTCALM !

Le Destin, en lui dérobant
La victoire,
L'a récompensé par
Une mort glorieuse !

— o —

LE PREMIER FERMIER DU CANADA

Louis Hébert fut le premier fermier du Canada.

C'était un ancien pharmacien de Paris qui, avec sa femme et ses enfants, vint s'établir sur une terre à Québec, en 1617, qu'il se mit à cultiver.

Aujourd'hui la cathédrale de Québec, le Séminaire et une partie de la ville haute, recouvrent cette terre disparue et jadis cultivée par ce bon français.

Il n'avait pour tout outil qu'une simple bêche avec laquelle il défricha la terre à la sueur de son front. Il planta des pommiers et des rosiers, ensemença ses terres et bientôt il eut la douce consolation de voir surgir et flotter au vent du blé, des fleurs et des fruits dont il avait apporté les semences du pays natal.

VERNIS A L'ETHER SULFURIQUE

Nous extrayons cette formule de l'ouvrage de M. Tingry, qui donne ce vernis comme propre à réparer les accidents qui arrivent fréquemment aux émaux sur bijoux, en servant de glace aux vernis colorés qu'on emploie pour rétablir les parties éclatées et l'ensemble de la peinture. Prenez:

Copal ambré 75 grains
Ether sulfurique pur 30 grains

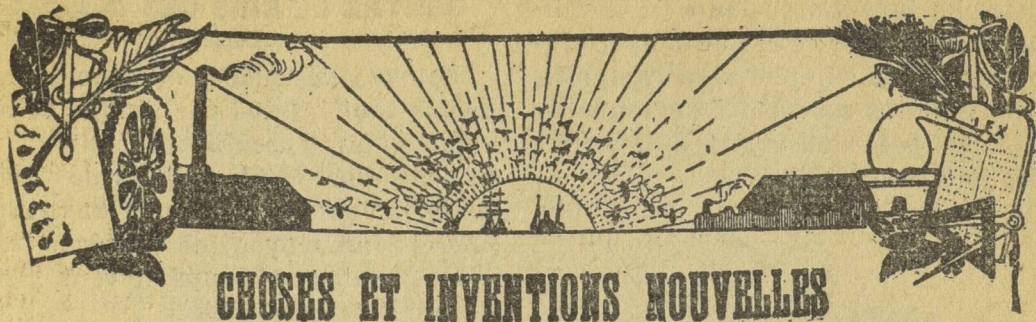
Introduisez le copal en poudre fine, par petites parties, dans un flacon qui contient de l'éther; bouchez le flacon au liège, agitez le mélange pendant une demi-heure, laissez-le au repos jusqu'au lendemain; si, en secouant alors le flacon les parois intérieures se couvrent de petites ondes, ou si la liqueur n'est pas très claire, la solution n'est pas complète et, pour l'achever, il faut y ajouter 30 grains d'éther, agiter, puis après le laisser en repos. Le vernis ainsi préparé est d'une légère couleur citrine; il est tellement siccatif qu'il bouillonne sous le pinceau par l'effet de la trop rapide évaporation de l'éther. On parvient cependant à retarder cette évaporation en passant sur la pièce à venir une couche légère.

— o —

EXPLICATION

On s'étonnait un jour dans une compagnie qu'un monsieur eût la barbe complètement blanche et les cheveux tout noirs, et l'on croyait ce cas très rare.

"Il y a lieu de croire, dit un penseur profond, que monsieur fatigue beaucoup plus de la mâchoire que du cerveau."



CHOSSES ET INVENTIONS NOUVELLES

UN NOUVEL OUTIL POUR PERCER LE FER ET L'ACIER

L'explosion de la poudre employée comme force pour enfoncer les rivets sans qu'il soit besoin de percer des trous ni de river les extrémités.

Après plusieurs années de recherches, M. Robert Temple, l'inventeur du foret pour percer la pierre, vient d'inventer un nouvel outil qui peut percer le fer et l'acier par sa propre force, et qui est appelé à opérer une véritable révolution dans l'industrie métallurgique. Cet outil ressemble à un marteau pneumatique. Il y a plusieurs années que l'inventeur a conçu l'idée de rendre plus rapides les travaux qui demandent une très grande force, et il a réussi à créer cet outil qui fonctionne au moyen d'explosifs.

Ce nouvel outil qui peut être manœuvré par un seul homme, est capable d'enfoncer instantanément des chevilles d'acier dans des plaques d'acier. La force consiste en une petite charge de poudre noire dont l'explosion est suffisante pour faire tout le travail. L'opération se fait presque sans bruit, et, chose plus importante, l'explosion ne produit aucun recul de l'outil.

Le principe de la vitesse qui est appliqué à cet outil est si merveilleux, que l'on peut enfoncer une cheville

d'acier de un huitième de pouce à un angle de dix degrés, dans une tôle d'acier. La cheville ainsi placée est très solide et ne peut plus s'enlever.

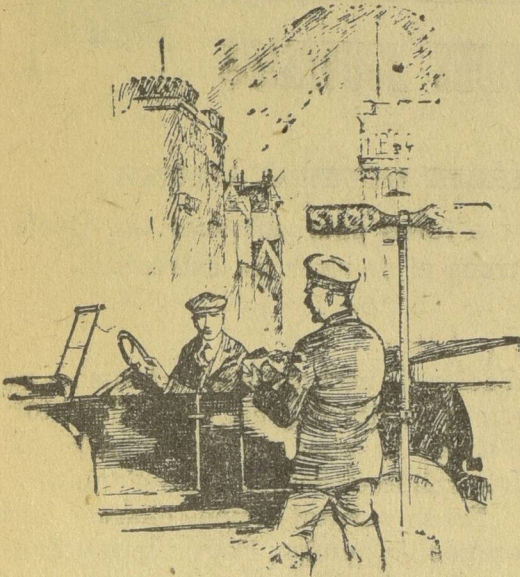
En se servant d'une charge plus grande de poudre, l'outil peut enfoncer des chevilles d'acier plus grosses dans des plaques d'acier très épaisses. Un ouvrier habitué à cet outil peut planter cent chevilles à l'heure, et peut par conséquent facilement réparer une avarie sur les flancs d'un bateau en peu de temps.

Cet outil et plusieurs autres, dus au même inventeur, et basés sur le même principe, la force explosive de la poudre, rendront de très grands services, et feront baisser considérablement le coût de toutes sortes de constructions métalliques.

UN CRAYON LUMINEUX

Tout le monde connaît les cadrans lumineux qui permettent de dire l'heure dans l'obscurité. Voici une

nouvelle invention, due à M. Ferdinand Stridinger; c'est un crayon lumineux dont l'emploi sera très utile dans certains cas où une personne, se trouvant dans l'obscurité, désire prendre une note.



Un des nombreux usages du crayon lumineux.

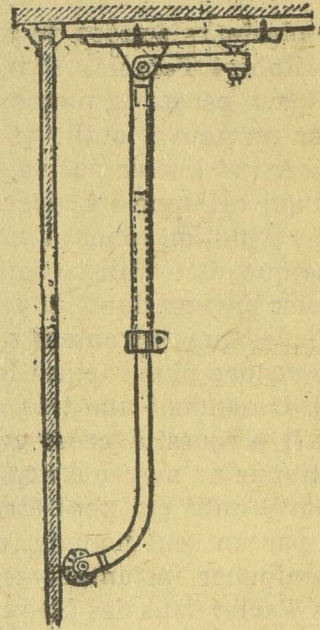
N'importe quel crayon peut servir en l'adaptant à un porte-crayon qui comporte le petit appareil électrique. Ce porte-crayon est de forme cylindrique dans laquelle on fixe le crayon au moyen d'un anneau. A l'extrémité du porte-crayon se trouve une toute petite lampe électrique, munie d'un réflecteur destiné à renvoyer la lumière sur le papier. La douille de la lampe est réunie par des fils électriques très fins, à une petite batterie que l'on porte dans une des poches de sa veste.

Comme pour toutes les autres lumières électriques, on n'a qu'à tourner un commutateur et la lampe fonctionnant, l'on peut écrire à la lueur de sa lumière sur une feuille de papier ou sur un carnet que l'on désire noter.

CONTRE LE BRIS DES GLACES

Souvent des glaces de grands magasins sont brisées par l'orage et les compagnies d'assurances contre les bris de glace sont obligées de payer de forts dommages. L'on a longtemps cherché un moyen de protéger ces glaces contre ces coups de vent, mais on n'y a jamais réussi.

Depuis quelque temps cependant on voit installé dans quelques-uns des grands établissements de New-York, de Chicago et autres villes importantes d'Amérique un petit appareil appelé "protecteur de glaces".



L'inventeur de cet appareil, dont on peut voir la forme dans la vignette ci-contre, est un citoyen de New-York, M. Frederic Seymour Giles.

L'appareil, quoique très simple, est paraît-il, très efficace. Il consiste en un bras métallique extensible suspendu après une console vissée dans le plafond, au sommet de la glace, et

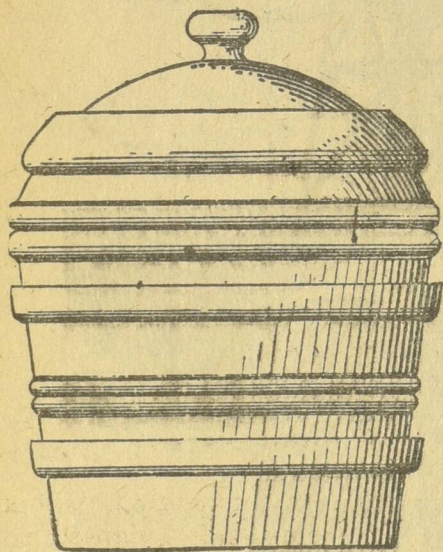
courbé à son extrémité inférieure qui supporte une petite roulette entourée de caoutchouc ; cette roulette porte contre la glace.

Cet appareil tient peu de place, coûte peu cher, et se change facilement de place pour faciliter le nettoyage des glaces. La pression exercée par la roulette de caoutchouc contre la glace donne à celle-ci un appui suffisant pour contrebalancer la pression trop forte exercée par le vent lorsqu'elle devient trop forte.

— o —

UNE GLACIERE SANS GLACE

Quiconque a voyagé dans les mers tropicales sait de quoi il s'agit. C'est la glacière en usage dans les latitudes chaudes. Il consiste en un pot de terre divisé en sections reliées entre el-



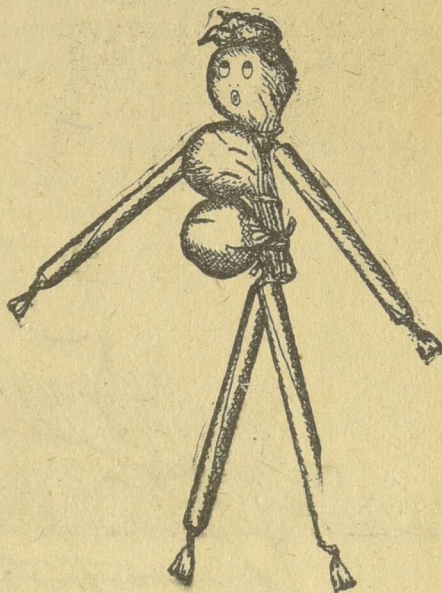
les et protégés par des fils de fer, le tout bien recouvert. Ces diverses sections sont plongées dans l'eau jusqu'à ce qu'elles en soient saturées. Ensuite elles sont rassemblées et la glacière est placée près d'une fenêtre ou à

quelqu'autre endroit exposé à un courant d'air, de façon à faciliter l'évaporation. Plus l'évaporation est rapide et plus sera frais l'intérieur de cette combinaison. Les murs extérieurs de la glacière baignent dans un baquet d'eau.

— o —

UNE POUPÉE EN SUCRE D'ORGE

Cette poupée ne peut que plaire à tous les enfants du monde entier pour deux raisons importantes. Elle constitue un jouet de premier choix et de



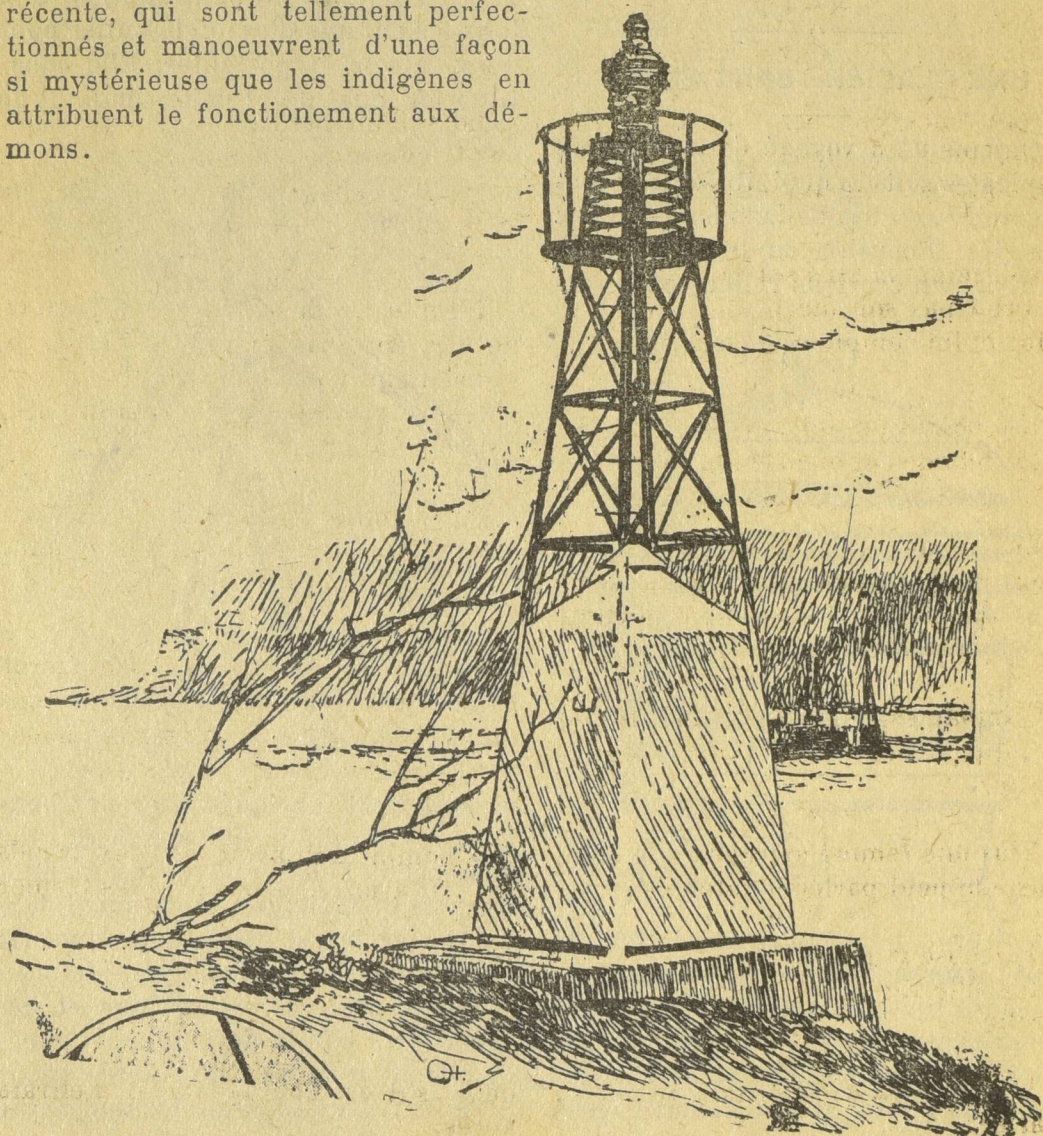
plus elle est fabriquée avec des bonbons. Les différents membres qui composent l'anatomie de ce mannequin sont enveloppés séparément dans du papier transparent, pour que les enfants choisissent la couleur de leurs bonbons préférés. Les bras et les jambes sont faits de bâtons de sucre de citron ou de menthe poivrée (peppermint). La tête peut être une crotte

de chocolat. Les extrémités des bâtons enveloppés qui forment les bras servent de mains. Des yeux, des oreilles, le nez et la bouche sont dessinés sur le papier du sucre solidifié ou du chocolat représentant la tête.

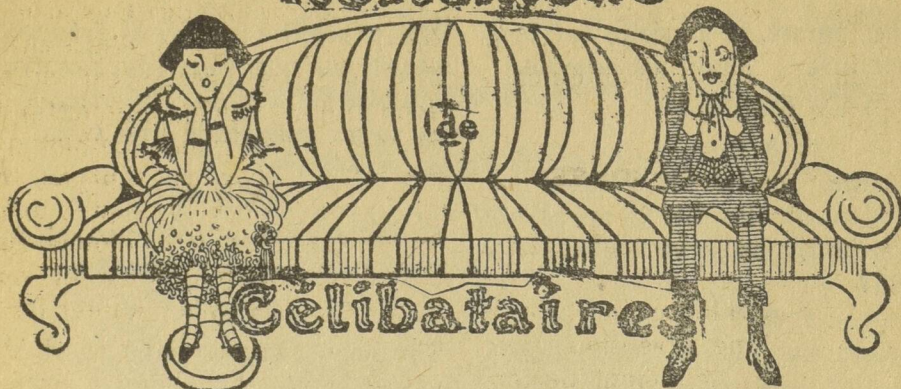
PHARES AUTOMATIQUES

Le gouvernement américain utilise aux Philippines pour les besoins des mariniens et navigateurs des phares automatiques, d'une invention toute récente, qui sont tellement perfectionnés et manoeuvrent d'une façon si mystérieuse que les indigènes en attribuent le fonctionnement aux démons.

Ce nouveau type de phare est muni d'une cloche en acier déposée sur le sable, aux fondations. Quand le sable est pompé du dehors, elle s'enfonce. Une chambre creuse est enfermée dans la maçonnerie, qui contient des réservoirs d'acétylène. La lumière que projette ce phare est d'un rayon extraordinairement puissant ; dans les temps brumeux, une cloche énorme sonne continûment, jour et nuit, à coups réguliers, pour guider les navires.



Réflexions



FEMMES

HOMMES

Une jeune fille peut faire plus de conquêtes avec une robe courte qu'avec un gros rouleau d'argent.

* * *

La femme la plus sotte est celle qui ne croit pas son mari, même lorsque celui-ci lui compte une blague.

* * *

Les poètes de tout temps ont chanté les blondes et épousé les brunes.

* * *

Les jeunes filles choisissent toujours leurs danseurs avec soin, mais elles épouseront le premier homme qui se présentera.

* * *

L'amour est une disposition à dire de jolies choses; le mariage à les regretter.

* * *

Plus une femme marche lentement, plus elle peut parler longtemps.

* * *

La chose la plus naturelle pour une jeune fille est de ne pas paraître naturelle.

* * *

Il n'est jamais trop tard pour se marier.

Lorsqu'un célibataire compte des petits mensonges à une jeune fille, il considère très déplacé de la part de la jeune fille de ne pas le croire.

* * *

L'Enfer est la sensation qu'une jeune fille éprouve lorsque le chaperon, s'absentant pour cinq minutes, vous n'avez pas profité de ces cinq minutes pour l'embrasser.

* * *

Un homme de 35 ans doit épouser une jeune fille de 25 ans; un homme de 40 doit en prendre une de 20, etc

* * *

Il faut une femme très intelligente pour comprendre ce que nous voulons dire lorsque nous ne savons pas nous-même ce que nous voulons dire.

* * *

L'homme doit avoir les yeux grands ouverts avant le mariage et les fermer après.

* * *

L'amour effraie toujours un célibataire. S'il est timide, il l'effraie avant; s'il est lâche, il l'effraie pendant; s'il est courageux, il l'effraie après.

FEMMES

Pour une femme, le mariage est la grande aventure ; pour un homme, c'est l'adieu aux aventures.

* * *

Souvent une chatte dit : Miaou, miaou, et souvent elle dit: je me demande pourquoi vous ne vous êtes jamais marié?

* * *

Il n'y a aucun plaisir pour une femme de dire un secret à une autre femme lorsqu'elle sait que celle-ci le gardera pour elle.

* * *

La surdité chez les femmes est souvent causé par l'abus de l'entendement.

* * *

Une femme est toujours satisfaite de sa nouvelle robe lorsqu'elle apprend que sa meilleure amie ne l'aime pas.

* * *

Une femme peut aiguiser un crayon aussi rapidement qu'un homme peut enfler une aiguille.

* * *

Le bal commencera lorsque quelqu'un voudra reformer les femmes au lieu des hommes.

* * *

Les femmes aiment mieux qu'on médise de leur vertu que de leur esprit ou de leur beauté.

HOMMES

La jeune fille que vous fréquentez n'attend pas que vous soyez convaincu qu'elle vous aime, elle attend que vous soyez convaincu que vous l'aimez.

* * *

La femme est un livre ouvert, mais seul l'homme sage y sait lire.

* * *

Tomber en amour dans un clair de lune ressemble beaucoup à prendre de la soie dans un magasin à la lumière du gaz. Lorsque vous voyez le résultat à la lumière du jour, vous voulez l'échanger.

* * *

Il est très facile de plaire à une femme; on a qu'à lui donner tout ce qu'elle demande.

* * *

Lorsqu'une jeune fille dit à un jeune homme qu'elle a rêvé à lui la nuit précédente, il est temps pour ce jeune homme de faire sa demande ou de prendre la fuite.

* * *

Le célibataire qui rit à trente ans, pleurera à quarante, et se mariera à soixante.

* * *

Avec la mode actuelle, il est impossible à un célibataire de marcher derrière une jupe.



Le Rat de Ville et le Rat des Champs

Fantaisie sur une fable de LaFontaine

—Me suivrais-tu, là-bas, à la ville?

—Mais, tu sais bien que oui, mon grand chéri; c'est mon plus beau rêve.

—Partons, alors, mignonne; un dernier baiser et puis, fais tes malles.

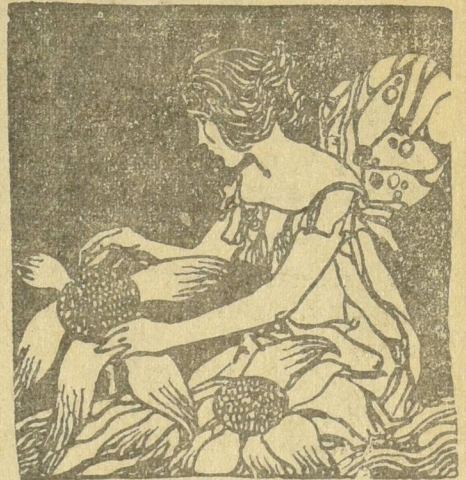
Le jeune, beau et frais commis de banque emmena ainsi à Montréal, à la "grande ville", la jolie petite paysanne, la délicieuse et boulotte "habitante", qui avait appris au couvent, dans ce mauvais contact des enfants pauvres et des enfants riches, à rêver d'une vie de splendeur.

Pour elle, Montréal était une Terre Promise. Elle voyait la cité comme jadis (pour employer une comparaison pédante) les grossiers Croisés virent se dresser devant leurs yeux éblouis, dans un miroitement d'or et de pierreries, la majestueuse Byzance.

Sa petite vie à la campagne lui était devenue insupportable, depuis surtout qu'un jeune citadin, employé dans une banque anglaise à la ville, lui avait dit les premiers mots d'amour, mots banaux dont se servent tous les hommes aux mêmes occasions. Comme toutes les femmes aussi, elle avait écouté avec complaisance le marivaudage du Prince Charmant qui parlait de sa beauté sévère, des succès, des triomphes qu'elle aurait à Montréal, de ses affaires brillantes. Il s'enthousiasmait tellement, en lui décrivant la vie de là-bas et ses richesses, qu'il parlait du capital de la banque comme étant le sien propre.

—Sois ma petite femme, mon trésor, mon amour en chocolat, et tu verras mes soixante-trois succursales venir vers toi, mes gérants en tête, verser dans tes mains aux doigts chargés de bagues, le contenu de mes voutés.

Blanche en perdait la tête et n'entendait pas les conseils que lui donnait son père, un brave Canadien, tête solide, excellent jugement, que la prétention de son futur gendre énervait à rendre malade.



—Chaque chose à sa place, chacun à son rang. Comme qui dirait monsieur le curé: "Chaque criature dans sa sphère". Et il a raison. Tu vas pas réfléchir, c'est bon; mais tu le regretteras plus tard, c'est moi qui te le dis.

Deux mois plus tard, Blanche était mariée et tenait un très modeste logis,



rue Chateaubriand. Dans ses quatre petites pièces aux murs tapissés d'une sombre tenture, ouvertes à la lumière par deux fenêtres ayant vue sur une cour tendue de cordes à linges et pleine à la journée d'ordures malodorantes, elle commençait à regretter la grande maison des rangs et le bon air des champs.

Comme c'était loin ! Que n'avait-elle réfléchi avant de quitter son royaume pour cet Enfer !

Son mari était un modeste commis de banque, aux appointements ridicules, hâbleur, mal éduqué et de mauvaise conduite.

Combien la ville fait-elle de victimes de ce genre ? Des centaines et des centaines par année.

* * *

Il y a un autre cas ; celui de la jeune fille de la campagne qui quitte son hameau pour partager l'existence d'un riche, à la ville.

Nous avons connu une belle enfant du nom d'Alice qui semblait née pour la vie de château. Un jour, en effeuillant les marguerites avec un riche et noble étranger, en villégiature dans son village, une promesse d'amour éternel sortit de sa bouche. Quelque temps après, le mariage fut célébré en grandes pompes et elle quitta ses vieux parents pour aller habiter une maison princière à Montréal. Elle se jeta dans le tourbillon des plaisirs, eut autour d'elle une cour assidue et enthousiaste.

Sa vogue fut même si grande que son mari s'en inquiéta un peu mais n'osa lui dire. C'est elle qui parla la

première et pour quoi dire ! O surprise !

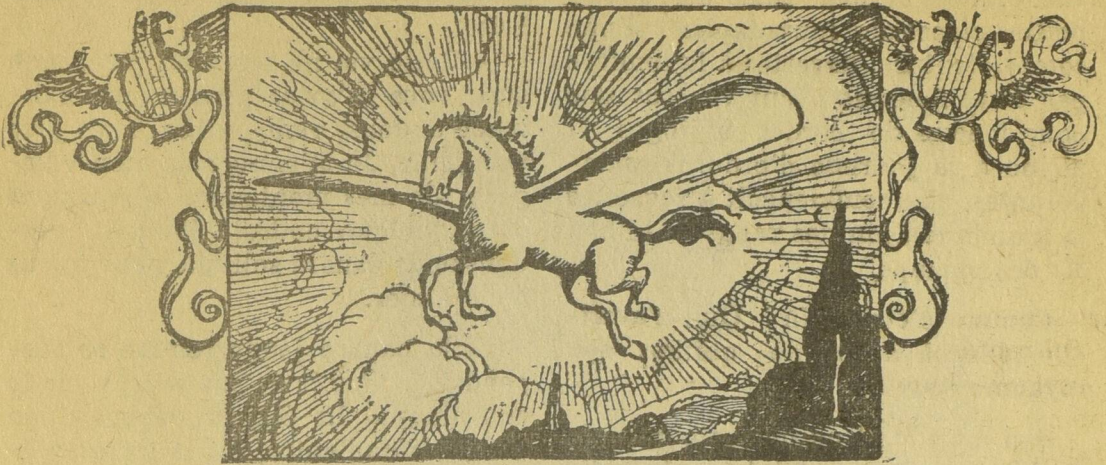
— Cette vie ne me plaît plus, mon ami ; vous m'aviez promis une existence à deux, riche, aisée, mais plus tranquille. Je m'ennuie de mon village et de mes montagnes. Retournons dans quelque endroit éloigné ; pardons-nous dans la solitude pour mieux nous aimer.

Et la pauvre jeune femme se suspendait à l'habit de son mari pour le convaincre. Ils étaient debout, l'un vis-à-vis de l'autre, sur la terrasse illuminée de lanternes chinoises de leur hôtel particulier. Le mari écouta d'une oreille étonnée la proposition inattendue de sa femme et ne comprit pas que tout ce luxe ne put la rendre parfaitement heureuse. Il ne se rendit pas compte à l'entendre que leur éducation n'ayant pas été la même, leur vie ne pouvait se poursuivre ainsi dans ce milieu mondain qu'elle ignorait complètement, la veille de son mariage.

Lui ne céda pas et lui répondit sèchement que jamais il n'abandonnerait la ville. Ce fut la rupture.

La pauvre jeune femme se retira avec une forte rente chez ses parents. La morale de ces deux histoires est que le monde est fait de contrastes qu'il ne faut pas chercher à marier ; qu'il est basé sur la diversité des caractères, des idéals, des tempéraments, des fortunes et des états sociaux. Il y a des hommes pour les villes et des hommes pour la campagne. Ce qui est vrai des hommes l'est des femmes.

Le bon LaFontaine a écrit sur ce sujet une fable qu'il est bon de relire : le rat des villes et le rat des champs. Chacun chez soi.



VERLAINE, SATYRE OLYMPIEN

Verlaine et Baudelaire sont devenus légendaires en France, comme Edgar Poe aux Etats-Unis, et dans le même ordre de poètes, quoique moindre, Emile Nelligan au Canada. Les lecteurs ordinaires, ceux qui ne se nourrissent que d'anecdotes et de biographies, voient Baudelaire dans un nuage de hachisch; Poe dans une atmosphère de gin et de brandy. Quant à Verlaine, il vole sur les ailes de la grande chimère, la verte absinthe.

L'une des perversités psycho-analytiques des médiocrités est d'exagérer les faiblesses et les vices des hommes supérieurs. L'exquise sensibilité des génies poétiques et leurs fantaisies extravagantes sont pour les bourgeois une source d'insipides bavardages. Ces gens-là lisent des tas de livres sur François Villon, Dowson, Oscar Wilde, Poe, Baudelaire et Verlaine, mais ils ne connaissent rien de leurs œuvres. La masse n'est pas friande de littérature; elle préfère les scandales. La vie d'un homme peut être plus ex-

traordinaire que son oeuvre, et les meilleures biographies ou autobiographies consistent en anecdotes, scandales et révélations de secrets intimes.

Paul Verlaine, par exemple, le Villon moderne, était un piétiste lascif. Sa poésie est alternativement religieuse, et chose abominable à dire, pornographique. Il tombait tour à tour du Ciel en Enfer et remontait de l'Enfer au Ciel. Pauvre poète, assis devant un guéridon du Café François Premier qui débitait ses plus beaux vers pour une pièce d'un franc!

Sa vie était partagée entre les cafés et les hôpitaux. Il passa les plus beaux jours de sa vie en ce dernier endroit. Vêtu d'une robe de chambre, assis dans une chambre claire et propre, fourni abondamment de papier et d'encre—un petit verre, par ci par là, en cachette du médecin, il trouvait une paix qui convenait à son génie. C'est cependant dans la prison de Mons, où il fut incarcéré pendant deux ans après avoir attenté à la vie

d'Arthur Rimbaud, qu'il fut le plus heureux. Il appelait sa prison un château et retourna plusieurs fois la visiter au cours de sa vie.

Il ne manquait pourtant pas de chance. Tout ce qu'il écrivait, tout ce qui émanait de sa plume féconde se traduisait en "copie", c'est-à-dire était reproduit quelque part, contre des sommes souvent assez rondelettes.

On représente quelquefois Verlaine comme un humoriste. C'est inconcevable ! Mais si cette anecdote est vraie, il fut en effet un satyre olympien. Quand il apprit en 1871 que



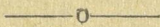
Le poète Paul Verlaine conduisant ses petits élèves, alors qu'il était professeur de français à Bournemouth, Angleterre, de 1877 à 1878.

L'armée française s'était rendue et que les Allemands marchaient sur Paris, il aurait dit simplement: "Enfin, nous allons entendre de la belle musique!"

Son affaire avec Rimbaud, son amitié, sa liaison incompréhensible avec ce poète qui fut bien certainement l'homme le plus pervers qui se puisse imaginer, occupe une partie de sa vie. Durant sa réclusion à Mons, Verlaine se convertit. Rendu à la liberté, il prit aussitôt la direction de Stuttgart dans le but de rencontrer Rimbaud et de le convertir à son tour.

Il l'entretint toute une journée. Le soir, comme ils longeaient tous deux la rivière Neckar, Rimbaud se fâcha et, Verlaine ne voulant pas se taire, lui tomba dessus à coups redoublés. On retrouva le lendemain le pauvre Lélian tout meurtri, à peine remis de la bastonnade que son ami généreux lui avait administrée.

Verlaine trouva quelques consolations dans ses dernières années où de bonnes âmes prirent soin de lui. Il eut toujours bon gîte et bonne table. A son enterrement, tout Paris était là. Peu de poètes reçurent de pareilles marques d'admiration.



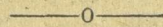
LE DOYEN DES AVIATEURS

L'aviation est une carrière ouverte aux jeunes seulement et ne peuvent être pilotes dans la cinquième arme que les jeunes gens de 18 à 25 ans. Pour une association de "jeunesses", le doyen en est plutôt âgé. En effet, le plus vieil aviateur du monde probablement, est un rentier américain du nom de Charles Dickinson qui, à l'âge de 63 ans conduit encore sa machine.

Il fait au moins une envolée par jour et prétend pouvoir se tenir au volant de son avion jusqu'à quatre-vingts ans, parce que, dit-il, "l'aviateur qui évite de faire de dangereuses et inutilises prouesses, étudie les vents, le brouillard et l'état de son mécanisme avant de prendre son vol, ne peut être victime d'aucun accident."

Le poète italien Gabriel d'Annunzio le chauffe de près, lui qui, à l'âge de 57 ans, survola Vienne pendant la guerre et alla jeter des bombes sur des navires ancrés dans l'Adriatique.

Dickinson serait le champion des aviateurs pacifistes et d'Annunzio l'as des aviateurs militaires.



LE PERROQUET PEU FAROUCHE

Les tribunaux britanniques mériteraient un Jules Moineux pour noter les cocasseries qu'on y entend. L'autre jour, à la Kingston Police Court, comparait un bateleur accusé par un policeman d'avoir effrayé, à coups de canne, un perroquet en cage, collaborateur des beaux tours et des joyeuses farces avec lesquels il gagne son pain sur la voie publique. Le bateleur va être condamné, mais il a l'idée de demander au juge la permission d'introduire l'animal à l'audience. Sitôt la porte ouverte, le perroquet que l'on apporte, de crier: "Eh bien, quoi? Eh bien quoi? Qu'est-ce qu'on me veut aujourd'hui? Qu'est-ce qu'on me veut?" Le maître prit sa canne, frappa sur la cage, et l'on dut convenir que le perroquet n'en paraissait guère effrayé. L'accusation tomba et l'inculpé s'en alla libre, avec son ami aux plumes vertes, qui criait: "Avez-vous vu ça? Avez-vous vu ça?"

A QUI RESSEMBLENT LES BÉBÉS ?

C'est la marotte de tous les parents de s'intéresser à la ressemblance de leurs nouveaux-nés, le jour même de leur arrivée dans le monde. Quand l'enfant paraît, dirons-nous comme Hugo, le cercle de la famille s'arrondit et tout le monde de se demander de qui il tient son nez, ses yeux, ses oreilles et sa bouche. Il arrive même, ces discussions prenant souvent une tournure aigre-douce, que des familles entières se brouillent sur ce sujet qui n'a pourtant rien de bien extraordinaire. La plupart du temps, les mamans, fières de leur rejeton, préviennent les amis qu'il est "toute l'image" de son père, bien qu'elles soient convaincues qu'il est plutôt "tout leur portrait", à elles. Et quoique le papa, de son côté, fasse de pareilles concessions, il n'a pas moins la certitude que Joseph tient bien plus de lui que de sa mère. Nous sommes ainsi faits. En général, la famille de la mère ne pense pas que l'enfant ressemble ni à son père ni à sa mère, mais plutôt au grand-père ou à la grand-mère ou à l'oncle Arthur ou à la tante Zéphora. Dans la famille du papa, même tableau.

Ainsi, quand l'enfant a fait le tour de la parenté, il ressemble à une douzaine de personnes au moins. Dans toutes ces chicanes, c'est le visiteur, l'ami qui tient le rôle ingrat. Ses réponses peuvent lui enlever pour la vie l'amitié ou l'affection de moultes connaissances.

—Allons, dites-nous voir un peu,

M. Chartrand, à qui ressemble notre petit Joseph.

—Bien, mon Dieu, il a quelque chose de vous deux, vous savez, madame. Oui, enfin. Oui, pour être franc.

—Oui, c'est ça, dites exactement toute votre pensée.

—Pour être franc, je dirai qu'il ressemble plus au père qu'à la mère.

—Hein, vous trouvez ça, vous! Et qui est venu me dire que vous ne vous trompiez jamais là-dessus. Vous n'êtes pas plus fin qu'un autre. Vous ne viendrez tout de même pas me dire que ces petites oreilles-là sont celles de mon mari; que cette fine bouche-là est la copie de la grosse bouche velue de mon mari; que ce profil d'ange est le sien. Parlez-moi de connaisseurs comme ça. Vous êtes le premier à ne pas trouver que cet enfant-là aura toute ma beauté. Bonsoir.

Et c'est ainsi chaque fois.

Quant aux enfants s'ils ressemblent à tout le monde, que sont-ils précisément?

Une petite histoire authentique pour illustrer cela. Un jour, une vingtaine de dames réunies dans un thé mondain prièrent leur hôtesse de leur montrer son petit garçon. Celui-ci est introduit tout penaud dans le salon. Qu'y a-t-il, en effet, de plus grotesque et de plus gênant que cette situation de l'enfant et souvent du petit jeune homme qui se fait détailler ainsi?

Et les langues de marcher:

—Tiens, il a les yeux de sa mère.

—Il a les oreilles de son père.

—Il a la bouche de sa grand-mère.

—Il a le nez de son parrain, l'oncle Hysopompe.

—Il a la voix de sa petite soeur.

—Il a le front du général Foch.

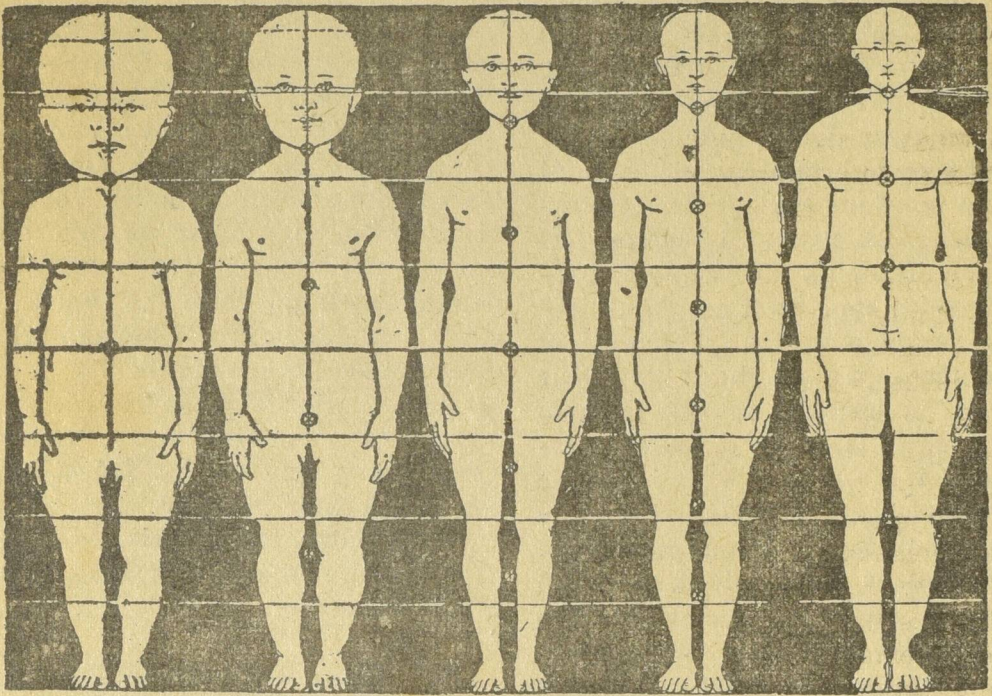
—Il a le teint du petit Coogan qui joue au Cinéma.

Alors, l'enfant, entendant tout cela, se met à pleurer à chaudes larmes.

—Mais pourquoi pleures-tu ainsi, mon petit, disent toutes ces femmes compatissantes.

Toutes ces prétendues ressemblances n'existeraient que dans l'imagination des parents et ne seraient qu'une manifestation de notre nature, que l'expression d'un besoin de notre nature qui veut que nous portions un intérêt plus particulier aux choses et aux personnes qui ont avec nous quelques points de similitude et de connexité.

C'est tant mieux, puisque, sans ce-



—C'est que, répond l'enfant, si j'ai les oreilles, la bouche, le nez, la voix de mes parents, le front du général Foch et le teint du petit Coogan, y me reste plus rien à moi...

Et que dit la science de cette croyance populaire en la ressemblance atavique des enfants à leurs parents?

Que, tout simplement, l'enfant ne ressemble à personne autre qu'à lui-même. Vous ne vous attendiez pas à celle-là; moi non plus.

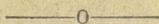
la, nombre de parents, indifférents de leur nature, ne s'attacheraient pas à leurs enfants s'ils n'étaient la propre réplique de leur personne, de leur caractère ou de leur physique.

Comment, par exemple, un mioche d'une heure ou d'une journée peut-il être tout le portrait de l'auteur de ses jours?

Le nez, pour ne citer que cette ex-croissance qui dépare notre figure, n'est à cette heure qu'un vulgaire

morceau de chair informe, et ainsi de suite.

Aux Etats-Unis, où les savants ne s'exercent, comme des enfants, qu'à trouver à tous les problèmes déjà résolus en Europe des solutions extraordinaires par leur nouveauté et leur originalité, ceux qui se sont occupés de cette question ont trouvé que le nouveau-né ne ressemblait pas à ses parents, mais à un petit singe. Laissons-leur cette belle et encourageante opinion et continuons de croire que les enfants sont "tout le portrait" de leur père et de leur mère, au moins.



LA MOITIE DE LA POPULATION DES ETATS-UNIS EST ILLET- TREE

Voici une constatation, faite par le doyen d'une des premières universités des Etats-Unis, qui ne va pas manquer de faire sourire les tenants de l'enseignement libre, dans l'esprit de la philosophie scolastique, ennemis de l'instruction obligatoire pratiquée dans la république voisine: la moitié de la population américaine est composée d'illettrés. Il est vrai qu'aux Etats-Unis les statistiques, en matière d'enseignement, peuvent bien ne pas signifier grand chose, pour cette importante raison que plus de la moitié de cette même population est formée d'émigrés venus au pays vers l'âge de vingt ans ou plus, avec leur ignorance dont le gouvernement américain ne peut raisonnablement être tenu responsable. Il est vrai aussi qu'un citoyen sur dix peut-être est né aux Etats-Unis et a passé aux Etats-Unis les années consacrées à l'instruction. Donc, il faudrait, pour avoir des chiffres exacts et significatifs, partager la

nation en deux groupes, les indigènes et les émigrés. Le gouvernement est responsable de la complète ignorance du jeune homme de vingt ans, né aux Etats-Unis, mais il n'a rien à voir avec l'ignorance des adultes nés en dehors de son territoire.

Cependant, ce doyen, M. Andrew Fleming West, de l'Université de Princeton, invoque un témoignage irréfutable pour prouver cette assertion, celui des livrets matricules de quatre millions de soldats enrôlés aux Etats-Unis en 1917-18 et 19.

Telles sont ses propres paroles que nous reproduisons intégralement pour que le lecteur de la "Revue" soit bien renseigné sur l'état de l'enseignement dans un pays que l'on cesse de nous proposer pour modèle et que des milliers et des milliers de canadiens-français n'hésitent pas de placer au-dessus des vieilles civilisations européennes, de la France même.

"Pour ce qui est de l'illittérature, le manque d'instruction ou l'ignorance aux Etats-Unis, des révélations sur les 4.000.000 d'hommes qui se sont enrôlés dans le corps expéditionnaire américain, pendant la guerre, démontrent que plus du quart d'entre eux étaient illettrés, dans l'acception la plus simple, la plus primitive et la plus grossière du mot. Il est juste de présumer par là que le quart de la population totale au pays manque complètement d'instruction. Si nous ajoutons un autre quart de personnes d'une éducation insuffisante, nous obtenons une grosse moitié. Et c'est dans cette moitié de la population que l'agitateur, le propagandiste de mauvaises doctrines trouvent des adeptes. C'est aussi dans cet élément que se recrutent les adversaires les plus acharnés du latin et du grec, de l'histoire,

de la philosophie et de toutes les sciences pures, à l'exception de ces petites sciences qui servent d'une façon immédiate, à cause de leur simplicité même, à faire gagner de l'argent et un argent facile. Et c'est cet élément qui menace de gouverner la nation et de dicter ses lois aux universitaires".

"Trois choses importent maintenant pour relever le niveau des trois ordres d'enseignement: primaire, secondaire et supérieur. Premièrement, relever les faits, préciser les chiffres pour que soit mieux connue la situation actuelle; deuxièmement, analyser ces faits et les critiquer; troisièmement, préparer un programme portant l'enseignement des classiques dans les écoles secondaires américaines.

Maintenant, quelles sont les études fondamentales qui doivent se trouver à la base de tout programme scolaire? D'abord, l'étude de notre langue et de notre histoire, qui, avec celle de l'arithmétique et de la géographie constituent le coeur, la partie centrale ou de résistance de l'instruction primaire.

L'éducation plus élevée doit consister en mathématiques, physiologie, chimie et biologie, pour qu'elle obtienne un rendement pratique, en réservant en même temps une large place au grec et au latin."

En terminant, le doyen confesse que le meilleur système d'enseignement est la méthode de bifurcation usitée en France qui sectionne le cours classique en trois branches. Ainsi, le séminariste, l'avocat, le médecin, l'ingénieur et l'homme d'affaires reçoivent chacun une instruction appropriée à leur futur état.

LA PAIX AUX TOURISTES

La Suisse a lancé un mouvement de nature, s'il réussit, à délivrer les touristes de toutes les restrictions, de toutes les observances et de tous les ennuis auxquels ils sont soumis depuis six ans. Dorénavant, les visiteurs en Suisse n'ont plus besoin de se rapporter à la police. Les passeports, régulièrement visés, sont toujours exigés, bien entendu, mais nul doute que bientôt, dans tous les pays du monde, les gens pourront voyager sans ambages, comme aux heureux jours de l'avant-guerre, alors que l'univers était la propriété de tout le monde et qu'il ne fallait pas plus de cérémonie pour traverser une frontière que pour se rendre chez son voisin, à la ville ou à la campagne.

MOYEN DE DISSOUDRE LE COPAL

Ce dissolvant est l'acide oléique. Les ouvrages de chimie sont d'accord pour dire que le copal tendre est en partie soluble dans l'alcool, mais que le copal dur y est à peu près insoluble à froid. Toutefois on ajoute que, si ce copal dur est réduit en poudre et abandonné pendant une couple de mois au contact de l'eau, il s'oxyde et devient sensiblement soluble. L'éther commence par gonfler le copal dur et finit par le dissoudre à la longue. Or l'acide oléique est un excellent dissolvant du copal et une petite quantité de cette matière grasse peut dissoudre à chaud une proportion considérable de cette résine. Ce fait présente un grand intérêt pour la fabrication des vernis; mais il offre une importance bien plus capitale si on l'envisage comme un procédé rapide et sûr de distinguer l'ambre naturel de ses imitations au moyen du copal.

LA FAMILLE AU RESTAURANT

—Henri, je descends ce matin dans le bas de la ville avec Arthur pour faire des emplettes; amène-nous luncher au restaurant.

—C'est ça, papa, amène-nous au restaurant, veux-tu?

—Tu sais, Henri, qu'à son âge, Arthur n'a pas encore mis le pied dans un restaurant. Il est bien temps qu'il voit un peu comment c'est bâti, un restaurant.

—Je sais autre chose aussi, c'est qu'il n'ira certainement pas dîner en ville ce midi.

—Mais, alors, où allons-nous manger ?

—Où vous voudrez! Je m'en f... D'ailleurs, j'ai rendez-vous avec des amis pour discuter de grosses affaires.

—Il y a douze ans, Henri, que tu combines ainsi de grosses affaires avec tes amis et malgré cela, c'est tout juste si nous parvenons à payer le loyer.

—Bien, bien, de toutes façons, je te répète que j'ai plusieurs personnes à voir à l'heure du lunch.

—Papa, y a-t-y de la crème à la glace à ton restaurant?

—Toi, si tu ne te tais pas, je vais te chauffer les oreilles. Plus un mot!

—Henri, si tu continues à parler aussi brutalement à cet enfant, je n'irai pas dîner avec toi, ce midi!

—Allons, allons, je te dis pour la centième fois que c'est impossible; que je n'ai pas le temps et que je perdrais ainsi de nombreux clients.

—C'est dit, je serai à ton bureau à 1 heure.

—Belle affaire! je dîne à midi.

—Bien, bien, ne te fâche pas, nous serons là, ton fils et moi, à midi.

* * *

—Tiens, voilà un gentil restaurant, Amélie. Entrons là.

—Jamais de la vie, penses-tu que je vais consentir à manger sur le marbre. Je veux aller dans un restaurant où les tables sont recouvertes de nappes.

—Tiens, il y a un bel endroit, là, de l'autre côté de la rue.

—Comment, vieux pingre, tu voudrais amener ta femme unique et ton enfant unique casser une croûte dans un de ces trous où on mange sa soupe sur un bras de fauteuil et où on risque à chaque instant de renverser son café sur le genou du voisin! Rien à faire.

—Si ça ne te va pas, je connais un chic cafétéria, non loin d'ici.

—Je ne veux pas de tes restaurants automatiques. C'est la première fois que je déjeune avec toi en ville, il me faut un endroit potable.

—Les cafétérias valent mieux que tous les autres restaurants.

—Oui, à ton avis, parce qu'ils ne coûtent pas cher. Tu seras donc riche toute ta vie! Entends-tu, Henri, je tiens absolument à aller dans un endroit où il y a des garçons pour servir et où on met de la glace dans les verres d'eau.

—Mais, quoi, me prends-tu pour un millionnaire?

—Non, mais enfin, tu ne me paies pas tant de distractions. Tu étais bien plus généreux que ça avant le mariage. Je veux paraître dans un endroit chic, une fois dans ma vie.

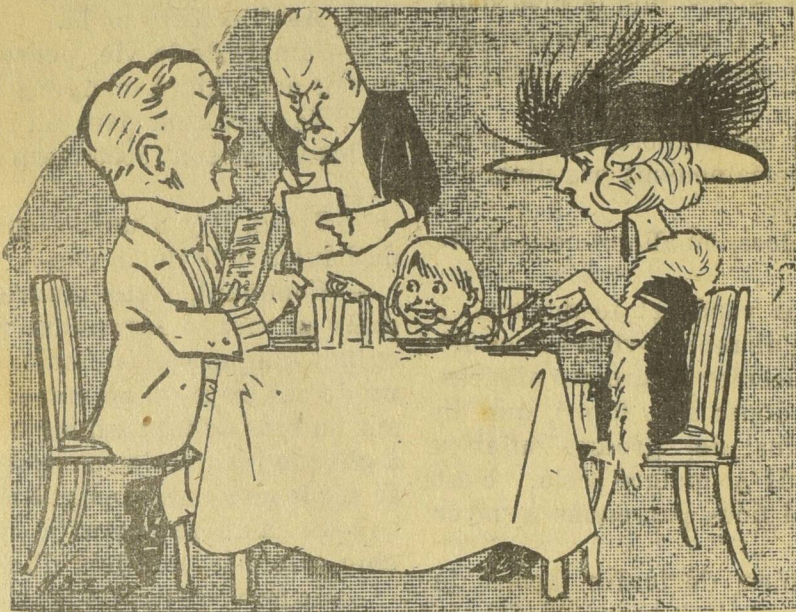
—Bien, bien, c'est entendu, j'oublie tout, entrons dans ce restaurant de luxe.

—Henri, je veux une table près d'une fenêtre.

notre appartement. Je prends un filet mignon, des pommes de terre frites à la française, une salade de laitue, des apprêts russes, une glace et un café.

—Un rien ! Alors, qu'allons-nous manger, Arthur et moi ?

—Henri, as-tu l'intention de commander ce que je désire ou préfères-tu que je quitte ce restaurant tout de suite ?



—Toutes ces tables-là sont prises, regarde bien.

—Alors, choisis une table desservie par un joli garçon.

—Pourquoi ? Le boeuf et les choux n'auront pas meilleur goût pour cela.

—Comment, du boeuf et des choux ! Perds-tu la tête, pauvre ami. Penses-tu que je suis descendu en ville pour manger du boeuf et des choux. J'en ai assez de les sentir à la journée dans

—Très bien, très bien, Georges, voici le menu.

—Toi, Arthur, tu te contenteras d'un peu de gruau et moi j'en aurai assez d'un sandwich et d'un verre de lait.

—Henri, ce repas est excellent. Je te remercie d'avoir tant insisté pour nous amener ici !

—Insisté ! que le diable m'emporte...

CHICANES TESTAMENTAIRES

Un procès en revendication d'héritage se déroule en ce moment, devant la cour d'appel de Toulouse, où l'un des plaideurs n'est autre que le roi d'Espagne, auquel un ancien imprimeur parisien a légué sa fortune, évaluée à trois millions, au détriment de ses héritiers naturels qui se sont empressés de porter l'affaire devant les tribunaux. Ce n'est pas la première fois qu'un débat de ce genre met en cause un personnage appartenant à une famille de souverains.

C'est que les testaments ne sont que trop souvent des guêpiers, des maquis de procédure. Car il ne suffit pas à un testateur d'exprimer ses dernières volontés. Il faut encore qu'il le fasse dans la "fo-orme" chère à Brid'oison.

Encore, lorsque ce n'est qu'involontairement, par oubli ou par maladresse, n'y a-t-il pas lieu d'incriminer trop sévèrement les testateurs. Mais, de quels termes les qualifier quand, par acte notarié, ils ont cherché délibérément à se livrer aux facéties posthumes les plus saugrenues, aux excentricités les plus folles, voire aux plus odieuses vengeances?... Jugez-en par ces échantillons:

Un jurisconsulte de Padoue, Ludovico Cortusio, laissa en mourant un testament par lequel il interdisait aux membres de sa famille, sous peine d'être déshérités, de pleurer ou de témoigner de la moindre peine à ses obsèques qui devaient se dérouler dans un décor de fête, avec des fleurs, de la musique, des jeux, etc.; ayant, du reste, chargé un de ses amis de désigner

son légataire universel parmi ceux qui s'y amuseraient le mieux,

Un autre original de la même trempe, le peintre hollandais Martin Reimskerck, constitua un capital dont la rente devait servir de dot, chaque année, à une jeune fille de son village qui se serait mariée récemment, à condition qu'elle vint avec son époux danser sur sa tombe le jour de son anniversaire.

Un cabaretier de Sussex (Angleterre), légua à sa femme, il y a une vingtaine d'années, une très grosse fortune, en exigeant qu'elle se soumit aux formalités que voici: "Chaque année, le jour anniversaire de la mort de son mari, elle devait faire le tour de la grande place, ayant les pieds nus et portant un cierge dans chaque main. Puis, elle devait lire à haute voix une déclaration confessant ses torts envers l'époux défunt et se terminant par une exhortation, à l'adresse des femmes mariées, et à la louange de l'obéissance conjugale. L'histoire, malheureusement, ne dit pas si l'excabretière consentit jamais à subir cette humiliation. On n'a pas oublié, à Rouen, le legs Pixérécourt, par lequel un originaire de cette ville, avait fondé un prix de cent mille francs à décerner périodiquement à... un ménage de géants. Le Mexicain Martinez Cocciaguerra, qui passait pour archimillionnaire, s'était fait tatouer son testament sur la poitrine. Quand il mourut, en 1907, ce fut une grande surprise pour ses proches de trouver le document auquel ils attachaient

tant de prix en un si singulier endroit. Mais leur surprise se changea en dépit furieux, dès qu'ils apprirent que ce testament n'avait aucune valeur et qu'au surplus leur vieux maniaque de parent était complètement ruiné.

Ces déceptions tragi-comiques d'héritiers, provoquées par les testateurs eux-mêmes, ne sont pas rares. Un vieillard très riche avait eu l'imprudence de faire venir auprès de lui, comme dame de compagnie, une petite cousine de province, fort intrigante et dont la sollicitude était uniquement concentrée sur sa bourse. N'ayant acquis que trop de preuves de sa cupidité, mais ayant besoin de son aide, il se décida à faire, sur son insistance, ce qu'on appelle un "testament mystique", en vertu duquel sa fortune entière devait revenir à sa garde-malade après sa mort. Celle-ci, se croyant sûre de son affaire, avait alors entouré son parent de soins hypocritement dévoués, jusqu'à la fin.

Mais quelle ne fut pas sa colère, lorsqu'à l'ouverture du testament, le notaire lui apprit qu'il était nul et sans effet, parce que le malin vieillard, au lieu de le signer de son nom, l'avait—à l'insu même de l'officier ministériel—signé fictivement et ironiquement: "Nabuchodonosor!"

Une jeune veuve, très joyeuse et qui menait grand train, sans qu'on sût d'ailleurs d'où elle tirait ses ressources, ayant rencontré par hasard dans le monde un homme d'affaires, qui se targuait de sa science juridique, le pria de venir chez elle pour l'aider à faire son testament. Elle lui demanda ainsi conseil sur de nombreuses et importantes libéralités qu'elle se proposait de faire. Et comme cela laissait supposer, de sa part, une fortune assez

rondelette; comme en outre, la jeune veuve savait adroitement se servir de ses charmes, l'homme d'affaires ne tarda pas à tomber dans le panneau en demandant sa main. Il fut agréé et se trouva bientôt l'époux désappointé d'une aventurière sans le sou.

—o—

LES BELLES FAMILLES

Une mauvaise presse nous laisse sous la fausse impression qu'il ne se fait plus d'enfants en France, notre ancienne mère-patrie. Dans la province de Québec, il est vrai, les familles nombreuses sont plus communes que là-bas, ce qui n'empêche qu'on y trouve encore des foyers groupant jusqu'à trente enfants, la preuve, cette petite information tirée d'un journal français:

"Le dimanche, 24 août, à l'église de Varennes (Loiret), les époux Paupardin-Foucher, entourés de leur trente enfants et petits-enfants, fêtaient leurs soixante-cinq ans de mariage, qu'ils n'avaient pu célébrer en temps voulu, en 1916, à cause des hostilités.

Mariés à l'âge de dix-neuf ans, en 1851, les époux Paupardin ont eu onze enfants, dont sept sont encore vivants.

Mme Paupardin, qui a élevé vingt-sept enfants au sein, ne méritait-elle pas un prix de vertu?

Après la messe, l'assistance s'est rendue à la sacristie pour féliciter les deux vieux époux, qui jouissent de l'estime générale de toute la contrée.

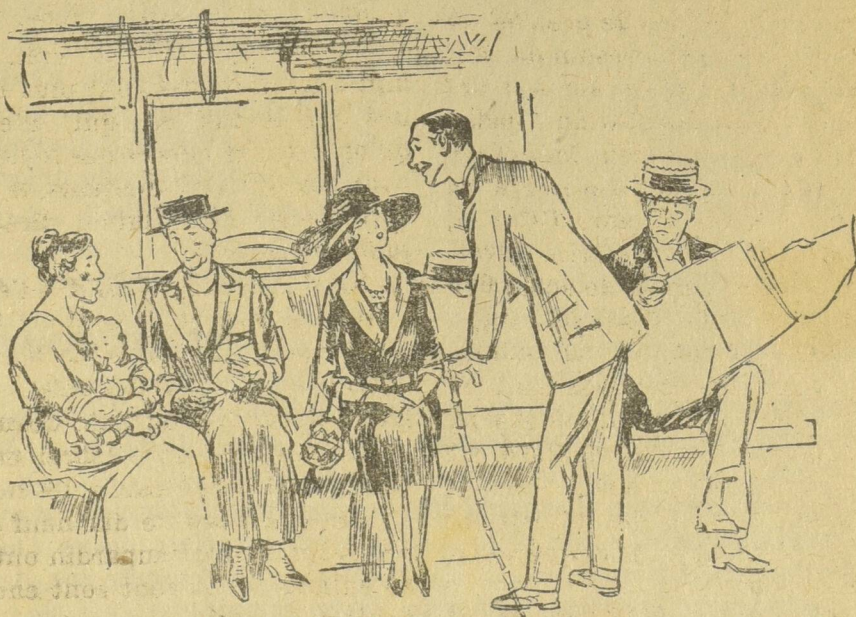
Et nous aussi, nous adressons nos congratulations à Philémon et Baucis, en souhaitant à nos lecteurs de suivre un si bel exemple..."

LA PAIX EN MENAGE

La paix en ménage est assurée ou compromise infailliblement par l'état du budget. Le bilan est donc le thermomètre conjugal. Les affaires sont-elles bonnes? la femme peut-elle se payer un chapeau de la saison; l'homme quelques cigares ou bonnes marques de liqueurs? tout va bien. Mais si les dettes gênent ce couple, lui interdisent des sorties, des toilettes, de

inexpérimenté à qui nous avons fait contracter un mariage heureux.

Cet ami devait tous ses ennuis au fait qu'il avait de la femme une parfaite ignorance. Les femmes ne demandent pas aux hommes de dépenser beaucoup d'argent pour obtenir leur amitié ou leur amour. Elles préféreront souvent se faire offrir galamment une chaise par un homme que de recevoir



bons repas, c'est fini, et à moins que l'épouse soit modeste et d'un bon caractère, la paix est menacée.

Ce qui est vrai d'un couple marié devient d'un couple promis. Il faut savoir courtiser une femme et déterminer la somme d'argent requise pour capter le coeur de l'être aimé.

Nous raconterons ici le cas d'un de nos amis, jeune homme timide et

du même une boîte de chocolat. Elles aimeront mieux se faire ouvrir une porte que de se voir offrir un bouquet. Les moindres petites déférences rendues à leur sexe et à leur beauté les émeuvent.

Une chose est certaine; c'est qu'une femme de quelque âge soit-elle ne ressent jamais de colère pour un

homme qui lui marque de l'admiration.

Un jour, un monsieur se trouvait dans un tramway vis-à-vis une jeune dame d'une grande beauté que, malgré sa timidité et son savoir-vivre, il ne put s'empêcher de regarder attentivement.

Finalement, celle-ci, agacée, lui demanda à brûle-pourpoint, sur un ton aigre: " Voulez-vous me dire, monsieur, ce que vous avez à me dévisager ainsi?"

Et lui d'enlever respectueusement son chapeau.

"Madame, fit-il à son tour, je ne veux pas vous donner à croire que mes intentions furent disgracieuses en vous regardant. J'avoue avoir élevé les yeux sur vous avec trop d'insistance, mais la faute en est à votre beauté héroïque que je ne puis me lasser d'admirer."

"Oh! alors. C'est très bien, répondit la dame en adoucissant la voix; vous ne m'avez aucunement offensée."

Cependant, revenons à notre ami qui ne savait s'y prendre avec le sexe faible.

— Combien avez-vous d'argent? lui avons-nous demandé?

— Pratiquement rien.

— Pouvez-vous pourtant disposer d'une somme de \$100?

— Sûrement, je puis dépenser cela.

Alors, nous lui avons dit que tout ce dont il avait besoin était un programme d'attentions et un budget de dépenses.

Les attentions qu'il devrait manifester à sa belle pour gagner son amour et les dépenses indispensables étaient les suivantes:

Jour	Genre d'attentions	Prix
Dimanche	— Visite (tramway)	\$.10
Lundi	— Conversation téléphonique	---
Mardi	— Théâtre: \$2.00; souper en ville, \$2.50; tramways, 25c.	4.75
Mercredi	— Boîte de chocolat	1.50
Jeudi	— Promenade en auto et friandises.	2.00
Vendredi	— Vis te aux fleurs	2.00
Samedi	— Promenade au parc; bonbons50
		\$10.85

Multipliez ce chiffre par dix pour obtenir le total de \$108.50. Pendant ces dix semaines, vous aurez suffisamment monopolisé cette jeune fille pour la garder. Cette période de grosses dépenses terminée, faites votre demande. Il est tout probable que vous serez élu par son cœur. Si votre offre n'est pas bien reçue, n'insistez pas; aucun doute que cette personne n'a nullement l'intention de vous épouser.

Mais dans le cas de notre ami, tout marcha à merveille.

— 0 —

L'AGE DES FEMMES

On lisait dans le "Journal de Paris" du 11 juillet 1807, sous la rubrique "Modes":

Les femmes de quinze ans sont en guerre ouverte avec les femmes d'un certain âge. A trente ans, disent-elles, on ne devrait plus avoir de prétentions à la parure; on ne devrait plus briller dans un concert ou figurer dans un bal.

De nos jours, à trente ans il reste encore une longue carrière à parcourir.

— On doit savoir abdiquer, disait dernièrement une femme encore charmante.

— Et quand? demanda sa fille

— A soixante ans.

UN PRETENDU ROI

Peu de personnes ont poussé si loin l'audace et la pratique de l'escroquerie que le nommé Louis Laforge, qui, pendant plus d'un an, à Nice, en France, mena la vie d'un véritable Souverain. Mais, comme toute médaille a son revers, après avoir réussi aussi longtemps à se faire passer pour roi de Trans-Caucasie, momentanément éloigné de son pays par l'invasion des bolchévistes russes, il fut arrêté il y a peu de temps par la police française.

Pendant plus d'un an les habitants de Nice, comme les habitués de cette charmante ville, avaient pris l'habitude de saluer à son passage celui que tout le monde appelait "Le roi Louis". Gai, spirituel et affable, il était devenu légendaire, il avait su conquérir les esprits et les bonnes grâces de tous, et tous croyaient réellement à son malheur.

Le pauvre roi Louis, comme on le nommait, avait pour tout palais un petit appartement bien simple où il vivait d'une vie tout-à-fait ordinaire. La future reine occupait une des pièces de l'appartement, et tous deux n'avaient à leur service qu'un seul domestique de confiance.

Mais pour mieux jouer son rôle de Souverain, il lui fallait une cour de ministres, et il en établit une. A cet effet, il réunit un certain nombre de ses créanciers, car le pauvre roi avait facilement trouvé des personnes assez naïves pour lui prêter un peu d'argent et il leur proposa de faire partie de la cour qu'il voulait établir à Nice. Tous

acceptèrent, le roi leur donna à chacun des titres superbes, et il nomma plusieurs d'entre eux ministres, avec promesse qu'ils conserveraient leurs titres et leurs fonctions dans son royaume, quand il aurait reconquis son trône. C'est avec ces ministres qu'il établit sa Cour. Le conseil des ministres se réunissait plusieurs fois par semaine, chacun des ministres étant persuadé de l'authenticité de sa charge; la salle du conseil n'était autre chose que l'office d'un avocat.

C'est de cet office, siège du gouvernement fictif de Trans-Caucasie, qu'après avoir été élaborées soigneusement sous l'inspiration et les données du roi Louis, toutes les communications, (naturellement imaginaires) relatives aux affaires du royaume étaient adressées aux différents Etats.

Les ministres de France, d'Angleterre et d'autres pays ont été en correspondance avec ce prétendu roi, et son conseil des ministres. Cette mystification avait si bien réussi que le roi poussa l'audace jusqu'à faire à Genève une pétition pour que son royaume fut admis au rang des nations faisant partie de la ligue.

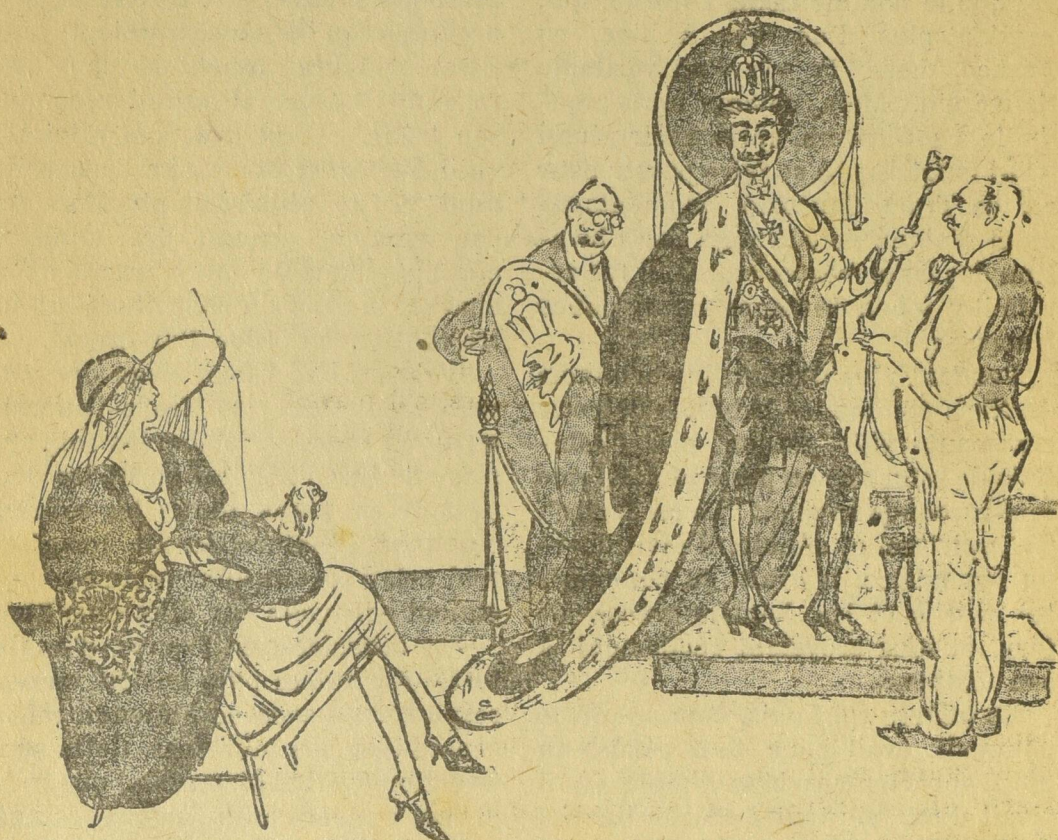
Louis Laforge qui attend maintenant son procès en prison, est le fils d'une famille très respectable de X..., près du Hâvre, en France. Les médecins, qui examinent son état mental, se demandent si c'est un vulgaire escroc ou un pauvre détraqué atteint de la folie des grandeurs.

Quoi qu'il en soit, c'est la folie des grandeurs qui l'a fait échouer, qui a

causé l'évanouissement de son rêve, dans les circonstances suivantes.

Pour mieux faire croire à sa royauté, il décida de siéger devant ses ministres et de donner des réceptions en costume royal. A cet effet, il commanda chez un grand bijoutier, une couronne royale en or ornée de diamants, et pour la reine un magnifique

des bolchévistes. Il avait réussi à gagner la confiance de l'orfèvre et du couturier, en leur montrant des lettres et des documents signés par les premiers ministres de France et d'Angleterre "Briand" et "Lloyd George". Ces faux documents établissant d'une façon irréfutable la reconnaissance de cet Etat Souverain de Trans-Cau-



Désireux de donner des réceptions royales il se fit faire une couronne royale en or avec brillants et ainsi que des costumes de cérémonie pour la reine et pour lui.

collier de perles ainsi que d'autres bijoux. Chez un grand couturier, il se fit faire des costumes d'apparat et un grand manteau royal; pour la reine il commanda plusieurs somptueuses toilettes.

Le montant de ces achats atteignait plusieurs millions de francs qu'il promit de payer dans peu de temps, dès que son pays serait délivré du joug

casie, les fournisseurs avaient été trompés et avaient consenti à livrer à crédit.

Mais, à peine eurent-ils livré les marchandises qu'ils eurent un doute, ils consultèrent la police qui arrêta le roi avant qu'il ait pu se défaire de ces objets et disparaître avec l'argent. La reine, ou plutôt celle qui croyait naïvement le devenir, était une gracieuse

actrice de cinéma. Elle avait été séduite par les belles manières de Louis Laforge à qui elle était fiancée; elle fit aux juges cette déclaration naïve: "Je ne regrette rien, Louis avait une conversation si charmante qu'il gagnait la sympathie de tous ceux qui l'approchaient." Cette phrase indique la qualité dominante de Louis Laforge, celle qui lui permit de réussir si bien dans les rôles des différents personnages qu'il a représentés.

C'est en 1900 que Louis Laforge apparut pour la première fois. Il visita l'exposition de Paris sous le nom de Prince de Vitanoval, il était alors un tout jeune homme, âgé d'une vingtaine d'années. Grâce à de fausses lettres d'introduction, il fut reçu dans toute la haute société, et il en profita pour faire de nombreuses dupes, ce qui lui mérita vingt ans de travaux forcés.

Quand il reparut à Nice, ce fut encore au moyen de fausses lettres qu'il se présenta et il fut bien accueilli. Dans cette ville, il eut le désir d'écrire quelques scénarios pour les vues animées, et il se fit présenter, en sa royale qualité, au directeur d'une compagnie de cinéma. C'est en visitant ce studio qu'il rencontra la ravissante étoile Clémentine Faroppa, une parisienne. Celle-ci, séduite par les bonnes manières du roi, accepta de prendre son appartement chez lui, en attendant leur mariage qui devait se faire sitôt que Louis rentrerait dans ses Etats.

Dès le premier jour de son installation chez lui, il présenta celle-ci comme étant la reine quoique n'étant encore que sa fiancée, et il exigea de ses ministres qu'ils la considèrent et la traitent comme telle. Il la nomma Grande dignitaire de l'Ordre National

du Héron de Vitanaival, décoration spéciale pour les femmes dignes des faveurs du roi.

L'acte dans lequel le célèbre escroc s'est montré d'une habileté sans égale, c'est en formulant sa demande pour que son état soit admis à la ligue des nations. Cette demande était écrite sur du papier aux armes royales de Trans-Caucasie et portait la signature du secrétaire d'Etat, Duc de Dokoudowsky; le document parut authentique on lui répondit que l'on étudierait avec un soin particulier les frontières à assigner à son état de Trans-Caucasie. Le secrétaire de la ligue transmit même sa demande au gouvernement français, mais celui-ci ne s'en occupa pas.

Laforge serait encore à faire des dupes, s'il n'avait été si ambitieux, et s'il n'avait pas eu ce désir insensé de vouloir donner des réceptions royales.

—o—

LA REPOPULATION

La principale raison qu'invoqua le National War Labor Board (le bureau national d'oeuvres de guerre) pour obliger à démissionner toutes les femmes américaines qui servirent d'automobilistes pendant les hostilités est que cette occupation pénible constitue un grave danger pour l'avenir de la race.

Les bébés importent plus que la conduite des automobiles. Les femmes chauffeurs qui sont pour la plupart de futures mères se gâtent complètement à ce métier. Mangeant très peu, se surrexcitant les nerfs, elles deviennent vite inaptes à la maternité.

La repopulation est le grand problème du jour dans tous les pays affectés par la guerre. L'Etat doit protéger les femmes, espoir de la nation.

Dans la "Maison Dorée" du Cruel Néron

Découverte d'une partie du plus somptueux et du plus extravagant palais qui ait été jamais construit. Les murs de ce palais étaient recouverts d'or et de pierres précieuses et il s'y gaspillait des millions en orgie dans une seule nuit

Le cruel empereur des romains, Néron, qui s'est rendu odieux par ses débauches, ses extravagances et ses persécutions contre les chrétiens, avait fait bâtir un palais désigné sous le nom de "Domus Aurea", (maison dorée).

On vient de découvrir les ruines d'une partie de ce palais, et le gouvernement italien, fait continuer les fouilles pour mettre à jour tout ce qui peut rester de ce palais somptueux. L'emplacement où les fouilles ont été exécutées se trouve sur le mont Palatin, à l'emplacement même qu'occupait la belle résidence de l'ambassade d'Allemagne. Lors de la déclaration de guerre à l'Allemagne, le gouvernement italien s'empara de l'ambassade et de ses dépendances, et y fit commencer des fouilles qui aboutirent vite à un résultat. Depuis, les fouilles se poursuivent, et l'on est arrivé à découvrir presque complètement cette Maison Dorée, ainsi qu'une partie des lacs et des jardins qui l'entouraient.

Dans les palais modernes, on n'en trouve aucun de comparable en splendeur à ce palais de Néron, qui s'étend du Mont Palatin jusqu'au mont Esquilin en passant par la plaine où l'on a construit plus tard le Colisée, cou-

vrant ainsi deux des sept collines de Rome.

D'après les auteurs anciens, entre autres Suétone et Tacite, on sait que ce Palais a coûté des sommes fabuleuses que personne ne peut estimer; mais, s'il était construit de nos jours, un tel palais coûterait au bas mot \$10,000,000,000 en or.

Quoique l'on puisse reprocher à Néron, personne ne peut nier la grandeur de son imagination. Ce Palais contenait environ cent mille chambres de toutes sortes; les murs de la plupart de ces chambres étaient recouverts de légères feuilles d'or et de pierres précieuses, outre de nombreux chefs-d'oeuvres.

Pour défrayer ces dépenses fabuleuses, Néron faisait piller par les troupes romaines, non seulement toutes les villes d'Italie, mais aussi toutes les possessions romaines en Grèce et en Asie-Mineure. Son but était de réunir dans sa "Maison Dorée" toutes les richesses de son Empire, et il y avait presque réussi.

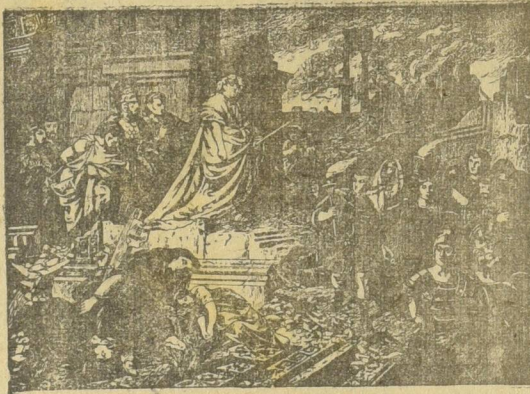
Ce Palais qui couvrait les monts Palatin et Esquilin, était considéré comme la plus grande merveille du monde. Il était entouré de jardins magnifiques, de lacs et de bois où fourmillaient des statues et des grou-

pes en marbre, qui en faisaient le plus beau parc de l'Univers. Ce parc était aussi vaste que le Parc Central de New-York.

C'est pendant qu'il assistait, en jouant du violon, à l'incendie de Rome, par ses ordres, que Néron eut l'idée de faire bâtir ce Palais; la construction commença immédiatement après l'incendie. Des milliers d'esclaves et autres travailleurs furent employés tant à la construction, qu'à la création des jardins, des lacs et des bois.

olympiens. Parfois au cours de ces Bacchanales, Néron et ses intimes, pour varier leurs plaisirs, se déguisaient en bêtes-sauvages, et couraient dans les bois à la recherche de pauvres victimes.

Les lacs furent la scène de nombreux combats de gladiateurs, et aussi d'orgies au cours desquelles des centaines de femmes étaient attachées par le cou, à des pieux, la tête seule sortant de l'eau, pour servir de cible aux javelots des gladiateurs ou pour servir comme bouées autour desquel-



Néron, dans ses jardins, au cours des Bacchanales.

Des puits furent creusés, des sources découvertes et amenées au moyen de viaducs jusqu'aux bâtiments et dans les lacs artificiels, et c'est comme par enchantement que cette partie de la ville, détruite par l'incendie, fut couverte d'un parc magnifique.

Le Palais fut le siège d'orgies sans pareilles, qui duraient souvent des semaines entières. Il s'y commit aussi des crimes sans nom et des atrocités sans égales. C'est dans les bois, dépendances du Palais que se tenaient les Bacchanales, au cours desquelles Néron jouait le rôle de Jupiter, entouré de ses favoris déguisés en dieux

les passaient à toute vitesse les barques dorées de l'Empereur ou de ses amis.

Le plafond de la grande salle des banquets de la "Maison Dorée" était préparé de façon à pouvoir faire tomber à volonté une pluie de fleurs sur la tête des convives. Dans cette salle se trouvaient des fontaines en or massif, d'où s'échappait non de l'eau, mais un mince filet de parfums exquis. Certaines chambres avaient des meubles en or massif, d'autres en ivoire, d'autres en argent, etc...

On ne peut comprendre comment tous ces trésors ont disparu. Mais d'a-

près les objets précieux déjà retrouvés au cours des fouilles, on suppose que nombre de ces trésors sont encore enfouis et on espère les découvrir.

Ce n'est pas seulement à la construction de ce Palais féérique que passait la fortune du peuple romain; une partie de cette fortune était dépensée en banquets où l'on servait des animaux entiers, rôtis d'une seule pièce, des paons avec tout leur plumage, etc., le tout arrosé des vins les plus coûteux. Les plats n'étaient pas choisis à cause de leur goût, mais en raison de leur rareté.

Octave paya 5000 sesterces, soit environ \$2,000, un mulet gris pour l'envoyer à l'empereur Tibère, un des successeurs de Néron; un romain, Asinius Celer paya 8000 sesterces un autre mulet gris. Un nommé Hirrius qui dépensait annuellement pour sa table près de 500,000 sesterces, environ \$180,000, envoya un jour à l'empereur 6000 livres d'anguilles pour un seul dîner. Lucius donna un banquet monstre où furent servis à la foule des convives 2000 plats de poissons et 7000 pièces de gibier. Marc Antoine qui ruina presque deux Empires donna un jour une ville entière à un cuisinier pour le récompenser de lui avoir servi un mets nouveau.

L'amour des grands festins était tel à cette époque romaine qu'un nommé Gabius Apicius dépensa en une seule année pour sa table environ \$4,000,000. Il invitait la ville entière à des festins publics, pour montrer aux citoyens ses nouvelles découvertes dans l'art gastronomique. Son intendant lui ayant dit un jour qu'il ne lui restait plus environ que dix millions de sesterces, environ \$4,000,000 il s'écria: "Malheureux homme que je suis, je n'ai même plus assez de for-

tune pour régaler mes amis pendant un mois", et il se suicida.

Avec de tels exemples, rien d'étonnant que Néron ait voulu faire mieux. Voici le menu du repas le plus somptueux qu'il fit servir un jour à ses nombreux invités, ceci ne comporte que les plats les plus coûteux : Six cents cervelles d'autruches, des pois sur lesquels on avait répandu de la poussière d'or, des lentilles mêlées



Buste ancien de l'empereur Néron.

avec des pierres précieuses, des fèves mêlées avec de l'ambre et des poissons truffés entourés de perles. La poussière d'or fut mangée avec les pois, mais les pierres précieuses, perles, etc., furent emportées comme souvenir par les convives.

Au nombre des autres mets délicats servis à la table de Néron, on peut citer, des plats de crêtes de coqs, coupées sur des coqs vivants, des plats de langues de rossignols et de paons, des oeufs de perdrix, des têtes de perroquets et des filets d'oiseaux-mouches. Comme il faudrait plus de cent langues de rossignols pour faire un plat pour une seule personne, on peut se

rendre compte de la barbarie de l'empereur qui exigeait de tels massacres, exécutés au travers de toute l'Italie par les esclaves.

Lucullus, un des empereurs qui succédèrent à Néron, s'est rendu célèbre par sa gourmandise. Chaque chambre du Palais Doré avait sa destination. Si un jour Lucullus disait à son intendant: "Demain, nous dînerons dans la chambre d'Apollon," cela voulait dire que le repas devait coûter au moins \$20,000, et il en était ainsi pour les autres salles à manger.

Un jour, l'intendant vint dire à Lucullus qu'il n'y avait aucun invité, et lui demanda s'il lui ferait servir un dîner moins coûteux, mais Lucullus lui répondit avec fierté ces mots qui sont restés célèbres: "Vous oubliez que Lucullus dîne avec Lucullus."

C'est dans cette "Maison Dorée" que Néron, étant ivre, essaya de tuer sa mère, Agrippine, en la précipitant du haut des escaliers.

Néron ne fut pas toujours cruel. Durant les cinq premières années de son règne, grâce à l'influence exercée sur lui par le philosophe Sénèque, il se conduisit bien, et ces cinq années furent dénommées les années dorées de son règne. Pendant cette période il fut admiré et aimé par son peuple.

Mais ses mauvais instincts, favorisés par le sentiment de sa toute-puissance, en firent le monstre que l'on sait. Le peuple romain finit par se révolter, et Néron fut obligé de fuir. Sur le point d'être pris, il se fit donner la mort par un de ses affranchis.

On ne sait exactement à quelle époque la "Maison Dorée" fut pillée et démolie, mais on a déjà retrouvé et l'on retrouvera certainement des ri-

chesses étonnantes au cours des fouilles qui dureront encore plusieurs années.

— 0 —

LE PLUS VIEIL HOMME DU MONDE

Zaro, le "Roi de la Vie", a 146 ans, jouit d'une santé excellente, n'a subi aucun traitement de longévité et n'a pas envie de mourir. Tel est le prodige dont la nouvelle nous parvient de Constantinople.

Jusqu'à l'âge de 110 ans, Zaro exerça sur les rives du Bosphore la profession de portefaix. Après avoir, pendant plus de 90 ans poursuivi honnêtement cette carrière sinon lucrative, du moins "conservatrice", Zaro s'avisa qu'il était temps pour lui de se livrer à des occupations sédentaires et honorifiques. Il choisit le fonctionnariat et grâce à des protections que lui valut surtout sa grande popularité, acquise littéralement à la force du poignet, il devint concierge de la manufacture de munitions de Constantinople.

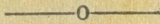
Au moment où il entra en possession de ce poste, Zaro était pour ainsi dire rajeuni. En effet, vers l'âge de 90 ans, le "Roi de la vie", avait perdu cheveux et dents, qui se mirent à repousser un lustre plus tard, au point qu'il se trouve doté à l'heure actuelle d'une dentition éblouissante de blancheur et d'une chevelure parfaitement convenable. Détail physiologique, ajoutons que Zaro possède trois reins, le troisième ayant fait son apparition dans l'organisme du prodige vers l'âge de 104 ans.

Il y a quelque temps, des propositions splendides furent faites par l'Amérique à Zaro. Il s'agissait d'exhibition au pays des milliardaires. De-

vant le pont d'or qui lui était fait, le "Roi de la vie" eut une hésitation... Il avait à choisir entre la richesse et l'amour et finalement, en bon Oriental, il choisit le second, sans écarter la première. Zaro épousa une jeune Turque de vingt-cinq printemps et répondit à l'Amérique qu'après la lune de miel il voguerait volontiers vers New-York, voyage que lui permettent d'ailleurs les médecins.

Un souci demeure pour Zaro: c'est celui de son fils, âgé aujourd'hui de 93 ans et qui étant donné sa constitution moins robuste, a dû cesser le travail et se trouve à la charge de son père.

Aucune autre préoccupation ne vient troubler l'esprit du "Roi de la vie". Les événements les plus graves se déroulent autour de lui sans lui enlever de sa sérénité. Il a tant vécu qu'il sourit perpétuellement, et il a eu tant de temps pour oublier qu'il a beaucoup de peine à croire... Il écoute, dans les soirs infiniment doux l'eau du Bosphore qui fait sa même chanson aux flancs des caïques et comme il y a cent ans les mêmes étoiles radieuses s'allument dans la même lumière bleue des nuits adorables... Il est dans l'immortel bonheur de cette simplicité et il peut rêver qu'il est lui-même immortel comme ce bonheur.



NIDS D'ABEILLES GARNIS DE FEUILLES DE ROSES

Quand on achète des roses, on remarque souvent, sur les feuilles extérieures des fleurs, des trous ronds

qui déparent les fleurs et presque tout le monde attribue ces lésions disgracieuses à des chenilles.

Ces trous ne sont nullement l'oeuvre des chenilles, ils sont creusés par une certaine espèce d'abeille qui fait son nid avec des feuilles de roses. Cette abeille, connue sous le nom de "coupe-feuille" commence à percer dans du bois sec, et dans un endroit à l'abri du mauvais temps, un trou d'environ un demi-pouce de diamètre et de plusieurs pouces de profondeur.

Ce travail achevé, il va dans les jardins où se trouvent des roses. Se plaçant sur une feuille, avec autant d'habileté qu'un tailleur découpe une pièce d'étoffe avec ses ciseaux, l'abeille, avec ses puissantes mandibules, découpe une petite rondelle de cette feuille; quelques secondes lui suffisent pour découper une rondelle à peu près grande comme une pièce de 25 cents.

Elle emporte alors cette rondelle dans le tunnel qu'elle a creusé; à l'aide de ses pattes et de ses mandibules elle la tasse contre les parois, jusqu'à ce qu'elle y adhère solidement, puis elle retourne chercher d'autres rondelles.

Quand le nid est bien garni, l'abeille y dépose ses oeufs et en bouche l'ouverture avec de la cire; puis elle recommence à creuser à côté un autre trou qu'elle garnit de la même manière.

L'abeille "coupe-feuille" ne fait jamais son nid avec d'autre matériel que des feuilles de roses. Si l'on trouve tant de feuilles trouées dans les roses que l'on achète, c'est que ces abeilles deviennent de plus en plus nombreuses, et deviennent un véritable danger pour les horticulteurs.

HISTOIRE INEDITE SUR CARUSO

On a raconté beaucoup d'histoires sur le célèbre ténor Caruso, mais en voici une qui est peu connue, et qui révèle bien le grand coeur de ce génie.

En 1919, le directeur de l'opéra de Mexico, voulant reprendre dans cette ville les saisons d'opéra, interrompues pendant les longues années de la guerre civile qui désolait le pays, vint à New-York pour y engager une troupe, et Caruso fut le premier acteur qu'il engagea.

Il ne manquait plus qu'à trouver une soprano, pour que la troupe soit complète, et l'impresario n'avait pu réussir à en trouver une. La troupe devait débiter à Mexico dans "Le bal masqué", et il ne restait plus que 15 jours avant la date fixée pour l'ouverture.

Cependant la troupe d'opéra était arrivée à Mexico un jeudi soir, et devait débiter le lundi suivant dans "Le bal masqué". Il fallait absolument trouver une cantatrice capable de remplir le rôle de soprano.

A cet effet, le directeur, sur les conseils de Caruso, fit un appel dans les différentes écoles de chant de la ville. Plusieurs jeunes filles furent entendues, et Caruso fut frappé de la voix superbe d'une élève du conservatoire, Clara Elena Sanchez, jeune fille d'une petite taille, mais d'une réelle beauté. Son père, descendant d'une famille riche qui avait sacrifié presque toute sa fortune à la cause d'Hidalgo, pendant la guerre de l'indépendance, avait compris que, grâce

à sa belle voix, Clara Elena pourrait parvenir à se créer une situation dans le théâtre, l'avait envoyée au conservatoire de Mexico, dépensant pour son instruction le peu d'argent qui lui restait.

Caruso lui fit promettre d'étudier et d'apprendre son rôle pendant les 4 jours qui lui restaient, et elle y arriva grâce à la complaisance du chef d'orchestre de l'opéra qui l'accompagnait et l'aidait de ses conseils.

Mais ce qu'elle redoutait, c'était de débiter sur le théâtre aux côtés de Caruso dont elle connaissait la renommée mondiale.

Voici en quels termes elle raconte sa première apparition en scène :

"Quand arriva l'heure de la représentation, je me sentis si faible, que je crus qu'il me serait impossible de paraître en scène; mais je fus encouragée par le grand ténor.

"Au premier acte je débutai en tremblant et d'une voix mal assurée. Caruso s'en aperçut, vint à moi et me prit par la main. Je n'oublierai jamais sa bonté et ses encouragements.

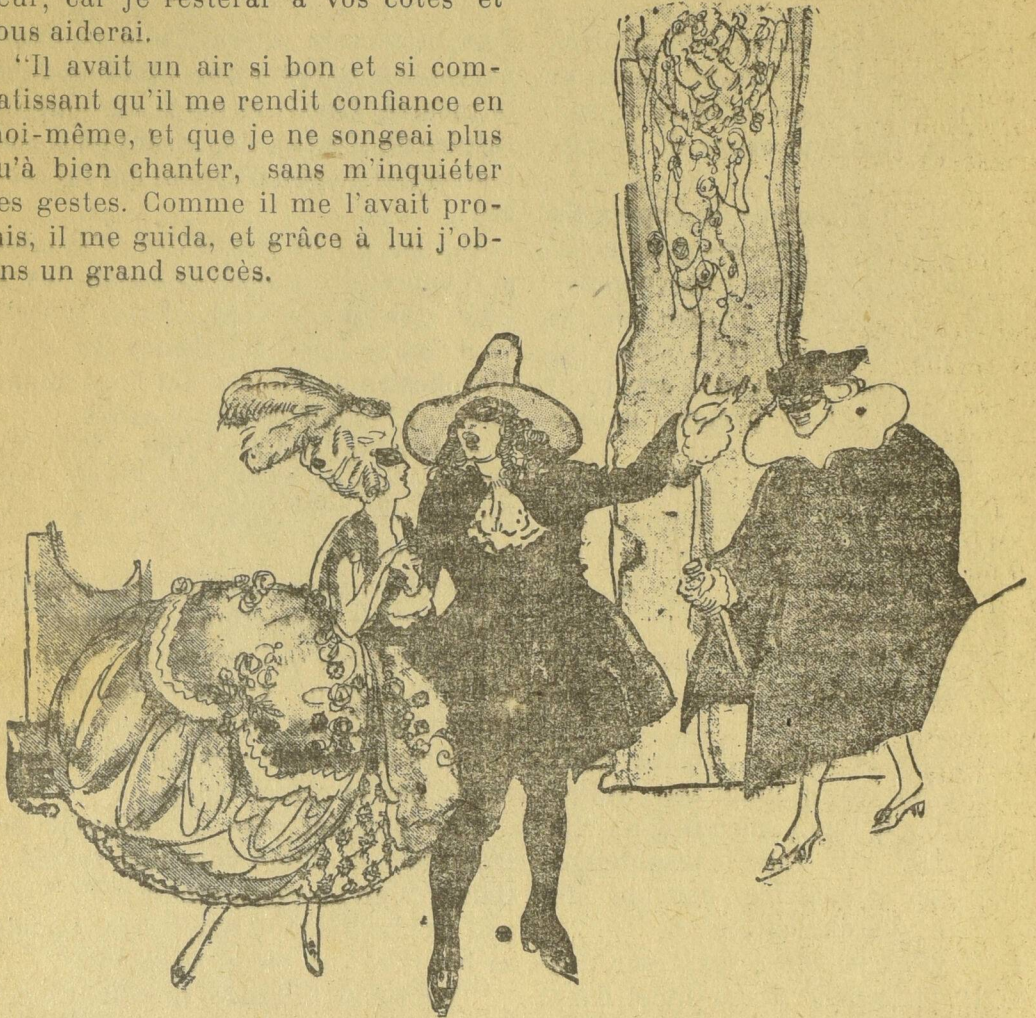
"Vous êtes fatiguée, me dit-il gentiment, et vous n'avez pas eu assez de temps pour bien apprendre votre rôle, mais je vous aiderai. Ne vous occupez ni de l'action, ni de l'interprétation, ne songez qu'à bien chanter, je vous guiderai. Je resterai près de vous et vous tiendrai par la main. Vous chanterez fort quand je presserai fort votre main, et je pourrai ainsi vous guider pour mettre les nuances nécessaires à une bonne interprétation.

Vous vous approcherez de moi, ou vous vous en éloignerez, suivant que j'attirerai ou éloignerai votre main, ayez confiance en moi, n'ayez plus peur, car je resterai à vos côtés et vous aiderai.

“Il avait un air si bon et si compatissant qu'il me rendit confiance en moi-même, et que je ne songeai plus qu'à bien chanter, sans m'inquiéter des gestes. Comme il me l'avait promis, il me guida, et grâce à lui j'obtins un grand succès.

la valeur de son talent, il ne cessa de me guider.

“A la fin du deuxième acte Caruso fut rappelé, et, comme la foule en dé-



Dans notre grand duo, il ne cessa de guider les inflexions de ma voix, par la pression plus ou moins forte de sa main sur la mienne.

“Mes gestes, et les nuances mises dans mes grands airs au cours de ce début, n'étaient pas les miens, c'étaient ceux de Caruso en qui j'avais mis toute ma confiance. Je suivis tout le temps ses conseils donnés si adroitement et si délicatement par la pression de sa main, et même dans notre grand duo, alors qu'il déployait toute

lire criait: “Bravo Caruso!” il m'amena devant le rideau où, de sa main gauche, il fit signe de faire silence, qu'il voulait parler, puis posant sa main droite sur ma tête: “Ces applaudissements ne sont pas pour moi seul, dit-il, cette petite Elena a droit à la moitié.”

“Pendant le 3e acte je fus applaudie si chaleureusement, que Caruso se mit à rire et me dit d'un air joyeux : Vous le voyez, ma petite amie, vous êtes maintenant une grande cantatrice. Courage, courage, vous réussirez.

“Même dans la scène de la mort, alors qu'il devait porter la plus grande attention sur son rôle de mourant, il conserva ma main dans la sienne pour me guider. J'étais tellement émue de le voir ainsi me soutenir et m'encourager à ce moment si émotionnant, que lorsqu'il s'affaissa, j'éclatai en sanglots, il me semblait qu'il était réellement mort. Je soulevai sa main qui tenait encore la mienne et je l'embrassai, répétant en mon coeur ému : “mon bienfaiteur, mon ami, mon père”.

“Après le théâtre, nous fumes l'objet d'une grande réception au cours de laquelle Caruso, m'attirant à l'écart, me dit : “Quand nous retournerons à New-York, vous viendrez avec nous; je vous aiderai et vous arriverez à être un des premiers soprani des Etats-Unis.” Ce fut avec empressement que j'acceptai son invitation.

“Après cette soirée je n'ai jamais revu Caruso, car, en rentrant chez moi, je fus saisie d'une fièvre si violente que je dus m'aliter. Quelques jours plus tard, l'on me transportait à la campagne d'où je ne revins qu'après le départ du Maître. Celui-ci avait laissé une lettre pour moi, m'engageant à le rejoindre à New-York, dès que je serais complètement rétablie.

“Hélas ! quand j'arrivai à New-York, Caruso, mon bienfaiteur et ami, était atteint de cette terrible maladie qui devait l'emporter.”

Cette histoire, qui montre la reconnaissance d'une grande actrice

envers le célèbre ténor, dépeint bien le noble caractère et le grand coeur de Caruso.

— o —

LA GORGE D'OR DE CARUSO

L'étude du larynx du plus merveilleux ténor du monde, décédé au mois d'août dernier, révèle à la science le secret de sa voix divine.

Sa gorge servira de modèle à tous les artistes futurs.

Enrico Caruso, l'incomparable ténor italien, a laissé à sa famille des millions de dollars et au monde entier, par l'entremise du phonographe, le répertoire des chants qu'il a interprétés. Mais le legs le plus important, aux yeux des savants et des artistes, est son larynx qu'on a retiré de sa gorge, après sa mort, et qui est déposé au musée de Naples. Il se peut que les organes physiques des parents, s'ils sont parfaits, puissent se retrouver chez les enfants. Mais cet atavisme est capricieux. De même qu'un robuste forgeron peut avoir pour rejeton un rachitique, ainsi un ténor peut fort bien donner le jour à un aphone. Donc, il est impossible de dire si la petite Gloria Caruso aura ou non de la voix.

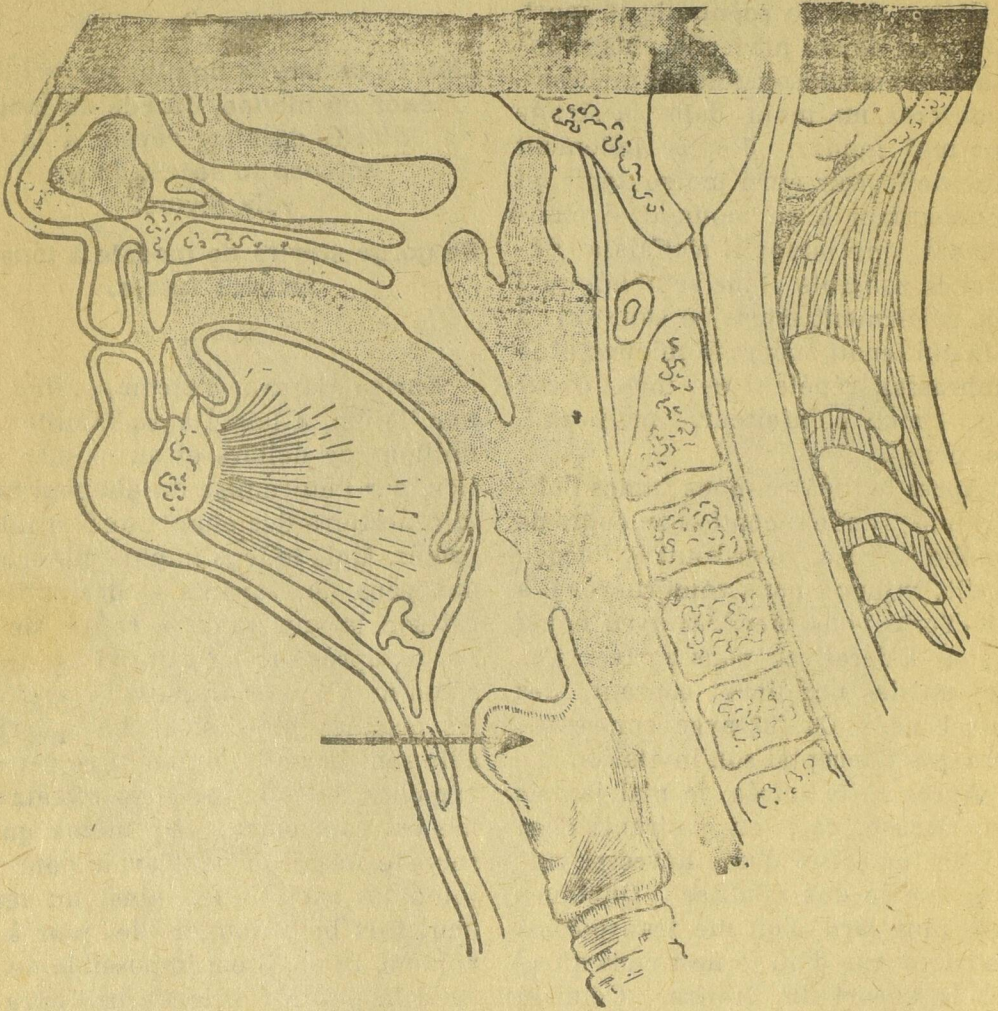
Cette question d'hérédité mise de côté, reste à savoir en quoi les étudiants de physiologie et de musique peuvent profiter de ce don de Caruso à l'avenir — le précieux larynx qui était unique.

Le docteur américain qui traita Caruso, lors de sa première maladie, a déclaré que son larynx était si déve-

loppé que, véritablement, il constituait une merveille.

Le larynx, comme chacun sait, est une ouverture pratiquée de la gorge dans la trachée-artère, canal qui sert à la respiration.

cordes vocales à la base de la trachée-artère, les fasse vibrer pour leur faire rendre un son. Le caractère de la vibration dépend non seulement de l'effort que fait le chanteur pour mouvoir les muscles des cordes vocales,



La flèche indique la position du larynx. Ce dessin représente exactement la dimension des organes de la gorge de l'immortel Caruso.

Quand nous avalons la nourriture, cet organe est clos, pour protéger les poumons. Maintenant, quand nous respirons, il s'ouvre. De même, quand nous parlons ou chantons, le larynx s'ouvre pour que l'air, passant par les

mais aussi de la longueur de ces muscles.

Et c'est en cela que Caruso était extraordinaire. La longueur moyenne d'une corde vocale étendue est de $\frac{3}{4}$ d'un pouce. Celle de Caruso était d'un

treize-seizièmes d'un pouce, soit d'un pouce et d'un seizième de plus de celle d'un homme ordinaire. Par exemple, prenons deux cordes de violon, l'une de $\frac{3}{4}$ d'un pouce et l'autre d'un treize-seizièmes. C'est là la comparaison entre les cordes vocales de Caruso et celles que nous avons, vous et moi. Voyez quel parti il pouvait ainsi tirer de sa gorge et quelle voix merveilleuse il pouvait avoir et il avait de fait.

Les poumons de Caruso étaient aussi ceux d'un super-homme. Là résidait son extraordinaire puissance vocale. On raconte que se tenant près d'un piano et gonflant ses poumons, il pouvait remuer cet instrument par la seule force du déplacement d'air qu'il provoquait de cette façon. Un autre facteur du succès de Caruso est la longueur de son tube vocal qui est le passage du larynx aux bronches, ou tubes des bronches.

En se servant de toutes ces données, il est possible que la science puisse reconstituer intégralement les raisons physiques qui ont contribué à donner à Caruso la suprématie dans le monde musical moderne.

— 0 —

DES AÉROPLANES EN L'AN 500 AVANT J.-C.

Le docteur Ixhal Ali Shah, un brahmane des Indes, a prouvé que dans son pays, il y a plus de 24 siècles, l'on s'est déjà servi d'une espèce d'aéroplane. On trouve sur les roches et sur les pierres, débris d'anciens temples et monuments, des sculptures de ces appareils. Ces sculptures remontent

au 5ème siècle avant J.-C., et dans les livres des brahmanes, datant de cette époque on parle de "voitures volantes".

Dans une pièce de littérature, écrite en l'an 500 avant J.-C., on raconte comment Ravoun, Roi de Ceylan, survola une armée ennemie et y jeta des bombes qui causèrent de grands ravages. Ravoun ayant été tué, sa machine tomba au pouvoir du chef Hindou Ramchander qui s'en servit pour voler de Ceylan à sa capitale Ajudhia, située dans le nord des Indes.

Dans le Mahabharotta, un des plus anciens classiques des Brahmanes, il est fait mention d'une "voiture volante" donnée par un roi à un autre monarque comme gage d'amitié.

Les bombes dont il est fait mention dans l'histoire de Ravoun, sont dénommées dans ce récit, "torches explosibles", et il y est dit que ces torches étaient jetées d'une "voiture volante" sur l'ennemi. D'après un autre livre de cette époque, voici quelle était la composition de ces bombes : Elles consistaient en un cylindre de deux pieds de long, en pâte de bois, rempli d'un mélange de bois pulvérisé et de salpêtre ; dans ce mélange se trouvaient des clous et des morceaux de verre. La mèche était en fibre de cocotier et on l'allumait avant de jeter la bombe.

Comme on le voit, les aéroplanes ne seraient pas une invention moderne; mais il faut croire que ces machines n'étaient pas très pratiques sans quoi les anciens auraient continué à en fabriquer et à les améliorer.

— 0 —

Aimez et laissez-vous aimer.

UN NOUVEAU BALLON DIRIGEABLE

Voici un nouveau modèle de ballon dirigeable que l'inventeur, Thomas M. Finney, désigne sous le nom de "aerocruiser".

Ce ballon, que l'on peut voir actuellement à Washington, a une longueur de 530 pieds, sa forme est complètement différente de celle des autres ballons. Sur toute sa longueur il a la même largeur, sa coupe transversale représente la forme d'un fer à cheval, et si l'on peut s'exprimer ainsi, il filera sur un vrai rail d'air.

L'enveloppe à la forme d'un matelas, qui, au lieu de laine contient du gaz. Supposez un matelas posé sur une planche de telle façon que les extrémités retombent sur les côtés de la planche, et vous aurez la forme de l'enveloppe; entre les deux côtés du matelas qui retombent c'est le vide. Si à l'extrémité de ces deux côtés vous fixez une nacelle, vous aurez l'image de l'"aerocruiser".

L'espace, situé en dessous du sommet et entre les deux côtés de l'enveloppe renfermant le gaz, forme le "air rail", rail d'air, suivant l'expression pittoresque de l'inventeur.

A l'intérieur de cet espace vide fonctionnent 6 puissantes hélices, (trois en haut, trois en bas). L'air attiré et refoulé, le long de ce tube, établit entre les côtés un courant d'air d'une force considérable, qui fait que le ballon semble glisser sur cet air, comme s'il glissait sur un rail.

En dessous de l'"aerocruiser", fixée aux deux extrémités des côtés de l'enveloppe renfermant le gaz, se trouve

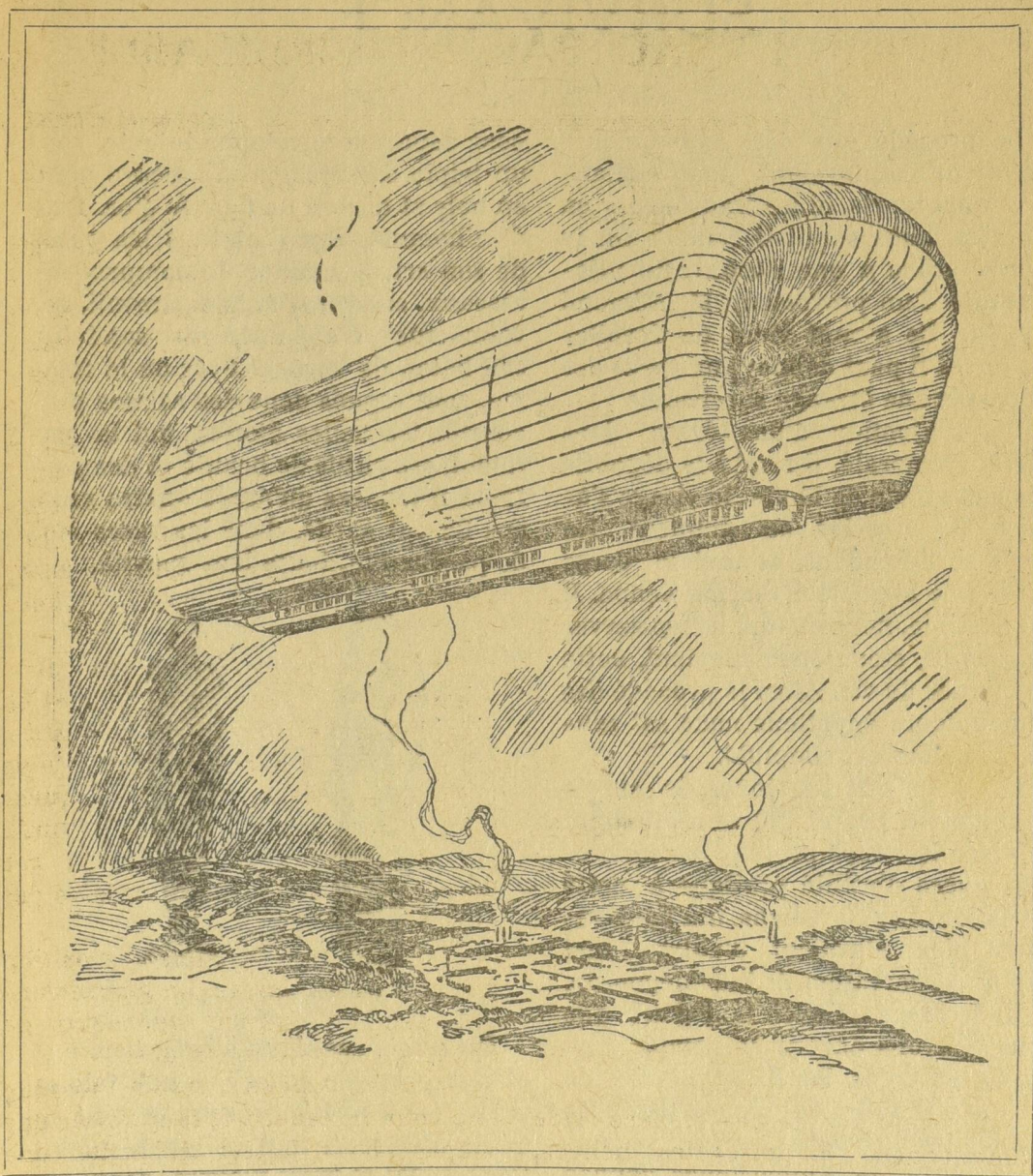
une cabine d'une longueur de 500 pieds, divisée en compartiments. Cette cabine a l'aspect d'un train de Pullmans, réunis en un seul char, et à l'intérieur c'est le même luxe et le même confortable que dans les cabines de luxe des grands transatlantiques.

L'"aerocruiser" pourra voyager à une vitesse de 100 milles à l'heure. L'inventeur assure qu'il pourra couvrir le trajet de New-York à San Francisco en 24 heures, et celui de New-York à Londres en moins de 30 heures.

La charpente de ce nouveau dirigeable, au lieu d'être en métal, est en bois d'épinette. L'enveloppe géante, qui renferme le gaz, a une capacité de 3,800,000 pieds cubes, et il est question de se servir du gaz "Helium", qui, s'il est plus coûteux que le gaz Hydrogène, a l'avantage de n'être pas inflammable.

D'ailleurs, grâce à une disposition nouvelle, l'emploi de ce gaz reviendra meilleur marché que celui de l'hydrogène, voici pourquoi:

Dans les ballons actuels, lorsque l'on veut descendre, il faut ouvrir une soupape pour laisser échapper une quantité plus ou moins grande de gaz, tandis que l'inventeur, pour faire descendre son "aerocruiser", au moyen d'une pompe aspirante et refoulante, pourra aspirer le gaz Helium qu'il jugera nécessaire, et le refouler dans un réservoir où il sera comprimé sous une haute pression. Voudra-t-il, au contraire, faire monter l'aerocruiser,



il n'aura qu'à laisser retourner dans l'enveloppe, tout ou partie du gaz comprimé.

L'aerocruiser, grâce à ces dispositifs, peut être converti lui-même en machine plus lourde que l'air, et l'on peut atterrir ainsi sans le secours de

nombreux aides, comme cela est indispensable pour les autres ballons.

Les lecteurs ne manqueront certainement pas de suivre avec intérêt les essais qui vont se faire bientôt de ce nouveau dirigeable.

SURVIVANCE

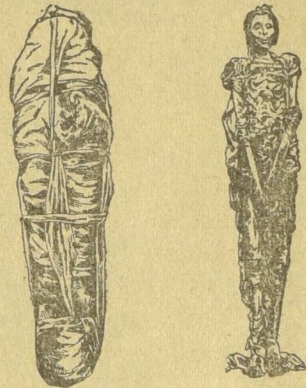
Le procédé que les embaumeurs égyptiens employaient pour embaumer leurs morts, et les transformer en momies, nous serait-il rendu? On le pense, grâce à une découverte intéressante d'un professeur, M. Edmond Bartha. Ce savant vient de dévoiler comment il peut donner aux corps des trépassés une étrange survivance.

Par l'injection d'un sérum dans l'artère-fémorale, il rend à la dépouille l'aspect même de la vie: le visage s'apaise, les muscles se gonflent, les nerfs se détendent, et tout le corps garde une blancheur marmoréenne. Il est possible, nous dit-on, de conserver longtemps, sinon éternellement, cette apparence de vie. Ainsi le procédé des embaumeurs égyptiens nous est rendu, et même est simplifié.

Les gens que les idées de survie n'inquiètent pas et qui se contentent de vivre le temps présent, ne trouveront guère d'utilité pratique à cette invention. Les Egyptiens, qui nous valaient bien, n'avaient d'autre souci que la conservation de leur dépouille, et ils le faisaient avec tant d'art que nous pouvons encore contempler, au musée du Caire, les traits mêmes de Rhamsès II. Celui qui n'a pas visité les nécropoles de Thèbes ne peut se rendre compte de l'importance donnée par un peuple à la pérennité de la sépulture.

Il est possible de s'en faire une idée en admirant, au musée de Turin, la chambre funéraire de Khâ, entrepreneur des travaux de Thèbes, vers 2500 av. J.-C. et de sa femme Mérit. Le couple éternel sommeille avec dou-

leur dans son enveloppe intacte, sous un triple sarcophage de cèdre peint en noir et décoré de figures d'or. Près de l'homme, reposent tous les outils de son art, la coudée, le compas, les roseaux, ses vêtements de travail, ses vêtements d'apparat, ses sandales, son bâton de voyage. Près de la femme, sont rangés dans des caisses précieuses les belles étoffes qui la paraient, ses outils de beauté et des parfums si tenaces qu'après quatre mille ans ils ont gardé, dans les vases clos de parchemin, toute leur suavité.



Momies égyptiennes.

On a mis ces deux morts dans une chambre taillée au sein d'une falaise aride, on a mis auprès d'eux tout ce qu'ils aimèrent, tout ce qui résumait leurs goûts et leurs plaisirs, depuis le lit nuptial jusqu'à des guirlandes de fleurs.

Je pense qu'une telle survivance, parmi les choses qu'on a le plus aimées, ne peut être considérée comme une mort, et que cela suffit à expliquer la sérénité du peuple égyptien en face du trépas.

Un puits de mine transformé en télescope pour découvrir les secrets de Mars

La planète Mars est-elle habitée ? Telle est la question que, depuis très longtemps, les astronomes anciens et modernes se sont posée, et la plupart d'entre eux admettent cette possibilité. Voici les observations sur lesquelles ils appuient leur hypothèse.

Mars est une planète qui a peut-être un million et demi d'années de plus que la Terre. Comme la Terre, ses deux pôles sont recouverts en hiver d'une couche de glace et de neige qui fondent au printemps. Il y existe des rivières, mais on y remarque aussi des lignes mystérieuses, qui semblent être des canaux creusés par des êtres intelligents; ces canaux seraient destinés à l'arrosage artificiel des terres tropicales. De plus, comme la Terre, la planète Mars est entourée d'une couche d'atmosphère, qui, sans être aussi épaisse que celle qui entoure notre planète, y rendrait la vie possible.

Si Mars est habitée, quelle sorte de créatures l'habitent, et quelle est leur civilisation ?

Jusqu'à ce jour, même à l'aide des télescopes les plus puissants, les astronomes n'ont jamais pu observer Mars à une distance assez rapprochée pour pouvoir s'en rendre compte ; mais, voici que l'astronome américain Todd a conçu un plan ingénieux, qui, s'il réussit, pourra permettre de résoudre cette question intéressante.

Pour arriver à distinguer ce qui se passe dans Mars, il faudrait construire

un télescope immense de 1300 pieds de long, muni d'une lentille concave de 50 pieds de diamètre. Cette lentille réfléchirait l'image de Mars en la grossissant de 25,000,000 de fois, et, cette image réfléchie sur un miroir incliné à 45 degrés, ou foyer de la lentille, pourrait être photographiée.

Pour construire un tube mobile et une lentille de pareilles dimensions, il n'y fallait pas songer, c'est une chose pour ainsi dire impossible.

M. Todd a trouvé au Chili une mine dont un des puits a les dimensions précitées, et il a songé à transformer ce puits en un gigantesque télescope. Pendant quelques jours de l'année, Mars brille exactement au-dessus de l'ouverture de ce puits. L'installation sera complètement achevée en 1924, époque à laquelle Mars sera dans sa position la plus rapprochée de la Terre, position que, dans sa course régulière à travers l'espace, elle n'occupe qu'une fois tous les cent ans.

En ce qui concerne la lentille concave de 50 pieds, comme il serait presque impossible de fabriquer sans défauts une lentille de pareilles dimensions, M. Todd emploiera le genre de lentille concave préconisé il y a plusieurs années par un autre astronome le professeur Wood.

Il remplira de mercure un immense réservoir mobile de 50 pieds de diamètre. Ce réservoir, actionné par l'électricité, tournera sur un pivot à

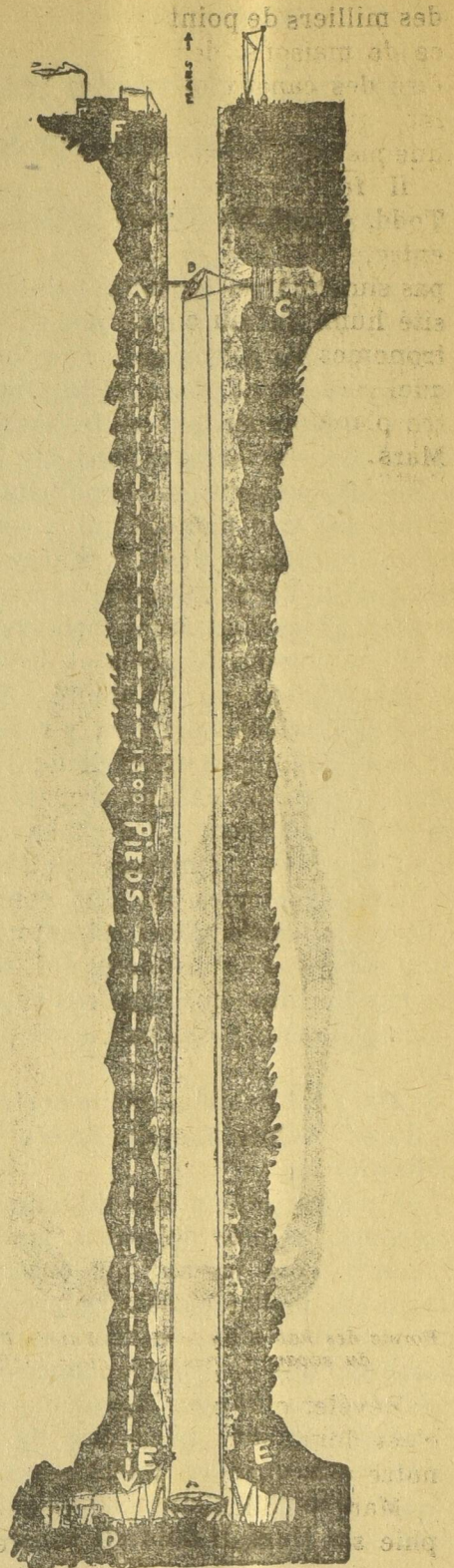
une vitesse calculée, de façon que le mercure, obéissant en cela à la loi qui régit la force centrifuge, s'élève le long des bords en formant ainsi au centre un creux suffisant pour avoir exactement la forme de la lentille nécessaire.

Ce miroir concave en mercure, recevra et réfléchira l'image de Mars en la grossissant 25,000,000 de fois, jusqu'à un miroir suspendu à un angle de 45 degrés, près de l'orifice du puits à l'endroit appelé le foyer de la lentille.

Une difficulté se présentait encore, c'est qu'avec un tube fixe, la photographie, vu le mouvement continu de la planète, doit être instantanée. Il semblait impossible de prendre une photographie instantanée dans l'obscurité d'un puits de mine, mais M. Todd a trouvé moyen de résoudre cette difficulté. Les parois du puits seront recouvertes de feuilles de métal très unies et brillantes qui permettront d'éclairer l'intérieur du tube d'une façon parfaite.

Que révéleront les photographies?

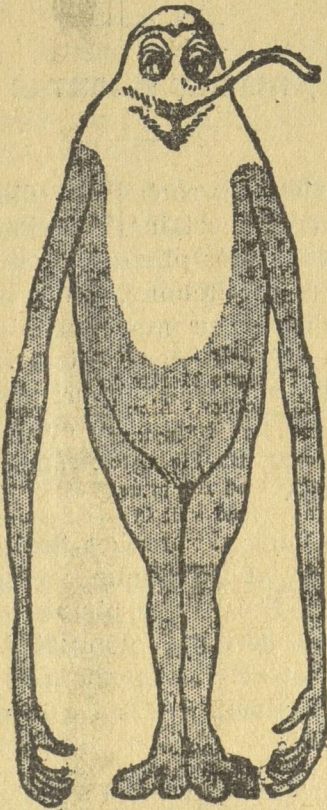
Apporteront-elles la solution du problème que l'on recherche depuis si longtemps? Nous montreront-elles



- A. — Réservoir à mercure. En tournant à une très grande vitesse, la surface du mercure prendra la forme d'une lentille concave qui grossira 25,000,000 de fois la planète Mars.
- B. — Miroir incliné à 45 degrés qui recevra l'image agrandie réfléchi par A.
- C. — Camera géant, construit spécialement dans un trou situé dans le mur de la mine.
- D. — Moteurs très puissants qui feront tourner le gigantesque réservoir de mercure.
- E. — Galerie d'observations d'où les savants, à l'aide d'instruments spéciaux pourront examiner l'image de Mars directement sur la lentille en mercure.
- F. — Usine électrique fournissant le courant nécessaire au moteur.

des milliers de points ayant l'apparence de maisons, des lignes semblant être des canaux ou des chemins de fer, ou bien nous montreront-elles une planète inhabitée?

Il faut souhaiter au professeur Todd, de réussir dans sa gigantesque entreprise, car le savant ne se propose pas simplement de satisfaire la curiosité humaine, ou celle des autres astronomes, son but est de démontrer quel sera le sort de la Terre, car notre planète aura le même sort que Mars.



Forme des habitants de Mars, d'après l'opinion du savant astronome anglais, Ball.

Révéler ce qui se passe dans Mars c'est donc jeter un coup d'oeil sur notre avenir.

Marconi, l'inventeur de la télégraphie sans fil, affirmait dernièrement

Un Buste Bien Dessiné

FAIT VALOIR LA BEAUTE, LA GRACE DE LA TAILLE

LES

PILULES PERSANES

de Tawfisk Pacha de Téhéran, Perse.

ont pour effet de développer le buste, de corriger la maigreur excessive, de supprimer le creux des épaules et d'effacer les angles disgracieux qui déparent

une jeune fille ou une jeune femme.

Prix: \$1.00 la boîte; 6 boîtes pour \$5.

Mlle Angela V., écrit: "Je viens de prendre la quatrième boîte de vos fameuses PILULES PERSANES; l'effet est merveilleux—j'en suis enchantée."

SOCIÉTÉ DES PRODUITS PERSANS

Boîte Postale 2675, Dépt. A., Montréal.

DANS NOTRE NUMERO DE FEVRIER
NOUS PUBLIERONS

UN ROMAN COMPLET

qui aura pour titre :

"LE PRIX DE LA GLOIRE"

PAR

Henry de Forge

RETENEZ DES MAINTENANT VOTRE
PROCHAIN NUMERO.

qu'au moyen d'appareils très sensibles et très puissants, il avait recueilli des signaux provenant de Mars. Si Mars a une existence bien plus ancienne que la Terre, il n'y aurait rien d'étonnant que ses habitants soient plus avancés en sciences que nos savants, et qu'ils aient bien longtemps avant eux inventé et poussé à un très haut degré de perfection la télégraphie sans fil. Dès lors, pourquoi ne pourraient-ils pas essayer de correspondre avec nous, comme nous essayons de correspondre avec eux.

Le professeur Lowell, de l'observatoire Lowell, affirme que Mars est habitée mais que la vie est sur le point de disparaître de cette planète par suite du manque d'eau.

Quoi qu'il en soit, comme notre planète aura le même sort que Mars, le résultat des expériences de Todd est attendu avec intérêt non seulement par les savants mais par tout le monde.

LAMARTINE ET LE FEMINISME

Au temps où Lamartine, le grand poète français était le roi à l'hôtel de ville de Paris, les femmes commençaient à vouloir s'immiscer dans la politique, c'était le féminisme à son début.

Une délégation de militantes arriva un jour à pénétrer jusqu'à son cabinet et il fut obligé de les recevoir. Elles lui dirent qu'elles avaient mission de l'embrasser au nom de toutes les femmes de France qui allaient lui devoir leur émancipation.

Elles n'étaient pas belles, disait un jour le poète, en rappelant ce souve-

nir de son règne à l'hôtel de ville, et j'eus une inspiration de génie qui me permit de me soustraire à leurs embrassades; je m'avançai vers elles et d'un ton solennel, je leur dis:

Citoyennes, merci des sentiments que je vous inspire; mais, laissez-moi vous le dire bien sincèrement, des sentiments tels que vous les exprimez sont inspirés par le patriotisme. Des patriotes telles que vous ne sont pas des femmes, elles sont des hommes, et entre hommes on ne s'embrasse pas, on se tend la main.

ROCHES PLIANTES

Il existe des roches qui plient si on les place en certaines positions.

Certains grès plient comme des lanières de caoutchouc. Si une bande de grès d'épaisseur moyenne n'est supportée qu'à ses deux extrémités, elle s'incurvera en son milieu; si la même pièce est posée sur un support, par son milieu, les deux extrémités s'inclineront.

On trouve des roches flexibles aux Indes et en Amérique, particulièrement au Brésil. Ces pierres contiennent une certaine quantité de mica, lequel est employé pour la construction des cheminées, en raison de sa flexibilité.

La présence du mica n'indique cependant pas que la roche soit flexible, cette qualité étant due au fait que les particules de quartz dont elle se compose sont repliées sur elles-mêmes à la manière de charnières, de telle sorte que si la roche est soumise à un effort elle ne se brisera pas.

Lisez ce que Madame Mary DesRoches, de
Summerside, P. E. I., nous écrit
au sujet du

CARNOL

"Une attaque d'influenza, en automne 1918, me laissa dans une faiblesse telle que je pouvais à peine traverser la cuisine. Pendant près de deux mois je crachai le sang et je croyais, ainsi que mes voisins, que j'étais à la première période de la tuberculose. Quand je tombai malade, je pesais 120 livres, puis je descendis à 98 livres.— Sur la recommandation de mon pharmacien, je commençai à prendre du Carnol. Avant la fin de la première bouteille, je ressentis une amélioration sensible. Je pris alors quatre bouteilles et l'amélioration fut si merveilleuse que, je gagnai un poids que je n'avais jamais atteint auparavant. Je peux recommander avec confiance le Carnol à tous ceux dont la santé est mauvaise, comme le tonique le meilleur et le plus agréable au goût qui soit sur le marché aujourd'hui."

Quand une santé chancelante indique les symptômes de l'anémie, du dépérissement, de la tuberculose ou consommation on doit espérer d'excellents résultats du CARNOL.

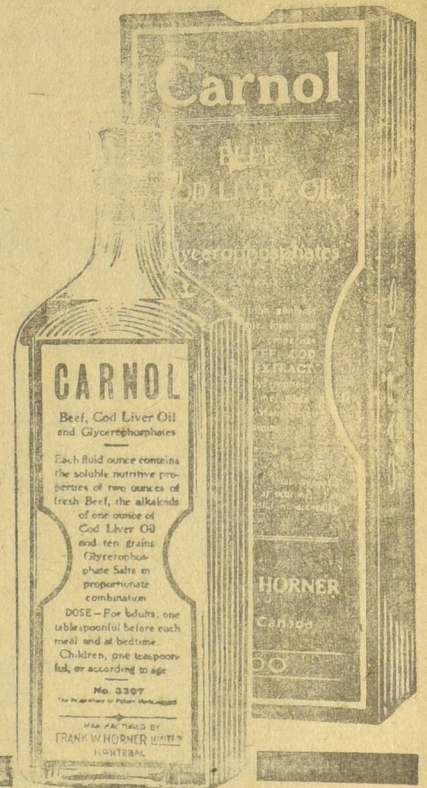
Ce remède nourrit le système nerveux, édifie les tissus, augmente le poids et renforce le système humain tout entier.

Il se recommande tout spécialement pour les neurasthéniques et le rachitisme, ainsi que pour les maladies qui dépendent, comme le rachitisme d'un corps faible et d'une mauvaise condition physique. C'est pourquoi le rachitisme se rencontre presque toujours chez les enfants mal nourris et chétifs.

Ce n'est pas un secret ni un mystère que la composition du CARNOL. — Son ingrédient principal est la glycérophosphate — tonique merveilleux pour les nerfs — qu'on appelle aussi *sel du sang*. Par le monde entier on reconnaît qu'il n'y a pas de meilleur régénérateur du sang, de tonique plus efficace pour les nerfs que ce médicament précieux.

Une combinaison avec ces sels sont les éléments nutritifs solubles du bœuf et l'extrait de foie de morue — de ce dernier on a su enlever tout l'odeur et le goût désagréables.

Nous sommes tellement confiants du mérite du CARNOL que si vous n'en retirez pas tout le bien que nous vous en disons, rapportez-en les bouteilles vides au pharmacien qui vous les aura vendues et il vous rendra votre argent.



Petites histoires de grands distraits

Un groupe d'ingénieurs électriciens s'est rendu dernièrement en pèlerinage, au cimetière Montmartre, pour commémorer, sur la tombe d'Ampère le centenaire de la découverte par ce physicien de la loi fondamentale de l'électro-dynamique, source originelle des admirables progrès atteints aujourd'hui par l'électricité. Ampère méritait cet hommage, car il fut un grand savant, d'un esprit élevé, d'une âme ardente et généreuse. Mais il fut aussi un grand distrait, dont les absences et les "voyages dans la Lune" sont restés légendaires. Qui ne connaît, entre autres, l'anecdote tant de fois racontée et tant de fois mise à la charge de tous les distraits célèbres?

Ampère était dans la rue, préoccupé par un problème difficile, pour la solution duquel de nombreuses opérations mathématiques étaient nécessaires. Un fiacre stationnait devant une maison. Il s'y posta à l'arrière. Et, avec autant de sérénité que s'il eût été devant un tableau noir, sortant un morceau de craie de sa poche, il couvrit tout le panneau d'innombrables signes algébriques. Soudain, le véhicule démarra. Sans se rendre compte de la situation, Ampère le suivit, continuant à griffonner des chiffres jusqu'à ce qu'il fût à bout de souffle.

Une autre fois, s'étant trouvé retardé, un soir d'hiver, dans le quartier Mouffetard qui ne lui était pas bien connu, Ampère se vit obligé de demander son chemin à un passant. Celui-ci, désignant un point lumineux

qu'on voyait briller à quelque distance, lui dit:

—Vous ne pouvez pas vous tromper. Marchez jusqu'à cette lanterne. Tournez à gauche et suivez tout droit. Vous en avez pour une petite demi-heure...

Le savant, s'étant confondu en remerciements, s'en alla donc dans la direction de la lanterne, non sans ressasser dans sa tête quelques-unes des questions scientifiques qui l'absorbaient alors. Il marchait, il marchait toujours, s'efforçant de se rapprocher de la lumière qui, contre toute logique, lui paraissait de plus en plus lointaine. Enfin, après une course exténuante, de plus d'une heure, il arriva à la rejoindre, pour constater que cette lanterne était celle d'une voiture de maraîcher, qui s'étant mise en route en même temps que lui, l'avait entraîné ainsi jusqu'en dehors des barrières!

A son cours de l'Ecole polytechnique, il n'était pas rare de voir Ampère essuyer le tableau noir avec son foulard et mettre, au contraire, dans sa poche le torchon réservé à cet usage, après s'en être servi pour se moucher. On raconte encore, qu'en se rendant à une séance de l'Institut, il s'était amusé à ramasser un caillou aux reflets bizarres; puis, qu'ayant regardé l'heure à sa montre, il avait mis le caillou dans son gousset et jeté sa montre dans la Seine...

Ampère ne fut pas le seul distrait de son espèce. Le fameux mathématicien Henri Poincaré aurait pu lui damer le pion. En le recevant sous la Coupole,

ENLEVEZ CES POILS ET DUVETS

qui déparent votre visage
avec la célèbre



RAZORINE

du Dr. Simon, de Paris

Facile à appliquer soi-même, inoffensive, elle agit rapidement, sans laisser de traces et sans activer la pousse.

Envoyez 10 cents pour échantillon généreux.

COOPER & Cie, ch. 119, 155-ouest, rue des Commissaires, MONTREAL



Voici, Mesdames, le Populaire

LAIT DES DAMES ROMAINES

DANS SA NOUVELLE TOILETTE

Un paquetage plus commode que l'ancien et plus digne de la renommée universelle de ce produit qui depuis au delà d'une quart de siècle a beaucoup contribué à la préservation de la

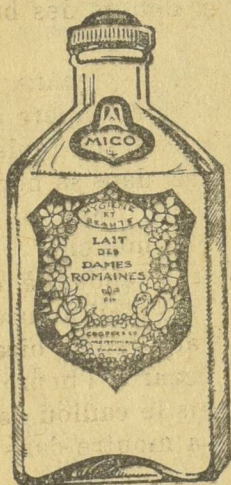
BEAUTE DE LA FEMME

en rehaussant la blancheur et la finesse de la peau, en éclaircissant le teint, en le protégeant et en faisant disparaître ROUGEURS, BOUTONS, DARTRES, RIDES, POINTS NOIRS etc.

En vente partout **50c** ROSE OU BLANC

Envoyez 10 cents pour échantillon généreux.

COOPER & Cie, ch. 119, 155-ouest, rue des Commissaires, MONTREAL



comme membre de l'Académie française, M. Frédéric Masson ne craignit pas de rappeler malicieusement à son collègue, quelques-unes de ses étourderies : celle, par exemple, qui lui avait fait prendre machinalement à l'étalage d'un magasin, un panier en osier, avec lequel il se promena quelque temps sur la voie publique et qu'il s'empressa ensuite de rapporter à son propriétaire, lorsqu'il se fût aperçu avec confusion, qu'à la place de sa serviette usuelle, il portait à son bras un ustensile de ménage... Il en est bien d'autres à mettre à son compte!

A sa sortie de l'Ecole des Mines, Henri Poincaré avait été envoyé en mission à Vienne et sa mère, ne connaissant que trop ses inadvertances coutumières, avait cousu de petits grelots à son portefeuille pour qu'il risquât moins de l'égarer. Il le rapporta, en effet. Mais il rapporta également d'Autriche, dans sa valise, un drap de lit qu'il y avait glissé, croyant y mettre sa chemise de nuit.

Etant candidat à l'Académie, il avait dû accomplir l'obligatoire corvée des visites à ses électeurs éventuels. Se trouvant, un après-midi, dans le salon d'un des plus notoires immortels, il s'égara dans une longue conversation sur l'objet de ses travaux. Le temps passait. Son hôte commençait à esquisser quelques signes d'impatience. Henri Poincaré, imperturbable, intarissable, restait rivé sur son fauteuil. A la fin, n'y tenant plus, l'académicien se leva, s'excusant d'être obligé de prendre congé de son visiteur, un important rendez-vous l'appelant au dehors.

—Mais faites donc, cher Maître!... dit le mathématicien, en se levant et en faisant mine de le reconduire... J'ai moi-même beaucoup de travail...

Un immense éclat de rire, bientôt partagé par Henri Poincaré lui-même, dénoua la situation. Le grand distrait, emporté par le torrent tumultueux de ses idées, en était arrivé à se croire chez lui, en train de recevoir celui qui le recevait!...

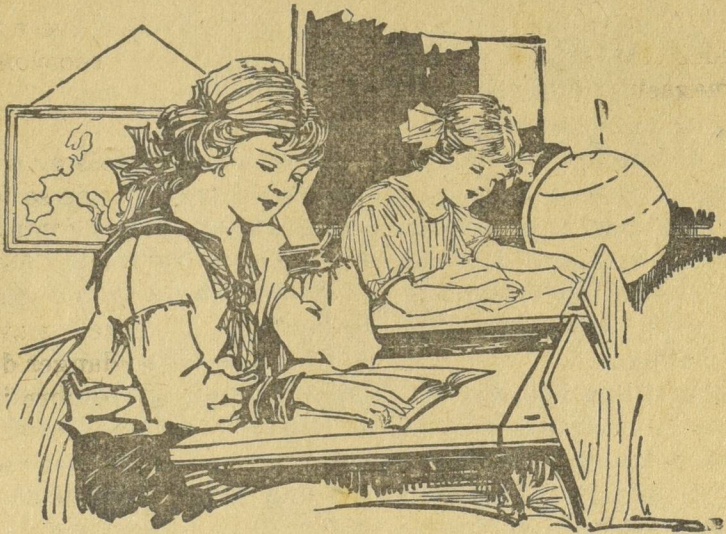
Pasteur n'était pas exempt non plus de ces petites faiblesses. A un dîner, qui réunissait autour de sa table quelques personnes assez étrangères aux choses de la science, il s'était amusé, un soir, à faire un petit cours de microbiologie familière, s'attachant à démontrer le grand danger des germes qui se trouvent en nombre infini dans les poussières répandues sur tous les objets. Comme on servait des cerises, au dessert, il passa de la théorie à la pratique. Et, remplissant un verre d'eau, il y trempa quelques-uns de ces fruits, montrant ensuite à ses convives le liquide pollué par ce lavage, en leur disant :

—Il y a peut-être, là-dedans, de quoi engendrer dix maladies...

Après quoi, il avala d'un trait, par mégarde, le contenu du verre récelant tous ces terribles microbes au milieu de l'hilarité générale.

Le jour de son mariage avec Marie Stilvell, Edison, en sortant de l'église, demanda à sa jeune femme la permission d'aller surveiller, dans son laboratoire de Menlo-Park, une expérience en cours à laquelle il attachait beaucoup d'importance. Son absence se prolongeant, la noce se mit à table. Le repas était depuis longtemps achevé, le jour allait finir, Edison n'était pas de retour. Il fallut, enfin, que le cortège nuptial, mariée en tête, vint frapper à la porte du laboratoire pour rappeler l'inventeur à la réalité.

Que de distraits illustres ne pourrait-on citer encore!



Les Nerfs des Ecolières

“Je donne à mes fillettes la Nourriture du Dr Chase pour les Nerfs, durant le temps de leurs examens, et je suis certaine que cela leur fait beaucoup de bien!”, écrit une dame de Vancouver.

APRES le long terme scolaire, les nerfs des enfants sont épuisés au suprême degré. La crainte et l'inquiétude des examens sont souvent la cause qui amène un épuisement nerveux.

C'est ordinairement l'enfant naturellement nerveux qui est le plus ambitieux, et en lui refusant la somme nécessaire d'exercice au dehors, arrive le temps des examens avec pas assez d'énergie et de force pour surmonter cela.

Heureusement l'organisme de l'enfant répond rapidement à un traitement aussi reconstituant que la Nourriture du Dr Chase pour les Nerfs. Le sang est enrichi, les cellules nerveuses sont

renforcées, et la santé et la vigueur sont bientôt revenues.

M. S. Flarity, Wiarion, Ont., écrit:

“Ma fillette, âgée de 11 ans, souffrait d'épuisement et de nervosité qui montraient une tendance à la Danse de St-Guy. Je me procurai pour elle quelques boîtes de la Nourriture du Dr Chase pour les Nerfs, et après qu'elle en eut pris trois boîtes, il y eut une grande amélioration dans son état. Elle est beaucoup plus forte et son système est reconstitué d'une manière générale. Elle est revenue de sa faiblesse nerveuse, et il n'en reste plus aucune trace.”

La Nourriture du Dr Chase pour les Nerfs est une classe par elle-même, vu qu'elle est le reconstituant le plus populaire pour les nerfs. 50 cents la boîte, chez tous les marchands, ou d'Edmanson, Bates & Co., Limited, Toronto. 17

C'est Archimède, quittant son bain et parcourant tout nu les rues de Syracuse, pour crier son Eureka. C'est le bon roi Dagobert, "mettant sa culotte à l'envers". C'est le duc Brancas, curieux modèle du Ménalque de La Bruyère. C'est le bon La Fontaine qui, selon le mot de Diderot, ne fut, toute sa vie "qu'une distraction continuelle."

C'est Alfred de Musset mettant une pièce de cinquante centimes dans la tasse de thé offerte par une jeune fille qu'il prenait pour une quêteuse... J'en passe—et des meilleurs!

Mais il y a distraits et distraits. Les uns ne sont que de vulgaires hurluberlus ou de redoutables demi-fous. Les autres—les savants, les poètes, voire les amoureux—, qui vivent sans cesse dans les nuages ou qui se plaisent à "pêcher la lune", méritent moins le sarcasme que la sympathie. Comme a dit Balzac: "On ne peut regarder au microscope ni les grands hommes ni les étoiles". Et il faut aimer ces distraits-là. Car, selon la remarque du prince de Ligne, ce sont surtout "les sots et les méchants qui ont du sang-froid et de la présence d'esprit."

—o—

Le beau, le bon, le grand et le sublime sont des êtres cosmopolites, ils sont de l'univers.

* * *

Les livres sont nos meilleurs amis, car ils ne peuvent jamais devenir nos ennemis.

* * *

C'est dans la solitude que la pensée règne suprême, comme une reine ambitieuse qui a pour courtisans le travail, l'espoir et le génie.

LE MERCANTI EXPÉDITIONNAIRE

Les procédés employés par les mercantis pour écouler leurs stocks témoignent parfois d'une imagination si ingénieuse qu'ils méritent d'être signalés.

A Paris, l'un d'eux a choisi pour théâtre de ses opérations un immeuble de l'Etat où un des grands ministères occupe à un travail de liquidation de la guerre un personnel de 4 à 500 femmes.

Pour y avoir ses libres entrées, cet habile homme n'a pas hésité à s'y faire engager comme expéditionnaire auxiliaire. Chaque matin, quelques instants avant l'ouverture des bureaux, dans l'un des corridors et spécialement dans celui du deuxième étage ou chaque employée fait enregistrer son arrivée à un appareil automatique, il installe un éventaire d'objets de toilette féminine: jupons, cache-corsets, soutiens-gorge, jerses, bas de soie, jarretelles, chemises et pantalons, qui tous, tarifés à des prix de solde et de réclame, ne manquent pas de tenter ces dames.

Le déballage se renouvelle aux heures de sortie et à la rentrée de deux heures. Une fois à son bureau, le commerçant devient un expéditionnaire modèle.

Pour cela, il touche par jour un salaire de 12 francs, plus une indemnité de vie chère de 2 fr. 40. Il abandonne l'un et l'autre au jeune portefaix qui coltine pour son compte la marchandise de son domicile à son service. Il peut le faire, car, avant même de commencer sa journée de rond-de-cuir, il a, par de larges profits, compensé les frais généraux et spéciaux de sa petite industrie.

EXPEDITIONNAIRE



LE SANG, C'EST LA VIE

Pour le traitement de l'Anémie, de la Neurasthénie, de la Tuberculose, du Rachitisme et de toutes les affections pulmonaires

L'HISTO-FER GARNIER

est le remède tout indiqué.. C'est le tonique le plus puissant de nos jours. Résultats assurés.

PRIX : \$1.25 LA BOUTEILLE.

EN VENTE DANS LES MEILLEURES PHARMACIES ET AUX

PHARMACIES MODELES DE GOYER

AGENTS SPECIAUX :

217 rue Ste-Catherine, Maisonneuve
Lasalle 1664

180 rue Ste-Catherine Est
Tel. Est 3208

Savez-vous que

LE FILM

ne se vend que 15 sous ?

CHEZ TOUS LES MARCHANDS DE JOURNAUX

POIRIER, BESSETTE & CIE, 131 Cadieux, Montréal

CHASSE PAR UN BOA CONSTRICTOR

On sait que parmi les serpents, les boas constrictors sont réputés comme les plus dangereux, en raison de la taille gigantesque qu'ils atteignent et de leur force considérable qui leur permet de s'attaquer non seulement à l'homme, mais même aux gros animaux.

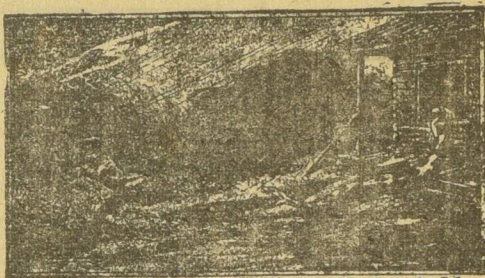
L'authentique aventure suivante, dont un ingénieur anglais fut le héros, montre à quel point les boas justifient la terreur qu'ils inspirent.

R. Smithson dirigeait des travaux de construction dans la République Argentine et son campement se trouvait à côté du fleuve Parana.

Un jour qu'il s'était rendu à cheval accompagné de son chien Bobby, jusqu'au village le plus proche, au retour il fut surpris par un de ces terribles orages si fréquents sous ces latitudes. Se trouvant encore éloigné du camp, il avisa une cabane abandonnée et à demi en ruine, et résolut de s'y réfugier.

Ayant mis son cheval à l'abri, il pénétra dans la mesure pour y attendre la fin de l'ouragan. En entrant il fut saisi par une odeur nauséabonde qui y régnait, malgré l'air qui pénétrait par les fenêtres sans carreaux. Il alluma sa pipe et, ayant trouvé un vieux rocking-chair, il s'installa tant bien que mal, songeant que son abri était l'objet de la crainte superstitieuse des indigènes qui évitaient de l'approcher, prétendant que ses trois derniers occupants avaient disparu sans que l'on sût ce qu'ils étaient devenus.

Il fut tiré de ses réflexions par l'attitude singulière de Bobby. Celui-ci, en arrêt devant une vieille armoire, grondait sourdement, le poil hérissé; puis, brusquement, il s'enfuit. L'ingénieur, intrigué, se leva pour aller voir ce que pouvait contenir l'armoire mystérieuse, quand la porte de celle-ci s'ouvrit lentement, lentement, puis, dans la demi-obscurité qui régnait, il aperçut deux yeux glauques qui le fixaient, et l'énorme tête plate et le cou d'un gris terne taché de rouge apparurent. S'arrachant à l'espèce de fascination que lui causait le regard



de l'horrible bête, Smithson bondit par la fenêtre et se précipita vers son cheval. Mais celui-ci, effrayé par l'orage, s'était enfui. En se retournant, il vit que le reptile était déjà passé à travers la fenêtre et s'avançait vers lui avec une incroyable rapidité. Sans se soucier de la direction qu'il prenait, il s'élança dans une course folle, poursuivi par le sifflement du hideux reptile.

Combien de temps dura cette terrible chasse? Il ne le sut jamais. Sa respiration était haletante, le sang lui



EXAMEN DES YEUX GUERISON DES YEUX sans médi-

caments, opération ni douleur. Nos Verres *Toric*, nouveau style A ORDRE, sont garantis pour bien VOIR de LOIN ou de PRES, tracer, coudre, lire et écrire.

Consultez le Meilleur de Montréal. Le Spécialiste **BEAUMIER**

A L'INSTITUT D'OPTIQUE

144 rue Sainte-Catherine Est,

Coin Av. Hôtel-de-Ville MONTREAL

AVIS.— Cette annonce rapportée vaut 15c par dollar sur tout achat en lunetterie. Spécialité : *Yeux artificiels*. N'achetez jamais des "pedlers", ni aux magasins "à tout faire" si vous tenez à vos yeux.

AVIS A NOS LECTEURS

Fidèles au programme que nous nous sommes proposé et désireux de donner satisfaction à nos lecteurs en général, voulant en un mot que le *Revue Populaire* soit impeccable comme revue canadienne-française, nous tenons à informer nos abonnés, surtout les *Directeurs et Directrices d'Etablissements d'Education, les Pères de famille*, bref, tous ceux qui s'intéressent à la *saine culture de l'esprit* de notre jeunesse, que nous venons de sacrifier les *intérêts pécuniaires* de la *Revue Populaire* pour qu'elle soit absolument sans reproche.

On nous reprochait souvent de publier certaines annonces au vocabulaire plutôt déplacé dans une revue de famille comme l'est la *Revue Populaire*. Or, ayant compris la justesse de ces réclamations, nous tenons à affirmer qu'à l'avenir aucune annonce de ce genre ne paraîtra dans la *Revue Populaire*.

Nos amis voudront bien prendre note de notre résolution à ce sujet, et, nous n'en doutons pas, ils recommanderont la lecture de la *Revue Populaire*, désormais à l'abri de tous commentaires fâcheux.

ECRIVEZ-NOUS.— Si les articles ne vous donnent point satisfaction ou si vous êtes trompés d'une manière quelconque par les annonceurs de cette revue, écrivez-nous et nous verrons à vous faire rendre justice.

ABONNEZ-VOUS AU JOURNAL

LE PASSE-TEMPS

(Fondé en 1895)

Dans chaque numéro on trouve :

- SEPT ou HUIT chansons ;
- DEUX ou TROIS morceaux de piano ;
- Aussi Musique de Violon ;
- Consells et Renseignements sur les Disques.

ABONNEMENT

Au Canada, \$2.50 — Un an. — Etats-Unis, \$3.00
Un numéro, 10 cents — En vente partout.

Adresse : 16-est, rue Craig — — Montréal

👉 Demandez notre catalogue de primes 👈

battait les tempes au point que celles-ci lui semblaient près d'éclater. Dans un regard par-dessus son épaule il vit l'immense reptile à moins de trente mètres derrière lui et continuant sa poursuite avec des ondulations d'une incroyable rapidité.

Comme Smithson s'élançait en avant, il éprouva brusquement une violente émotion: à moins de cent mètres devant lui s'ouvrait un ravin à pic, au fond duquel coulait le fleuve.

Il sentait derrière lui l'atroce odeur qui l'avait frappé dans la cabane: évidemment le serpent allait le rattraper.

Faisant un suprême effort, il se jeta dans le vide, au milieu du fleuve.

Quand il revint à la surface, il se sentit délivré de l'affreux danger, et, levant la tête, il aperçut tout en haut du ravin une chose qui ressemblait à une énorme branche d'arbre et se penchait, semblant regarder vers le fond. Avec un frisson, Smithson se détourna et, suivant le courant, il alla prendre pied à quelque distance de là.

A la chute du jour, il regagna le campement où un péon lui apprit que son cheval était revenu. Brisé par la fatigue et l'émotion, il rentra sous sa tente où il s'endormit profondément.

Le lendemain, il raconta son aventure à son chef qui décida de faire des recherches sur le théâtre de ce dramatique incident.

S'étant rendu à la cabane abandonnée, on ouvrit l'armoire où Smithson avait d'abord vu le serpent. On y trouva un large trou qui passait à travers le plancher et s'enfonçait dans les profondeurs de la terre. Sur le parquet, on remarqua les traces laissées par un serpent d'énorme taille, mais, dehors, celles-ci avaient été effacées par la violence de la pluie.

Ayant bouché le trou de l'armoire, Smithson et ses compagnons s'éloignèrent, laissant la mesure dans sa solitude, avec son terrible gardien.

—o— POUR PREVENIR L'EVASION DES PRISONNIERS

Aux Etats-Unis, les prisonniers qui trouvent moyen de s'évader des prisons étant de plus en plus nombreux, l'Etat a dû rechercher un moyen de rendre les évasions moins faciles; voici le moyen que l'on a décidé d'employer.

Comme la plupart des prisonniers qui s'évadent, arrivent à prendre la clef des champs en sciant un ou deux des barreaux de fer qui garnissent la fenêtre de leur cellule, on a décidé de remplacer ces barreaux par des tuyaux de fer remplis d'eau. L'eau qui passe dans ces tuyaux est maintenue sous une haute pression en communiquant avec une pompe centrale.

Si un prisonnier essaie de limer un des tuyaux, avant qu'il arrive à son but, dès que la lime dont il se sert a entamé un des côtés du tuyau, cette partie entamée n'étant plus assez résistante, il s'y produit, par suite de la forte pression de l'eau, une fissure. Un fort jet d'eau s'échappe alors par cette brèche, et, la pression diminuant dans les tuyaux, la fuite est enregistrée à un cadran avertisseur qui se trouve à la pompe centrale.

L'alarme étant ainsi donnée, les gardes de service ont le temps d'arriver à la cellule avant que le prisonnier ait pu achever son oeuvre.

Ce nouveau procédé doit être installé dans toutes les nouvelles prisons qui seront construites à l'avenir, et peu à peu on l'établira aussi dans les anciennes.

BEAUTE, FERMETE DE LA POITRINE

Disparition des Creux des Epaules et
de la Gorge par l'emploi du

Traitement DENISE ROY

en 30 jours.

Le **Traitement Denise Roy**, réalisant les plus récents progrès, garanti absolument sans danger, approuvé par les sommités médicales, **développe** et **raffermit** très rapidement la **poitrine**.

D'une efficacité remarquable, il exerce une action reconstituante certaine et durable sur le **buste**, sans faire grossir les autres parties du corps.

Très bon pour les personnes **maigres** et **nerveuses**.

Bienfaisant pour la **santé** comme tonique pour renforcer, facile à prendre, il convient aussi bien à la **jeune fille** qu'à la **femme faite**.

Prix du TRAITEMENT DENISE ROY, (de 30 jours) au compt: \$1.00

Renseignements gratuits donnés sur réception de 3 sous en timbres.

Mme DENISE ROY, Dépt. 5 Boîte postale 2740, MONTREAL

**NE SOUFFREZ PLUS!**

Pourquoi rester une malade languissante quand il ne tient qu'à vous d'être bien portante? La guérison est assurée avec

LE TRAITEMENT MEDICAL GUY

C'est le meilleur remède connu contre les maladies féminines; des milliers de femmes ont, grâce à lui, victorieusement combattu le beau mal, les déplacements, inflammations, tumeurs, ulcères, périodes douloureuses, douleurs dans la tête, les reins ou les aines.

Avec ce merveilleux traitement, plus de constipation, palpitation, alourdissements, bouffées de chaleur, faiblesse nerveuse, besoin irraisonné de pleurer, brûlements d'estomac, maux de coeur, retards, pertes, etc.

Veillez à votre santé surtout si vous vous préparez à devenir mère ou si le retour d'âge est proche.

Envoyez 5 cts en timbres et nous vous enverrons GRATIS une brochure illustrée de 32 pages avec échantillon du Traitement F. Guy.

CONSULTATION: JEUDI et SAMEDI, 2 à 5 P. M.

**Mme Myriam Dubreuil, 250 Parc Lafontaine
Boîte postale 2353 Dépt. 25, Montréal, Qué.**

TOILET LAUNDRIES

LA TOILET LAUNDRIES EST SANS CONTRE-
DIT LE MEILLEUR ETABLISSEMENT DE LA
VILLE POUR LE

NETTOYAGE ET LE LAVAGE DU LINGE

Aucune autre buanderie ne peut donner satisfac-
tion à sa nombreuse clientèle comme la Toilet
Laundries. On fait également la

TEINTURERIE DES HABITS ET TOILETTES

ET CE DEPARTEMENT EST UN DES MEIL-
LEURS DE MONTREAL.

ECRIVEZ OU TELEPHONEZ MAINTENANT.

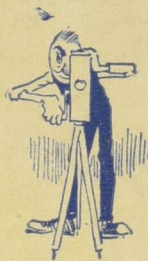
TOILET LAUNDRIES, LIMITED
Uptown 7640

LE SEUL MAGAZINE EN LANGUE FRANÇAISE,
SUR CE CONTINENT, CONSACRE
AU CINEMA



LE FILM

Contient: Une grande quantité d'articles et de
renseignements sur les actrices et acteurs;
De nombreuses reproductions de photos;
Des scénarios, interviews, des
pages spéciales, etc.



RETENEZ-LE DES MAINTENANT

POIRIER, BESSETTE & CIE., édit.-prop.

131, rue Cadieux,

Montréal.

Lait Condensé
marque "Eagle"
Lait Evaporé
"St-Charles"
Lait Malté
vaquets carrés

Borden's

Café Condensé
"Reindeer"
Cacao Condensé
"Reindeer"
Lait Condensé
"Reindeer"



Nourriture

et

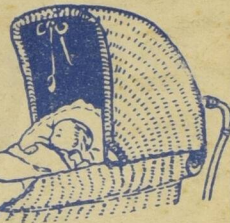
Sommeil

Sommeil paisible
et alimentation
appropriée sont
également néces-
saires à la crois-
sance de Bébé. Il
dort mal, si son
alimentation est

défectueuse. Quand le lait
maternel fait défaut, employez
le lait qui, depuis plus de 65
ans, a nourri des bébés joyeux
et robustes.

3-10-21

THE BORDEN COMPANY LIMITED,
MONTREAL



Borden's

EAGLE BRAND

LAIT CONDENSÉ

MONTREAL

The Borden Co. Limited

VANCOUVER

Entered March 23rd 1908 of the Post Office of St. Albans, Vt., U. S., as second class
matter under the Act of March 3rd 1879.